



3 1761 05507405 8

PS

9507

U82A6



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

2/1



Virginie Dussault

Delle VIRGINIE DUSSAULT

Amour Vainqueur

26 FÉVRIER 1915
MONTREAL



IMPRIMERIE J.-R. CONSTANTINEAU,
335, RUE NOTRE-DAME OUEST.



PS
9507
U82A6

PRÉFACE

A mon Affectionné.

Jeune encore, mais courageuse et fière, je viens déposer à tes pieds, cette modeste gerbe de fleurs, épanouies sous les soins particuliers que par amour, je leur ai prodigués, dans l'espoir de te ramener à la joie, au bonheur.

Bien des fois, impressionnée de ton malheur, convaincue de ton innocence, indignée de l'indifférence de ceux qui te devaient, et par devoir et par reconnaissance, le plus sincère et cordial appui, j'ai essayé de te défendre, j'ai essayé de t'être utile, d'adoucir tes peines et les douleurs morales qui te déchiraient le coeur; bien des fois, j'ai fait appel à tous les sentiments de mon âme pour ne pas me sentir découragée. Comme au soldat au champ d'honneur, il m'a fallu la bravoure et le sang-froid; comme à la suffragette, il m'a fallu la ténacité et la persévérance; comme l'avocat, j'ai dû avoir recours, à de multiples arguments; il m'a fallu dis-je, faire usage de tout ce que mon talent inventif pouvait me suggérer; tout cela, je l'ai fait, en dépit d'amis qui te trahissaient, en dépit de certaines gens qui dans l'espoir de recouvrer des piastres perdues par la baisse, sur les valeurs immobilières, ne se faisaient pas scrupule d'oser attaquer l'honneur de celui, que j'adorais, pour sa noblesse de sentiments—toi—mon affectionné!

La pitié qui n'agit pas, est une pitié stérile; j'ai eu la volonté d'exécuter mes desseins; je ne le regrette pas.

Je me rappelais alors, toutes tes paroles, toutes tes marques d'intérêt et de sympathie pour mon avenir; j'avais présentes, à l'esprit, ces déclarations que tu me faisais, par un soir d'automne, et que je pourrais résumer par ces pensées de la Comtesse Mathieu de Noailles :

*Il fera longtemps clair, ce soir, les jours allongent,
La rumeur du jour vif se disperse et s'enfuit,
Et les arbres surpris de ne pas voir la nuit,
Demeurent éveillés dans le ciel blanc, et songent...*

*Les maronniers, sur l'air plein d'or et de lourdeur,
Répandent leurs parfums et semblent les étendre,
On n'ose pas marcher ni remuer l'air tendre,
De peur de déranger le sommeil des odeurs.*

*De lointains roulements arrivent de la ville...
La poussière qu'un peu de brise soulèverait,
Quittant l'arbre mouvant et las qu'elle revêt,
Redescend doucement sur les chemins tranquilles.*

*Nous avons, tous les jours, l'habitude de voir,
Cette route si simple et si souvent suivie,
Et pourtant, quelque chose est changé dans la vie :
Nous n'aurons plus jamais, notre âme de ce soir.*

L'amour que je t'ai porté et que je te portais a été vainqueur! Mes démarches n'ont pas été vaines! Es-tu content? Es-tu satisfait, ami? Les consolations que ma main ont pu t'apporter, m'ont aussi réjoui le coeur, et m'ont fait voir combien tu étais digne d'estime d'amour et d'affection, par la gratitude avec laquelle tu as daigné les accepter.

Mon âme blessée dans ses sentiments, les plus sympathiques, par l'isolement dans lequel tu t'es trouvé, s'est toute envolée vers toi, pour t'apporter un léger baume, aux blessures de ton coeur, et te rendre la gaieté, qui te caractérisait, lorsque, assis, en ton "Home", tu te plaisais à écouter les faibles échos des notes musicales que je rendais..

Je ne pouvais me faire à l'idée de ne plus te revoir; je ne pouvais me résigner à croire que tant de bonté, de douceur, d'esprit de travail et d'honnêteté put être si cruellement éprouvé! Que de souffrances j'ai endurées, que de tourments ont envahi mon âme! et alors, avec Louis Lecardonel, je pouvais dire:.....

*L'Universel ennui creuse son nid en moi,
L'espoir sans s'arrêter, passe devant ma porte;*

*Le jour, quand il renaît, m'inspire de l'effroi;
La nuit roule sur moi, pleine d'horreur, glacée,
Je marche comme en rêve et sans savoir pourquoi.*

*Ah! qui l'emportera dans le Ciel, ma pensée ?
Qui fera s'égayer au doux soleil, mon front ?
Qui la délivrera, ma poitrine oppressée ?*

*Enguirlandés de fleurs, les printemps passeront,
Puis, les étés ardents, puis les automnes graves,
Mais sans charmer mon âme, ils se succéderont :*

Mon Dieu ! Venez remplir ce néant désolé !

Ce petit volume que je te dédie, mon affectionné, te dira, par ce que tu pourras lire et sur les lignes et entre les lignes, tout ce que j'ai souffert pour toi, et avec quel esprit j'ai souffert, et tout ce que j'étais disposée à souffrir pour toi!

Que ce soit là mon affectionné la preuve la plus tangible, la plus sincère de l'amour que je t'ai porté.

L'amour et l'esprit de reconnaissance ont été le mobile de toutes mes démarches de toutes mes exécutions de tes désirs, de tous mes sacrifices, je ne les regrette pas, car mon Amour a été Vainqueur!

Et je goûte l'agrément de voir, près de moi mon affectionné, joyeux et fier.

Une vie basée sur l'amour des principes et du droit ne saurait périr ignominieusement!

La durée de la vie des roses est éphémère, mais la durée de l'amour que je ressens pour toi, est et sera immuable, éternelle.

Puissent ces lignes te servir de consolations, de défense et de vengeance contre ceux qui ont voulu attaquer ce qu'il y avait de plus sacré et de plus noble, chez toi, mon affectionné, et te servir en même temps de preuve éclatante et convainquante de l'amour que je t'ai porté contre les basses calomnies dont tu as été l'objet surtout de la part de gens incapables, ignorants et jaloux.

Que les années essaient de détruire ce témoignage d'amitié que je te porte!

Que l'ironie du sort essaie de te faire souffrir, jusque dans tes sentiments les plus fiers!

Que l'abandon, par calcul ou intérêt ou honte, essaie de te faire mourir de chagrin!

La lecture, seule de ces lignes, te convaincra que je t'ai aimé, te rassurera de la sincérité de l'estime que j'ai eue pour toi, et te persuadera que l'espérance que j'ai portée en ton cœur a contribué à te rendre fort pour lutter énergiquement contre ces événements que devaient te faire — plus grand, aux yeux des gens intelligents!

Puisse ce souvenir de jours malheureux, te rappeler les sacrifices que j'ai faits, sans espoir de récompense, pour toi et ton avenir uniquement, parce que mon cœur épris des sentiments idéalistes qui envahissaient le tien, désirait ton bonheur, qui par le fait même, fait le mien.

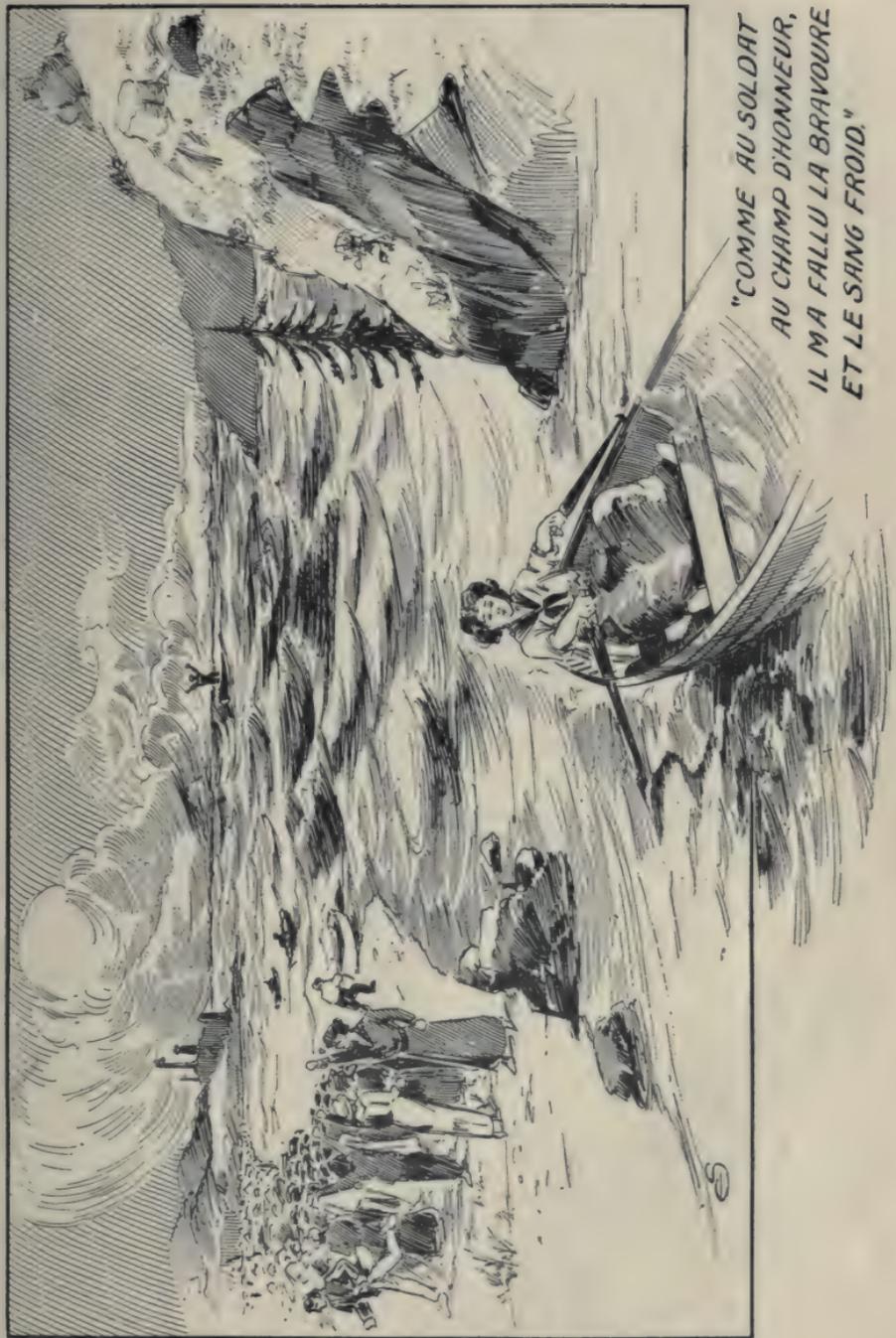
L'adversité retrempe les âmes, c'est pourquoi l'amour que je t'ai porté, a grandi encore, tu m'apparais plus digne, et plus noble!

La noblesse de mon amour, le désintéressement personnel au gain de la cause, me fait espérer que Celui qui sait punir les coupables, défendre les opprimés, saura nous accorder la faveur de jouir encore longtemps, du bonheur que nous avons goûté depuis que nous nous connaissons.

Avec l'espoir de voir la réalisation de nos vœux accomplis, je me plais à te répéter ces mots "Je t'aime".

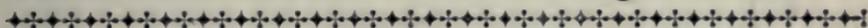
Pour la vie,

VIRGINIE.



"COMME AU SOLDAT
AU CHAMP D'HONNEUR,
IL M'A FALLU LA BRAVOURE
ET LE SANG FROID."

AMOUR VAINQUEUR



CHAPITRE I

—

Titre I

—

AU FOYER

—

Le soleil de juillet était à son couchant; comme une immense boule de feu, il apparaissait descendant graduellement derrière les immenses forêts qui s'offrent à la vue des paysans— à Guigues, comté de Témiscamingue, — la lande de montagnes qui s'étend languissante et triste, par son aspect d'arbres à têtes brûlées ou desséchées, la plupart des épinettes, était enveloppée de nuages épais qui annonçaient la prochaine venue d'un orage, —le tonnerre grondait au loin; il faisait très chaud, quoique parfois la brise rafraîchie par, et l'approche de la nuit et par les vents du Nord qui s'élevaient, apportait un léger soulagement aux gens revenant de leurs travaux.

L'hirondelle de ses ailes agiles fendait l'espace; tantôt rasant la terre, tantôt s'élevant bien haut dans les airs, elle faisait l'admiration des autres oiseaux qui, plus timides, cherchaient à se mettre à l'abri.

Dans les vallons, on entendait les mugissements des troupeaux conduits par les fermiers qui se hâtaient de terminer leur journée de travaux des champs, avant l'orage terrible qui s'avancait de plus en plus vite sous la poussée croissante des vents.

Assise, sur le perron d'un modeste hameau, une mère aux cheveux grisonnants, à l'oeil vif, à la figure résolue, dont le mari était dans les chantiers, au loin, depuis des mois, tenait

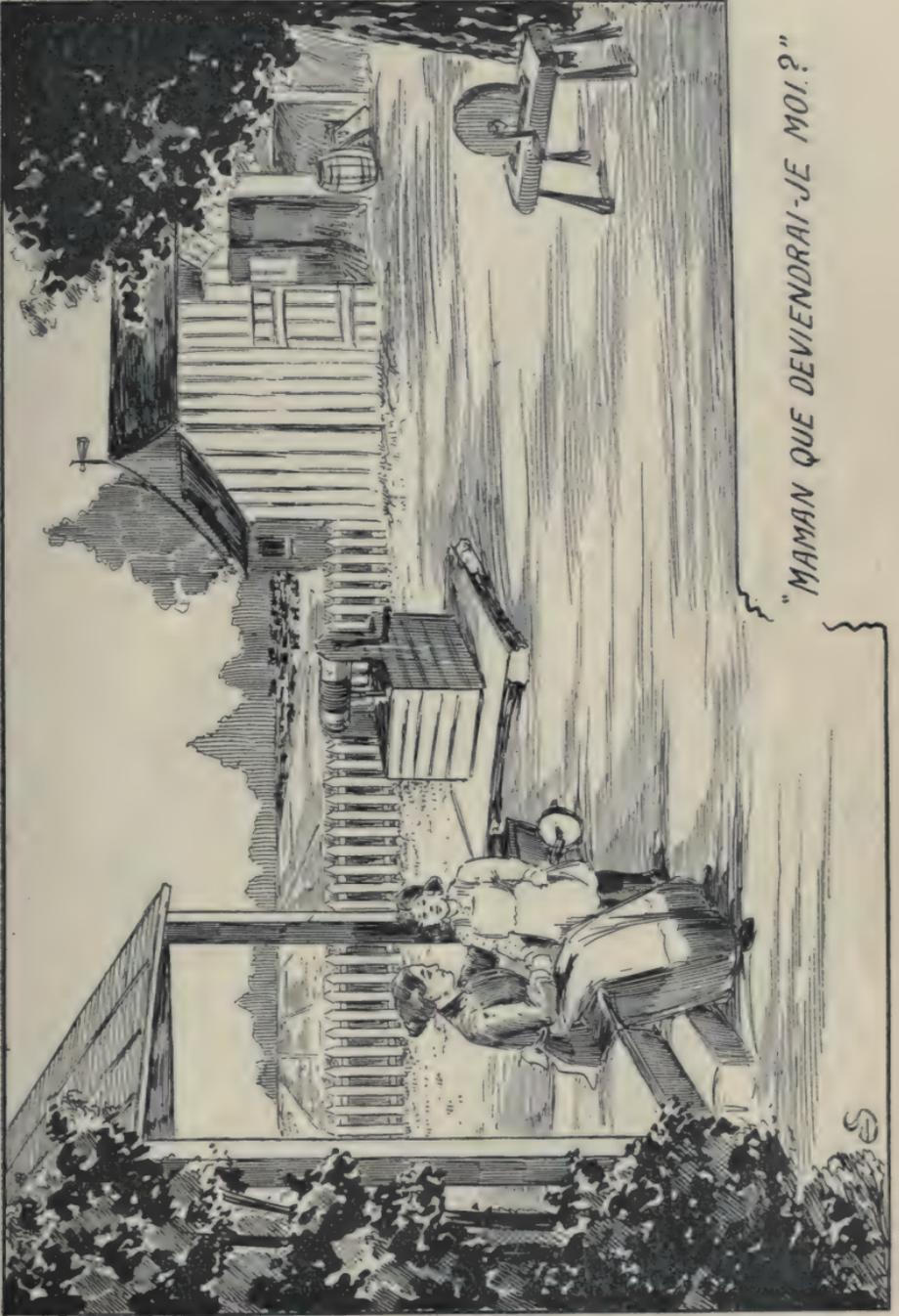
sur ses genoux, une jeune enfant de sept ans. Habitée à administrer vu l'absence souvent répétée de son mari, cherchant fortune, elle dictait ses ordres, aux autres enfants, afin que ses biens soient protégés.

La jeune fille, rêveuse qui contemplait avec étonnement, le spectacle de la nature, passant ses bras, autour du cou de sa mère, lui couvrant les joues de ses baisers, les plus affectueux, lui demanda alors : "Maman, que deviendrai-je moi" ? tout comme saisie d'inquiétude, par l'aspect terrifiant du firmament, son âme sondait l'avenir.

"Je veux toujours te garder près de moi, lui répondit la mère ; je t'aime bien, ma chère Ninie, il est vrai que parfois tu es maussade, mais tu es si affectueuse et tu es si bonne pour ta maman que je veux toujours te garder près de moi." "Maman, ajouta la jeune enfant, avec beaucoup d'assurance, comme si une inspiration soudaine avait jeté dans son cœur, une décision définitive ; était-ce là, la conclusion d'une longue suite de pensées muries dans la tête de cette jeune fille ? était-ce la conséquence de certaines conversations qu'elle avait entendues auparavant ? était-ce l'éclosion de certains sentiments éprouvés soudainement par cette âme sensitive, par l'impression que lui causait cet ouragan qui devenait de plus en plus menaçant ? "Je veux, dit-elle à sa mère, je veux aller loin, loin, bien loin, comme papa, pour gagner beaucoup d'argent, acquérir des connaissances ; je veux me faire instruire, et après, ma chère Maman, je reviendrai auprès de toi, et je te prouverai combien je t'aime".

"Pour atteindre ce but, reprit la mère, il te faudra subir bien des épreuves, verser bien des larmes, souffrir bien des ennuis : il te faudra un grand courage et être bien brave, car tu ne connais pas encore, toi, tous les sacrifices qu'il faut faire pour arriver à cet idéal pour lequel tu soupires ; regarde, ma chère Ninie, comme c'est effrayant l'orage de ce soir ! et cependant, ce n'est qu'une légère image, qu'une faible description de l'orage de la vie" !

A ce moment, les éclairs sillonnaient les nues, et les échos des roulements du tonnerre, se répercutaient fortement dans les vallons de Haileybury et des environs, — les petits garçons reve-



"MAMAN QUE DEVIENDRAI-JE MOI ?"

nant de leurs parties de plaisir de pêche, sur les bords de la rivière La Loutre, regagnaient à toutes enjambées, leurs demeures respectives; les paysans fouettaient leurs chevaux pour hâter leur retour; l'orage prenait de plus vastes proportions; déjà le ciel était couvert de nuées noires; la pluie commençait à tomber.

“Mais, je suis brave, moi, maman, j'ai du courage! et il me semble que je n'aurais pas peur d'aller loin pour revenir comme papa avec des gros écus blancs, et après pour me faire instruire,—regarde, maman, comme je suis brave”! et alors détachant ses bras, du cou de sa mère, elle s'élança, sous la grosse pluie, pour aider à ses petits frères, à mettre à l'abri, poulets et poussins.

Titre II

AU FOYER

Ceux-là, seuls qui sont privés de la joie, du bonheur que procure le foyer, peuvent apprécier toute l'importance d'un “Home”; les émotions qu'ils ressentent au contact d'être chéris, après une absence prolongée ne se définissent pas.

Ninie, à ses dix ans, était tendre et affectueuse; douée d'une intelligence brillante, elle savait répondre souvent par une seule boutade, aux questions de ceux qui cherchaient à la taquiner,—cette idée, d'aller loin comme son père, lui était souvent revenue à l'esprit; mais la pensée de laisser sa famille, modérait ses désirs; elle avait tant de fois, vu revenir son père, à la maison, des chantiers, où il passait de longs mois; elle l'avait tant de fois, vu pleurer de joie à son retour, de se retrouver à son foyer, au milieu de sa femme et de ses enfants; elle l'avait tant de fois, vu quitter son toit si cher, en pleurant de chagrin qu'elle hésitait sur ce dessein d'aller au couvent!

Souvent, le matin, elle passait de longues heures dans le jardin; elle interrogeait les fleurs qu'elle aimait éperdûment; la

question de l'avenir lui revenait sans cesse à l'esprit, — cependant elle était joyeuse; ses compagnes l'aimaient; dans son coeur grandissaient toujours les désirs d'une vie sortant de l'ordinaire, — son caractère attirait l'attention de sa maîtresse et même du Révérend Père Maurier, missionnaire Oblat dont le souvenir est gravé dans la mémoire de toute la population et dont les enfants de la paroisse, se plaisaient à baiser le crucifix qu'il portait à son cou, pour recevoir de lui, bons conseils, bonnes caresses et bénédictions.

Aussi, disaient-ils souvent, "cette enfant-là fera quelque chose".

Ninie, sous l'apparence d'une jeune fille, aux manières rudes, avait bon coeur, et avait un amour, une affection des plus grandes pour son père, — ses absences si prolongées, ses bontés pour elle, l'obligeaient en quelque sorte à aimer son père davantage.

Le père l'aimait beaucoup, aussi, sa petite Ninie; il aimait tous ses enfants; mais cette petite fille lui témoignant plus d'affection que les autres, il se plaisait à satisfaire aux besoins de la sensibilité de son coeur; à chaque soir, au foyer, il la pressait dans ses bras, pour l'endormir et lui chantait cette vieille chanson connue au Témiscamingue, : Mon Ane.

Quand P'tit Jean revient du bois,
 Quand P'tit Jean revient du bois,
 Trouva la peau de son âne
 Que le loup avait traînée.
 Peau, peau, pauvre peau
 Tu n'attrapperas plus de coups de fouets,
 Carillonnette.
 Ni de coups de fouets,
 Ni de coups de bâtons.
 Carillonons !

Les deux mains occupées à mettre en ordre, la barbe de son papa, elle tirait tantôt sur la moustache, tantôt sur le *pinceau* qu'il portait au menton, pour lui arracher ou un sourire ou une caresse.

Toutes les chansons qu'il lui avait fredonnées, alors qu'au foyer, il l'endormait dans ses bras, tous les baisers qu'il lui avait donnés, tous les rêves d'espoir, de faire réussir sa petite fille et d'aller vivre avec elle, quand il serait bien vieux, quand tous

les autres êtres de sa famille n'auraient pas le loisir de s'occuper des chagrins de sa vieillesse, et toutes sortes d'histoires que son papa se plaisait ainsi à raconter pour égayer l'esprit de cette jeune fille, lui revenaient à la mémoire, et lui faisaient désirer le retour du chantier, de celui qui lui avait prodigué tant d'affection et d'intérêts.

Quoique jeune, quoique joyeuse, quoique parfois elle prenait des airs d'une enfant insoucieuse, elle devenait souvent pensive, et soupirait après le retour de son père, — l'ennui de celui qui lui avait manifesté tant d'appui, de protection et d'amour, la rendait souvent maussade et boudeuse.

Quand papa reviendra-t-il, maman ? demandait-elle, un jour à sa mère, qui voyant les larmes aux yeux de cette jeune enfant, ne peut contenir ses larmes, elle-même, et fut obligée de réprimer les sanglots qui étreignaient sa gorge ; le 18 du présent mois, mercredi en huit, reprit la mère, ton père sera ici — je l'attends.

Nous lui ferons une belle fête, n'est-ce pas, ma Ninie ? Oh ! Oui ! maman, je lui ferai une belle fête, une belle caresse, et je lui tirerai son *pinceau*, et papa me bercera en me chantant :

“Quand P'tit Jean revient du bois.”

Que de nuits sur celles qui devaient être l'attente de son papa, elle passa dans les insomnies ! à chaque jour, la jeune fille qui avait l'habitude de jouer avec ses camarades, était vue, à certains moments, triste et rêveuse, elle désirait le retour de son papa.

Le 18, jour fixé par la maman, arriva enfin ; c'était à la maison paternelle, un jour de grande fête, comme cela peut l'être à Guigues, en pareille circonstance ; toute la famille s'était donné la main, pour mettre la maison propre, et dresser une bonne table.

C'était le retour au foyer du père qui avait passé des jours et des nuits, exposé à la rigueur des saisons, et avait souffert de durs travaux pour revenir, avec, en poche, des écus pour faire vivre sa famille, pour satisfaire son désir de se créer une position enviable, et de pouvoir affirmer sa vie de pionnier, au



Couvent du St Nom de Marie Hochelaga — Montréal.

Témiscamingue, malgré les injustices et les épreuves qui l'attendaient et qu'il a subies courageusement.

Ce jour-là est à jamais ineffaçable de la mémoire de cette jeune fille !

Tout le monde se pressait autour de lui ; les uns l'examinaient pour voir s'il avait maigri ; les autres pour constater qu'il avait vieilli ; les enfants pour s'assurer qu'il s'intéressait encore à eux, et pour lui apprendre de vive voix, tout le nouveau, tout ce qui s'était passé depuis son départ, et Ninie pour prouver à son papa qu'elle l'aimait beaucoup, et pour savoir, lui demander timidement s'il lui chanterait encore "*Mon Ane*," en la berçant, ou une autre chanson qui lui était chère :

AU DEBUT DE LA VIE

Au début de la vie
 Lorsque j'aurai vingt ans,
 A mon âme ravie,
 A mon cœur palpitant,
 Qu'il est doux ce sourire
 Qu'un ange a fait vibrer,
 Car tout semble me dire :
 Enfant, il faut aimer.
 Les oiseaux chantaient
 Pour moi, douces choses
 Les blés frémissaient,
 Les grands bois parlaient,
 Pour moi, soupiraient
 Les lis et les roses.
 C'est beau le printemps
 Quand on a vingt ans.

Titre III

AU FOYER

Qu'il est doux de rêver ! Combien plus douce est la satisfaction de voir nos rêves accomplis !

Se nourrir de rêves seulement, indique un manque d'énergie et un jugement subordonné à l'imagination ; mais le rêve stimule

l'activité et par les beaux buts qu'il propose à l'intelligence, d'atteindre, il emporte dans le champ de l'action.

Bien des fois, Ninie, les coudes appuyés sur la fenêtre qui donnait sur le jardin de son père, la tête enfoncée dans ses petites mains potelées, demeurait ensevelie dans ses méditations et ses rêves, des heures durant. Elle se plaisait à voir voltiger les papillons, de fleur en fleur ; la vue de ce jardin entouré de cerisiers, de pruniers, rempli de plantes potagères et séparé d'une longue plate-bande parsemée de bouquets et de fleurs les plus diverses, la transportait bien loin !

Ninie, était aussi pratique, énergique qu'imaginative ; elle était laborieuse, elle avait acquis alors quelques connaissances, au couvent de l'Épiphanie, où elle avait été aimée de certaines de ses institutrices, et où elle avait été, sinon détestée, au moins incomprise par quelques autres de ses maîtresses à qui, elle n'a jamais tenu rancune.

Revenue à Guignes, au foyer, Ninie employait ses heures de vacances à aider à sa mère, à tous les travaux du ménage et à lui faire toutes sortes de questions concernant son avenir.

Ses seize ans inondaient sa figure intelligente de joie et de sourires. C'était l'âge de l'amour.

Son coeur affectueux, ses grands yeux bruns sa figure arrondie, son regard vif et intelligent, ses manières délicates, ses beaux cheveux touffus retombant sur ses épaules, ses saillies spirituelles en faisaient une jeune fille aimable ; son coeur était ouvert à l'espérance.

Aussi, les prétendants ne manquèrent pas l'occasion de rivaliser pour conquérir et ses premiers baisers et son premier amour ; des jeunes gens, il y en avait cinq, dans la paroisse, qui se piquaient d'orgueil, et qui de fait, étaient mieux doués et qui avaient un avenir des plus enviabiles, tant du côté de l'honneur, de la position sociale de leurs parents que du côté de leur savoir-vivre, s'étaient présentés chez Ninie.

Elle aime ; elle aime, comme toute jeune fille, plus d'un, et quelquefois plus d'un, à la fois ; mais ses grands yeux ouverts sur son avenir, son intelligence pratique et son coeur affectueux, et l'amour du foyer de son père, lui apportaient à l'esprit, des

réflexions qu'elle a méditées souvent et qui ont fait que sans dédaigner ceux qui lui ont offert et bouquets et estime, et roses et amour, et courage et volonté, et leur coeur et leur vie, elle préféra de nouveau encore quitter les lieux chers, par les souvenirs d'amour filial et d'amitié de jeunesse, pour satisfaire l'ambition de son âme, désireuse de marcher dans la voie du progrès, vers l'inconnu, vers la fortune, vers l'instruction !

Titre IV

AU FOYER

Il faisait un temps superbe du mois d'août ; le lac Témiscamingue, miroir de Haileybury, était calme et clair ; une chaloupe de bois non peint, glissait légèrement sur ses eaux, sous le battement de deux avirons conduits doucement, mais vigoureusement par un jeune homme qui par sa gentillesse, avait réussi à faire prendre place à Ninie, en face de lui, dans cette embarcation qui devait conduire les jeunes amoureux, à un entretien des plus touchants.

La nature était des plus sereine ; le silence régnait partout ; pas de vents, ciel clair, soleil un peu assombri par de légers nuages clair-parsemés dans le firmament, brise chaude, atmosphère remplie du parfum s'exhalant des bois à l'aspect sauvage qui entourent le lac Témiscamingue ; les amoureux pouvaient ainsi donner libre cours à leurs conversations ; seuls, quelques oiseaux voltigeant autour d'eux, suivant leur embarcation comme pour recueillir à la surface des eaux les petits insectes ou les petits poissons qui y apparaissent lors du déplacement des eaux, sous le coup des rames, pouvaient distraire leurs esprits.

C'était l'avant-veille du départ de Ninie pour reprendre ses cours ; elle rêvait ! elle voulait savoir peindre, apprendre les travaux d'art connaître en un mot beaucoup. Cependant, son coeur

ouvert à l'amour, rempli de désirs, d'espérances, souffrait à la pensée de tout quitter : Guigues et ses forêts ! ses parents et ses camarades, amour natal, amour filial, amour de coeur !

Rogers, qui l'accompagnait, était un beau garçon ; grand, à l'allure fière, d'un teint blond, à l'oeil bleu, au sourire franc et bon il était très timide ; il avait fait quelques années de collègue, mais il était encore bien jeune.

Rogers s'aperçut du combat qui se livrait dans le coeur de Ninie ; il l'aimait éperdûment ; il l'avait accompagnée quelques fois, à la sortie de la grand'messe, à Guigues ; il lui avait, par plus d'un regard, fait comprendre, qu'elle était l'objet de son amour ; mais jamais, il n'avait encore osé lui dire tout ce qu'il avait ressenti pour elle ; il n'avait pas osé lui parler de ses projets, ni de ses rêves !

A la pensée seule de lui parler amour, à la rencontre du regard de Ninie, Rogers rougissait et trahissait tous les sentiments de son âme et obligeait Ninie à baisser la vue, qui, satisfaite et réjouie de se sentir aimée par Rogers, laissait exprimer sa joie, en lui jetant sur les mains les fleurs d'un bouquet qu'elle tenait, et qu'elle effeuillait en comptant le nombre des pétales des marguerites, et en refaisant, remodelant de ses doigts fins, le bouquet de roses dont elle en détachait des parties pour fixer à son corsage et à la boutonnière de l'habit de Rogers.

Mais, enfin, se dit-il, à lui-même, ne serais-je pas assez énergique, pour lui déclarer que toute mon affection va vers elle ; que je n'ai jamais aimé, que mes lèvres n'ont jamais effleuré les joues d'une jeune fille, par amour ?

Ne serais-je donc pas assez intelligent pour pouvoir lui dire de vive voix, que je l'aime ? Comme mon coeur se sentirait alors, soulagé ! Toutes ces réflexions que Rogers se faisait, augmentaient son trouble qu'il ne pouvait dissimuler ; Ninie, quoique bien jeune, elle aussi, était d'une nature un peu plus hardie, et elle chercha par de fines causeries à faire disparaître le malaise de Rogers : elle, lui causait de tous ses projets d'études, et de quantités de choses bien indifférentes, lorsque tout-à-coup, profitant du bruit causé par les sifflets des manufactures de Hailey-

bury, invitant les ouvriers à prendre un repos, après leur journée de durs labeurs, c'était six heures du soir, Rogers tout tremblant, devenu pâle, les yeux fixés dans les yeux de Ninie, et tout amoureuxment : Ninie, lui dit-il, comme cela, tu t'en vas à Chatham, au couvent ?

Oui, mon cher, reprit-elle avec douceur, mais en y mettant de l'énergie, pour indiquer que sa décision était des plus ferme ; Je veux être instruite.

Ne t'en coûte-t-il pas de quitter Guigues ? il est vrai que le village n'est pas très grand, (Rogers était aussi de Guigues, mais habitait alors Haileybury) cependant, sais-tu qu'il y a, à Haileybury, un jeune homme qui aime à aller voir ce petit village et aussi qu'il éprouve pour toi, un amour des plus grands ? et en prononçant ce mot *amour*, Rogers, tout bouleversé donna un coup d'aviron, si maladroitement qu'il fit éclabousser un jet d'eau sur la modeste mais jolie petite toilette que sa mère lui avait achetée au début des vacances !

C'était sa première toilette mondaine !

Après un moment d'hésitation, Ninie bien que devinant le trouble dans lequel elle mettait Rogers, reprit ; "mais qui, est-il ce jeune homme ? moi, j'ai des amis, mais je n'en connais pas qui éprouvent tant d'amour pour notre petit village et pour moi ! A son tour, Ninie, à la vue de l'embarras de Rogers, devint silencieuse ; sa poitrine soulevée sous les efforts qu'elle faisait pour dissimuler toute l'affection qu'elle ressentait, trahissait ses sentiments et alors elle baissa la vue, et de ses doigts tout tremblants, et feuilletant les jolies roses elle chercha à comprimer tout ce qui se passait dans son âme.

Plusieurs minutes qui n'en parurent qu'une, s'écoulèrent ; seuls, les avirons battant les eaux, rompaient le silence, intervenu entre deux âmes s'aimant au point de ne pas pouvoir s'exprimer. C'est moi ! reprit vivement et soudainement Rogers ; qui lâchant ses avirons s'élança au cou de Ninie, qui se rendant compte et de son impuissance à se défendre et au degré de l'amour qu'il lui porte et du bonheur qu'elle éprouve de se sentir dans ses bras, demeure impassible, la tête appuyée sur son épaule, et Rogers l'embrasse de toute la force de son âme. . . .

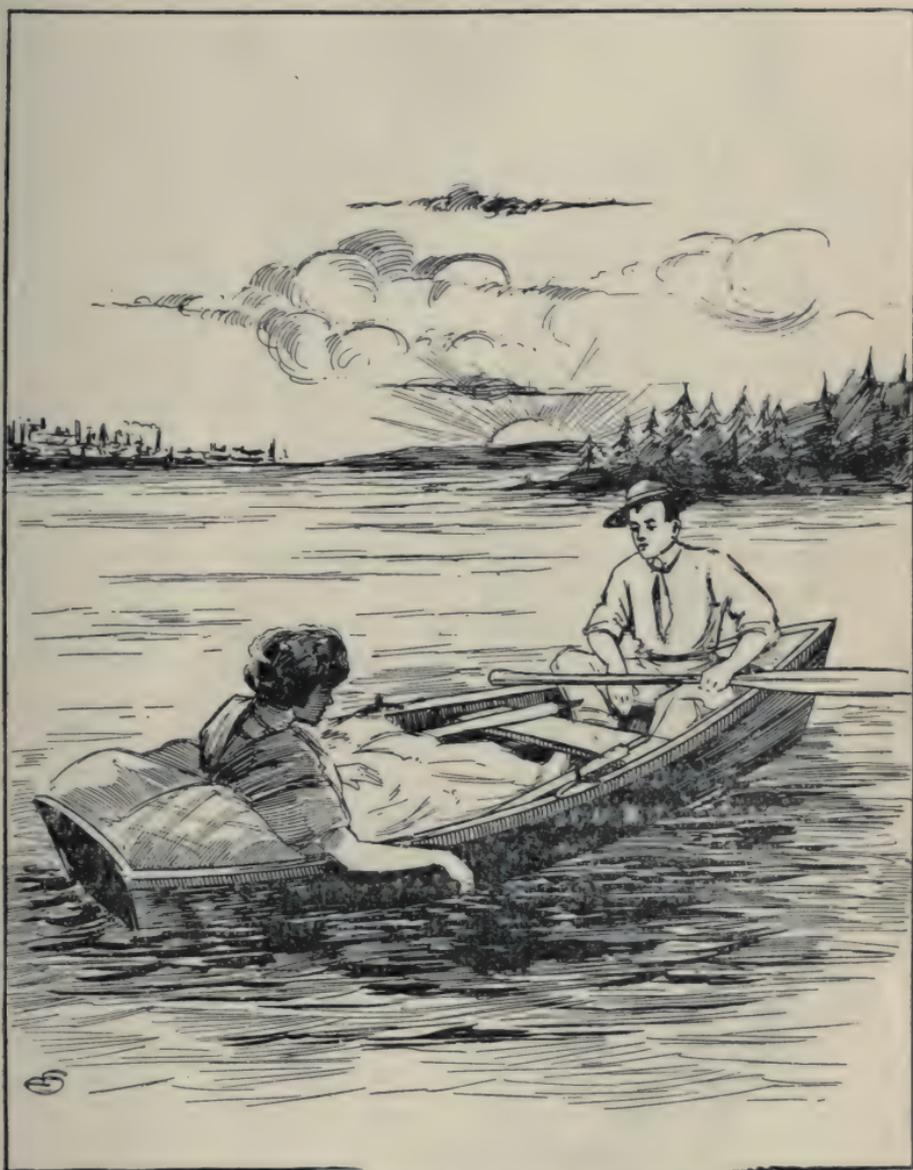
Les deux avirons ne battent plus les eaux ; la chaloupe subit la douceur du courant léger, qui la glisse insensiblement ; seul, le ciel sait que ces amoureux vivent encore ; eux, ils ont perdu conscience de ce qui se passe ; Rogers, éveillé de sa léthargie, par les sanglots de Ninie, qui, sous l'émotion ressentie, ne peut retenir ses larmes... de joie et de bonheur, éprouvés, reprend les avirons pour remonter une distance de deux milles ; les amoureux avaient oublié ou plutôt, ne connaissaient pas que les plus courts instants de la vie, sont ceux passés et goûtés sous les ailes de l'amour : il était huit heures ! Il faisait encore chaud ; les étoiles scintillaient au firmament, la lune réfléchissait ses rayons argentés sur le lac témoin jaloux de cette scène d'amour !

Ninie avait reçu son premier baiser d'amour, de Rogers qui n'en avait jamais reçus ni donnés ! Ninie avait reçu ce premier baiser, sur les eaux du Témiscamingue, alors qu'elle portait sa première toilette mondaine de jeune fille, à son pays natal, et d'un jeune homme de son pays !

Souvenir, pour elle, qui lui a valu bien du courage, dans les multiples épreuves qu'elle rencontra sur sa route.

Premier baiser d'amour, première toilette mondaine et pays natal !

Vive Guigues ! Vive Haileybury ! Vive le lac Témiscamingue !



**"VIVE GUIGUES! VIVE HAILEYBURY!
VIVE LE LAC TEMISCAMINGUE!"**

CHAPITRE II

REMINISCENCES DE COUVENT

Titre I

ADIEUX DE NINIE A SES PARENTS

Le coeur navré, l'âme remplie de saisissement à la pensée que bientôt, elle devrait dire adieu à ses compagnes, à ses amis, à ses parents même, pour qui, elle avait une véritable affection, et envers qui, elle se sentait si reconnaissante pour les sacrifices qu'ils s'imposaient pour lui faire terminer ses études, Ninie assistait à la veille de son départ, à une petite fête de famille, donnée par son père, qui avait invité en outre des proches, des amis et des voisins.

Une table bien garnie, était dressée au milieu de l'une des salles; on avait donné à Ninie une place d'honneur; elle était accompagnée de son ami de coeur Rogers; les convives étaient nombreux.

Rogers, quoique fier de recevoir tant de marques de considération et d'égards des parents de la jeune fille, ne pouvait s'empêcher de laisser paraître sur sa figure de beau jeune homme une tristesse qui envahissait son âme; le chagrin qu'il ne pouvait dissimuler causait de profondes émotions à Ninie.

Pendant le repas, on commença à chanter; les plus vieux convives furent d'abord invités, puis les jeunes gens eurent leur tour.

Rogers dont la voix était superbe fut prié de se faire entendre; il regrettait infiniment de se trouver dans une si pénible disposition d'âme; refuser de chanter, lui qui était admiré habi-

tuellement, par la limpidité de sa voix, c'était déplaire à son amie, oser essayer de comprimer les émotions qu'il ressentait, c'était en acceptant l'invitation, s'exposer à ce que sa voix ne devint tremblante et que tout le monde ne rit de lui, et que des rivaux ne lui en tirent mauvais parti ; après un moment d'hésitation, comme rassuré par la demande réitérée de Ninie qui tournant ses regards vers lui ; Oh ! Oui, tu es capable de chanter, et j'aime tant t'entendre ! il se leva et donna la chanson du "Petit Mousse" ; mais rendu à ces mots : "Va petit mousse, où le vent te pousse... — ne pouvant plus contenir son émotion, perdit haleine un moment, à la pensée que son amie devait aller aussi et s'éloigner de lui — mais le père de Ninie s'apercevant du trouble dans lequel il donnait, de sa grosse voix, reprit avec force le doux refrain de cette chanson qui lui était chère et le tira de son embarras.

On dégusta de bons mets, on but de bonne bière et du bon whiskey blanc canadien ; puis, tous les convives se livrèrent à divers amusements, causeries, jeux de cartes, sauteries, etc

Vers la fin de la soirée, deux jeunes filles, portant, l'une, une large corbeille remplie de fleurs, l'autre une adresse enroulée dans du ruban s'avancèrent vers Ninie et son ami Rogers, et la plus âgée commença :

A Dlle...

Guigues,
Témiscamingue.

Mademoiselle,

Les sentiments que tous réunis autour de vous, parents et amis, éprouvent ce soir, sont partagés par un grand nombre de vos amis absents, qui n'ont pu pour diverses raisons, se joindre à nous.

Ces sentiments sont des sentiments de joie, en vous voyant si heureuse de pouvoir retourner au couvent pour perfectionner vos études, et aussi des sentiments de regrets de vous voir nous quitter, car, vous faisiez au foyer, l'orgueil de vos bons parents, qui vous ont manifesté tant d'affection ; près de vos amis, vous

faisiez leur joie, par vos gais propos et l'estime que vous leur portiez.

Le désir de grandir, l'ambition que vous avez au coeur, d'acquérir de plus vastes connaissances, vous fait délaissier une fois encore, les espérances d'avenir heureux que vos qualités vous permettent de réaliser ici, même, et vous fait quitter le foyer paternel que vous chérissez et renoncer momentanément du moins, à vos amours.

Puissiez-vous réussir, dans toutes vos entreprises comme vous le désirez, c'est là, le souhait le plus sincère de nos coeurs.

Mais, nous vous demanderons lorsque vous aurez réussi, de revenir saluer ceux qui vous aiment, de revenir voir ceux qui vous portent tant d'intérêt, et de revenir visiter votre pays natal où vous laissez de si précieux souvenirs.

Nous vous prions de croire, Mademoiselle, que nos pensées seront souvent tournées du côté de Celui qui sait accorder le succès, à ceux qui comme vous, ont toujours pris pour base de leur réussite, le travail et l'assiduité.

Cette adresse était signée d'une soixantaine de noms parmi lesquels se lisaient, celui, après ceux des membres de la famille, celui de Rogers.

La jeune fille toute confuse de se voir, l'objet d'une telle démonstration, et comprenant le devoir qu'il lui était imposé de répondre, à des paroles si élogieuses reprit :

Biens chers Parents,

Chers Amis,

Mesdemoiselles,

Il est dans la vie, des moments si heureux que l'on voudrait les voir durer toujours ; ceux que je goûte ce soir, me rendent si joyeuse que si, depuis mon bas-âge, je ne m'étais pas sentie continuellement attirée vers un même but, bien défini, de devenir très instruite, je renoncerais à mon départ, pour demeurer au milieu de vous, qui me manifestez tant d'estime et de sympathie

Il n'est pas de départ qui ne cause des chagrins; le mien me coûtera bien des larmes, je le sais; car il me faut, je le sais, suspendre mes amitiés et amour de coeur de jeune fille; il me faut me séparer de mon cher père qui a été si bon pour moi, et de ma chère mère qui a toujours veillé sur toute ma personne avec une sollicitude vraiment extraordinaire; il me faudra me priver de la joie de voir toutes ces bonnes figures que je vois réunies autour de moi.

Mais, veuillez croire que je n'oublierai jamais! Oh! non, jamais, cette petite soirée où je goûte tant de bonheur!

Animée du désir de connaître l'au-delà de ces montagnes je veux me faire instruire et acquérir de vastes connaissances.

Biens chers Parents et Amis, je vous remercie du plus profond de mon coeur, de ces marques de confiance au succès de mes études, de vos bons souhaits et aussi des sympathies et de l'estime que vous me témoignez.

Je n'étais peut-être pas digne de tant de considération, mais je veux en retourner le mérite à mes chers parents qui par l'estime dont ils jouissent dans notre petit village de Guigues ont su m'attirer tant d'honneur.

Avec l'assurance de ma vive reconnaissance je vous prie d'accepter mes remerciements, les plus sincères, et les voeux que je forme pour votre bonheur.

Après cette adresse, les jeunes convives commencèrent à exécuter des tours de valse; Ninie comme absorbée dans de tristes réflexions, devenait tantôt joyeuse, tantôt triste; son âme était en proie à lutter contre les impressions que lui avaient créées, les paroles contenues dans l'adresse, et les mots qu'elle avait été spontanément appelée à y répondre.

La peine qu'elle ressentait à tout quitter, la violence qu'elle devait faire à son pauvre coeur, encore peu habitué aux sacrifices, lui présentaient à l'esprit, l'idée de renoncer à son projet.

Pendant que tout le monde s'amuse, les uns à chanter, les autres à danser, Rogers qui avait retiré Ninie à l'écart, lui dit: "Ninie," ma chère amie, es-tu toujours bien décidée à partir encore pour un voyage si lointain? Oui, mon cher, car mes études ne sont pas terminées; malgré que j'éprouve beaucoup de

peine de te quitter, il me faut partir, pour le couvent ; quand je serai de retour, bien instruite, l'an prochain, tu m'aimeras peut-être davantage ?

Oh ! dit Rogers, tu seras alors peut-être trop aimable, tu ne voudras plus de moi ! ton départ me cause un tel chagrin, que si tu n'y renonces, je penserai sûrement à prendre une décision.

Laquelle donc Rogers ? dis-le moi !

Rogers, hésitant, à continuer mes cours d'études moi aussi ; mon père avait décidé de me garder dans le commerce avec lui, à Haileybury, mais, je crois pouvoir obtenir la permission de retourner au collège, car il me l'a déjà offert ; quand je serai moi aussi, très instruit, quand je serai notaire ou avocat ou médecin, je serai plus agréable à tes yeux !

Un sourire effleura les joues de Ninie qui roulait ses grands yeux bruns, dans les larmes de joie qu'elle cherchait à dissimuler.

Mon cher Rogers, je ne veux rien te conseiller ; il est vrai que depuis mes vacances, j'ai senti naître dans mon coeur, un amour pour toi, qui n'a fait que s'accroître bien que je ne te l'aie jamais déclaré ; mais je ne veux pas être tenue responsable de la décision dont tu me parles ; je t'aime, tu le sais, mais je suis si jeune encore, et bien que j'aie la ferme résolution d'atteindre mon but de terminer mes études, je ne sais pas si ma santé me permettra de continuer ces études que je me propose de terminer ; de plus, mon cher Rogers, tu sais que, à mon âge, cet amour de jeunesse dont notre coeur n'est pas le maître, souvent varie et peut varier et changer, bien que je veuille toujours t'aimer.

Des pensées de toutes sortes obsédaient l'esprit du jeune homme.

Quand tu seras au couvent, répondras-tu à mes lettres, ma chère Ninie ? certainement, mon cher Rogers, si mes institutrices me le permettent, et d'ailleurs je tâcherai de trouver dès mon arrivée au couvent, un moyen pour te faire parvenir mes missives et je t'indiquerai alors comment tu pourras faire pour me faire parvenir tes réponses.

Merci, lui dit-il, je suis content que tu penses à me garder ton amour ; je te garderai le mien, sois assurée, et j'es-

saierai à être grand, dans l'espoir que tu me trouves toujours digne de toi.

A ce moment, Ninie revenait à la gaieté par l'espérance de recevoir dans la solitude, des nouvelles de son ami, reprit vivement : Oh, mon cher Rogers, moi aussi, je te garderai mon amour, je t'aime bien ; et si j'en juge par les dispositions de mon âme depuis que je te connais, je t'appartiens toute entière, et le souvenir de cette première excursion avec toi, sur les eaux du lac Témiscamingue ne sera à jamais effacé de ma mémoire ; mon coeur gardera longtemps pour mon bon ami, Rogers, une amitié que rien ne pourra altérer !

La veillée était finie ; ; ; les assistants se préparaient à partir ; Rogers promet à Ninie d'être au train le lendemain et se retira, en lui pressant les mains et en lui remettant un petit billet.

Rendue à sa chambrette, la jeune fille s'empressa d'ouvrir ce petit billet qui contenait ces mots :

Ma chère Ninie,

Je ne puis t'exprimer mieux mes sentiments qu'en te priant de lire cette petite poésie de Victor Hugo :

Puisque j'ai mis ma lèvre, à ta coupe encore pleine ;
Puisque j'ai, dans tes mains, posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
de ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le coeur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire,
Ta bouche sur ma bouche, et tes yeux sur mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie,
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
Passez ! passez toujours ! je n'ai plus à vieillir !
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile, en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous avez de cendre !
Mon coeur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

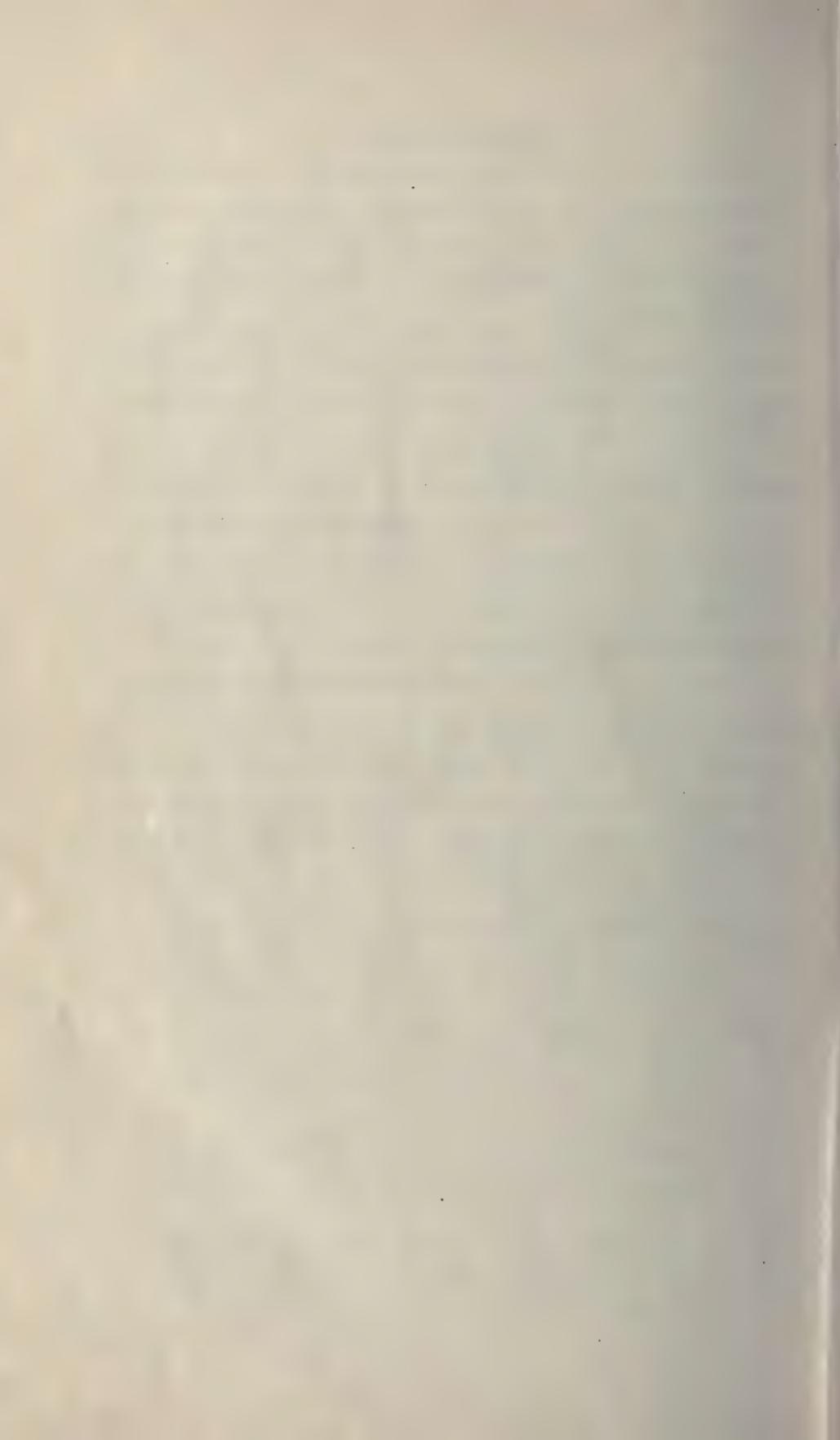
Ninie, lut et relut ce petit billet où le cœur de son ami, croyait avoir trouvé tous les sentiments qu'il éprouvait, elle passa la nuit, dans une demie-insomnie, où Rogers lui apparaissait tantôt gai, tantôt triste.

Il était de bonne heure, le lendemain, quand elle fut éveillée et anxieuse de connaître la température; quelle joie, elle éprouva quand soulevant le rideau de sa fenêtre, elle constata que la journée s'annonçait très belle.

Quelques minutes avant l'heure du train, des jeunes filles, compagnes et amies de Ninie s'étaient rendues à la gare de Haileybury, ainsi que Rogers qui s'était mêlé dans la foule de voyageurs qui stationnaient sur la plate-forme; Ninie arriva accompagnée de son père; Rogers en la voyant, eut le cœur serré, mais s'empressa d'aller au devant pour demander, la permission de l'embrasser et lui souhaiter bon voyage.

Ninie, les yeux encore rougis des larmes qu'elle avait versées, en quittant le toit paternel, sa bonne mère, ses frères et ses soeurs; et la figure attristée par le chagrin qu'elle avait dû combattre, dit un dernier et affectueux bonjour à son père après lui avoir témoigné toute sa reconnaissance par une caresse des plus tendres, monta dans le train, prit son mouchoir pour saluer une dernière fois, mais elle dut s'en servir pour se cacher la figure arrosée de larmes qu'elle ne pouvait plus contenir.

C'était pour elle, un mélange de joies et de peines inexpriables.



CHAPITRE II

REMINISCENCES DU COUVENT

Titre II

VERS CHATHAM

Le train filait à toute vitesse; les chars étaient remplis de voyageurs; Ninie, était, seule, sur son banc; occupée à mettre ses petites malles en ordre, elle ne remarqua pas d'abord, les voyageurs qui l'entouraient.

Le firmament était clair; c'était une belle journée d'été.

Toute sa pensée était de savoir si elle se rendrait sans inquiétudes; elle repassait aussi dans sa mémoire, les événements qui venaient de se passer et lui apparaissaient comme des rêves; elle songeait à ces heures qui avaient laissé dans son âme, de profondes impressions qui lui inspiraient moins de goût pour les études qu'elle voulait terminer.

Après quelques heures de marche, le train s'arrêtait à North Bay, où des voyageurs débarquèrent et d'autres parmi lesquels, deux Révérendes Soeurs, entrèrent dans le même char où elle avait pris place; la jeune fille reconnut en ces religieuses, Révérende Soeur Marie Cornélie et Révéde Soeur Marie Epiphane, du couvent des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga, Montréal; les religieuses reconnurent aussi leur ancienne élève et remarquèrent la tristesse peinte sur son visage; elles vinrent s'asseoir près de la jeune fille et la causèrent:

Mais où allez-vous, Mademoiselle, lui demandèrent-elles? à Chatham répondit Ninie; au couvent? oui, mères, au couvent de Chatham!

Nous ne voulons pas vous faire changer subitement, votre décision Mademoiselle, mais pourquoi, allez-vous, au couvent de Chatham? Nous aurions tant aimé à vous revoir à notre couvent cette année encore? nous avons même pensé à vous garder avec nous, nous croyions que vous étiez appelée à la vocation religieuse; vous étiez si bien, chez nous; et il nous semblait que les succès que vous aviez remportés, devaient laisser en votre cœur, des souvenirs qui vous auraient ramenée cette année, à Hochelaga! La vie religieuse est la plus belle, de toutes, vous le savez; et vous avez certainement des signes de vocation religieuse qu'il vous faudra étudier; bien, reprit la jeune fille, Révérendes mères, j'aurais aimé à retourner au couvent, à Hochelaga, mais je veux aller à Chatham, pour y apprendre surtout l'anglais.

Puis, la conversation roula sur les sujets variés du retour d'anciennes élèves, de la mort de certaines compagnes, arrivée pendant la vacance, des changements des institutrices, et plus tard, on invoqua, à la jeune fille, certains souvenirs entre autres, celui où la jeune Ninie avait été nommée, à la suite d'un concours d'Instruction Religieuse, et en récompense d'une bonne conduite, au couvent, "Reine de mai, le 31 mai 1907."

Cet honneur signifiait que la jeune fille avait l'estime de ses supérieures, pour cette cérémonie de la proclamation de "Reine de mai," la jeune fille revêtait une toilette toute blanche, et portait sur sa tête, une couronne de fleurs; ses supérieures lui donnaient le droit absolu de prendre la direction de ses compagnes qui étaient censées devenir ce jour-là, ses sujets; c'est ainsi que la jeune fille, en qualité de Reine de Mai, exprima le désir auprès de ses supérieures, de retrancher du bulletin des élèves, toutes les mauvaises notes, telles que les Médiocre, les Passable, et de n'employer que les Très Bien, presque Très bien et Bien.

Le chapelain de l'Institution, qui n'avait pas été mis au courant de l'importance de l'autorité ni des pouvoirs qu'on conférait à la Reine de Mai, vint faire, selon l'usage, la lecture du compte-rendu des notes désignant le succès dans les études et les progrès ou le plus ou moins d'application des élèves dans

leur conduite; qu'elle ne fut pas sa surprise de constater que pas une seule note mauvaise n'apparaissait sur le bulletin des élèves; alors, tout naïvement, le chapelain de l'institution commença à faire des recommandations aux élèves, les exhortant à continuer leur application au travail, etc, etc., et les félicitant chaleureusement du beau résultat de la semaine, lorsque tout-à-coup, levant les yeux, il aperçut la Reine de Mai, toute vêtue de blanc, et constatant les sourires que s'échangeaient les élèves:

Très-bien, dit le Révérend M. Pyette, je constate avec beaucoup de plaisir, ce beau succès; mais je suis à me demander si ce n'est pas l'effet des pouvoirs de la Reine de Mai, qui aurait eu l'heureuse idée de me prouver qu'elle a de bons sujets, en ce cas, dit-il, je la félicite de tout mon coeur, et au nom de ses compagnes qui ont bénéficié de sa bonté, et au nom de la Communauté qui doit se sentir honorée par un tel compte-rendu, et à mon nom, car il me fait plaisir de ne lire que des bonnes notes, en ce jour de fête; ainsi, tout le monde sera joyeux et le congé n'en sera que plus agréable; ces paroles furent couvertes d'applaudissements et le Révérend M. Pyette tiré d'embarras.

Vous rappelez-vous, mademoiselle, la figure étonnée du chapelain, et l'incertitude avec laquelle, il osait deviner la nature du compte-rendu?

Ces paroles et d'autres souvenirs assez joyeux qu'on évoqua à la jeune fille, eurent pour effet de lui rendre la gaieté et de dissiper le chagrin qu'elle avait éprouvé en quittant Haileybury et Guigues.

La conversation sur divers sujets, entre les religieuses et la jeune fille continua jusqu'à Montréal, où celles-ci se séparèrent de Ninie, qui prit le train en destination de Chatham.

Remplie des souvenirs évoqués, Ninie trouva la distance relativement courte, toute occupée qu'elle fut à méditer sur ses années passées au couvent de Hochelaga.

CHAPITRE II

REMINISCENCES DE COUVENT

Titre III

A CHATHAM

Le couvent de Chatham, est une jolie construction assise à quelques cents pieds de la rivière Thames; de beaux arbres, surtout des pins entourent le couvent; l'intérieur est riche et respire la propreté et l'aisance; les Révérendes Soeurs, institutrices de la maison sont, la plupart, des Irlandaises; les élèves sont particulièrement recrutées parmi la haute classe de la Société; toutes les prières de la communauté sont faites en Anglais.

Dès les premiers jours après son arrivée, Ninie sentit qu'elle avait choisi le bon endroit pour atteindre son but, se perfectionner dans la langue Anglaise et prendre de bonnes manières, acquérir une bonne éducation au contact de ces élèves, filles pour la plupart, du grand monde, et sous la direction de ces institutrices, dames qui tiennent au premier rang de leur enseignement, une éducation soignée et un savoir vivre distingué.

Cependant, encore bouleversée par tous les souvenirs qu'elle avait laissés au foyer, et encore toute anxieuse de se faire à ce genre de vie passablement différent de celui qu'elle avait vécu au couvent d'Hochelaga dont les mérites de l'enseignement égalent tout de même ceux du couvent de Chatham et n'en diffèrent que par le but que se proposent les élèves. Ninie prit plusieurs jours pour s'habituer à ce nouveau règlement et pour chasser de son esprit tous ses souvenirs qui l'empêchaient de se livrer à ses études; elle eut à

combattre l'ennui, elle se sentait si loin de tout ce qui lui était cher ; mais son tempérament énergique lui fit surmonter, sans trop de difficultés et le chagrin qui envahissait son âme et tous les petits obstacles qu'une jeune fille, en pareille occasion, doit rencontrer inévitablement sur sa route.

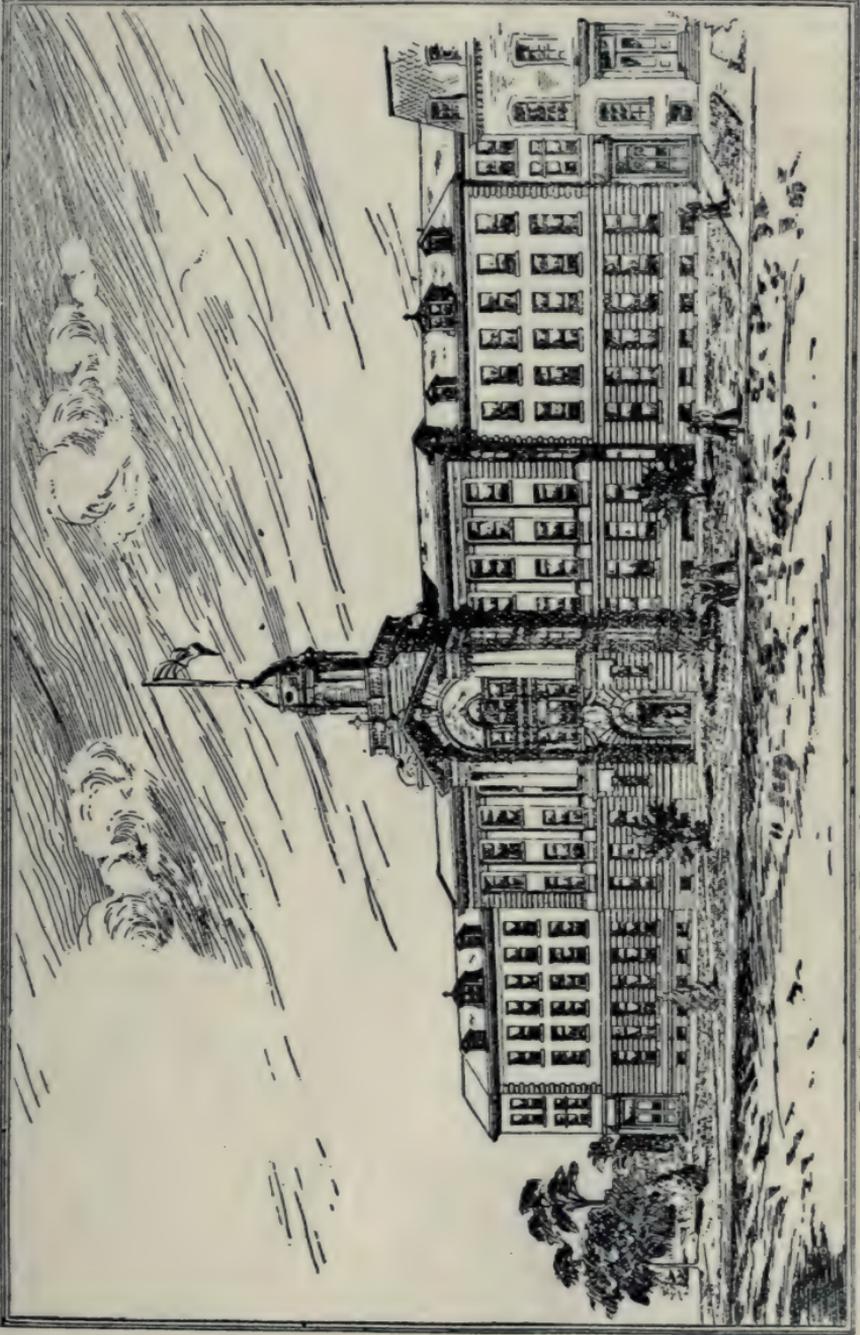
Un soir, alors que les élèves étaient rendues au dortoir, Ninie, comme éprise de découragement, le coeur suffoqué par la peine qu'elle ressentait de se voir si loin de sa famille, fondait en larmes ; le sommeil ne pouvait pas venir ; sa tête était remplie de fièvre ; et les sanglots qu'elle étouffait sous l'oreiller, attirèrent l'attention de l'une de ses compagnes qui aussitôt alla prévenir Mademoiselle Howell, l'institutrice de littérature anglaise de Ninie, qui s'empressa d'aller auprès d'elle et lui demanda :

Mais, mademoiselle, êtes-vous malade, qu'avez-vous ? Ninie, reconnut Miss Howell, qui depuis son arrivée avait pris beaucoup d'intérêt pour l'égayer et qui, à la demande spéciale de la Révérende Soeur Supérieure, Révde Mère Claire, lui avait témoigné beaucoup d'estime et cherchait à lui rendre le séjour, très agréable.

Dites-moi, mademoiselle, qu'avez-vous, êtes-vous malade ? Non, reprit la jeune fille, je ne suis pas malade, mais je m'ennuie ; je veux m'en retourner chez moi, demain ! c'est trop ennuyeux, ici ! C'est bien, reprit Miss Howell, vous vous en irez demain, mais comme c'est le dernier soir que vous passez ici, venez avec moi, à ma chambre ; nous causerons.

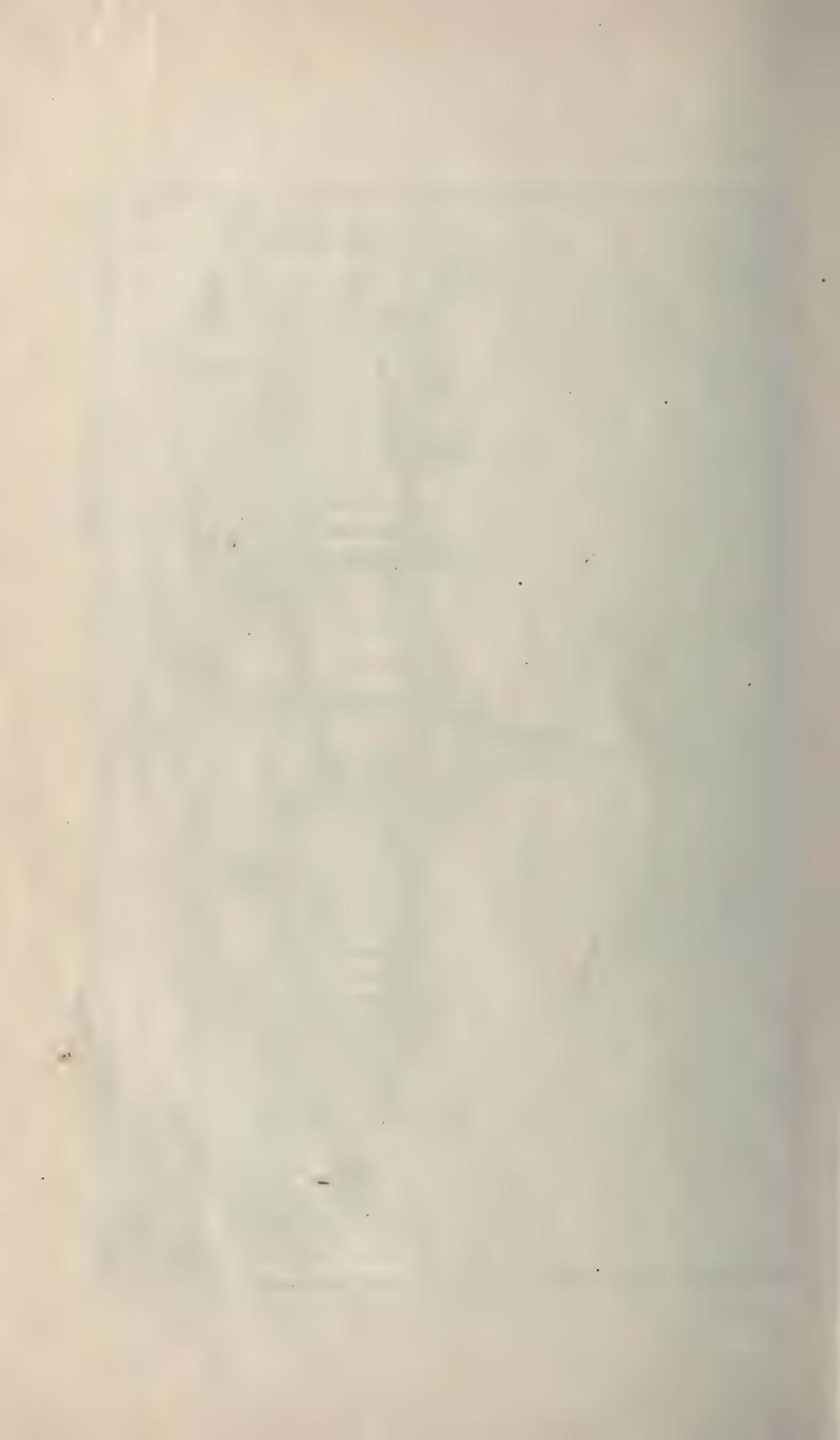
Toute chagrine, les yeux enflés, le mouchoir dans la figure, Ninie suivit Miss Howell, qui conduisit la jeune fille à sa chambre où elle lui fit prendre une bonne tasse de thé ; après l'avoir engagée à vaincre sa gêne et ses ennuis, et faisant miroiter à ses yeux l'avenir brillant qu'elle aurait, si elle continuait ses études ; la Révérende Soeur Supérieure Mère Claire, qui, à l'arrivée de la jeune fille, avait constaté en elle, une brillante intelligence, prévenue par Miss Howell, s'était donné le trouble de se rendre à la chambre de cette dernière, où elle trouva Nini toute désolée.

Oh ! chère enfant, lui dit-elle, en anglais, il faut avoir du



Le Couvent des Ursulines

"The Pines" — Chatham, Ont.



courage dans la vie, pour réussir; il faut être bien brave! il faut se faire violence à soi-même, non pas un seul instant, mais il faut persévérer dans ses résolutions; car dans la vie, vous rencontrerez d'autres difficultés sur votre route, et si vous ne vous habituez pas à vaincre les difficultés, dès votre jeunesse, les difficultés vous vaincront.

Non, ma chère enfant, mettez cet ennui, de côté, et courage! après quelques jours, quand vous aurez fait connaissance, avec vos compagnes, vous serez si heureuse! dans la vie, il se passe bien des orages, il faut porter ses regards bien loin et n'avoir pas peur.

Ninie, en entendant ces paroles qui n'étaient que la répétition des paroles que lui avaient dites sa mère, et qui lui étaient restées gravées dans sa mémoire, reprit son calme et commença à recouvrer force et énergie et espérance et volonté.

Soit, dit la jeune fille, je resterai et j'essayerai encore huit jours; je vous remercie Mère Claire, vous êtes bien bonne; je me sens mieux maintenant; vos paroles m'ont reconfortée et je me sens plus courageuse et plus ferme. j'aimerais à ne pas m'ennuyer, j'aimerais à y rester, car c'est un si beau couvent!

Les huit jours écoulés, Ninie était heureuse; elle aimait le couvent de Chatham! elle aimait la localité! elle aimait le programme des études et elle obtenait des succès marqués; elle y réussit audelà, de toutes ses espérances.

Mgr Fallon qui était l'évêque du diocèse, venait de temps à autre, en qualité officielle d'évêque, et aussi en qualité de visiteur, à ce couvent où il avait ses appartements privés; Ninie croyait, par avoir entendu dire que Mgr Fallon, était l'ennemi des canadiens-français, qu'il était sévère et ne saurait regarder qu'avec mépris, les deux seules canadiennes-françaises qui étaient cette année-là, élèves au couvent de Chatham! car, il avait l'habitude de faire venir à sa chambre, les élèves nouvelles qui venaient de loin! Quelle ne fut pas sa surprise, quand invitées par la Révde Mère Claire, Maria-Anna Bélanger et Ninie à venir aux appartements de Mgr Fallon, pour y recevoir sa bénédiction, elle vit cet évêque, à la tête chauve, à la figure ronde, l'oeil exercé et ferme, le sourire intelligent et moqueur

sur les lèvres, prendre dans ses mains, les mains de ces deux petites canadiennes et en un français absolument correct quoique teint de l'accent anglais, leur demander d'où elles venaient, qui elles étaient, si elles se plaisaient et leur dire en plaisantant : 'Mes bonnes enfants, quand je reviendrai, si vous n'avez pas été de bonnes élèves, vous savez, moi, que je les déteste les Canadiens-français, hé bien, je saurai être bien sévère pour vous !'

Ninie, pensait souvent à son ami Rogers qui lui avait promis de lui écrire ; que fait-il, se demandait-elle ? Elle ne savait que penser de cette absence de nouvelles !

A maintes reprises, elle avait réussi à lui écrire, du couvent et à faire maller ses lettres par des élèves externes, qui prenaient leur pension au dehors du couvent ! mais toutes ses lettres étaient restées sans réponse ; croyant que son ami Rogers l'avait oubliée ou qu'il avait changé ses amours, Ninie en éprouva beaucoup de chagrin ; sa figure était devenue triste et ses études ne furent pas aussi bien faites que d'habitude ; aussi, la Révde Soeur Directrice, se doutant que quelque chose d'anormal se passait chez la jeune fille, chercha la cause de cette tristesse qui lui semblait mystérieuse, et en faisant l'examen, un soir, de son pupitre, trouva une lettre que Ninie avait écrite à son ami Rogers, et qu'elle se préparait à lui faire envoyer secrètement, le lendemain ; la Révde Soeur Directrice remit cette lettre, au Révd Père Hermann, bon et saint prêtre, chapelain du couvent, qui fit demander Ninie et l'exhorta à mettre ces correspondances et ces amours de côté, chercha à lui faire comprendre qu'elle ne devait pas perdre son temps, à des correspondances inutiles et qui l'exposaient à se faire renvoyer de la Maison où elle avait commencé à remporter de beaux succès dans ses études.

Malgré ces exhortations du Révd Père Hermann, Ninie qui ne pouvait se résigner à voir son bon Rogers s'éloigner d'elle, et à vivre sans aucune nouvelles de lui, essaya encore de lui faire parvenir à Haileybury, trois ou quatre autres lettres, demandant des explications, protestant de la plus vive sincérité de son amour et lui dépeignant tout le chagrin qu'elle éprouvait de ne pas recevoir de nouvelles de lui.

Enfin, après de longs mois d'attente, après certaines demandes dans des lettres envoyées secrètement à sa mère, elle apprit que le jeune homme avait quitté Haileybury pour on ne savait où.

Ninie crut, à une séparation, à un abandon volontaire, de sa part, fit taire son coeur, se livra courageusement de nouveau à ses études et se résigna à ne plus revoir cet ami sur qui elle fondait l'espérance d'un avenir heureux ; elle revint de Chatham, après avoir passé une année fructueuse dans son étude de l'Anglais et de la musique, au milieu de sa famille qui l'attendait avec hâte, depuis surtout qu'elle lui avait annoncé, deux ou trois mois auparavant que sa santé n'était pas des meilleures.

Mais, elle était heureuse de prouver à son père que son argent n'avait pas été gaspillé, qu'elle avait employé son temps à acquérir les connaissances qu'elle désirait un an avant, avoir ; aussi, s'empressait-elle de montrer à ses parents, tous les prix qu'elle avait rapportés du couvent ; elle s'efforçait de parler Anglais, et de jouer ses plus beaux morceaux de piano.

Toute la famille était fière des succès de leur petite Ninie qui n'en éprouvait pas moins d'orgueil.

CHAPITRE III

DEBUT DANS LA VIE REELLE

Titre I

HESITATIONS DE NINIE

Tous les débuts comportent leurs sacrifices; mais celui de la jeune fille enthousiaste et ambitieuse, sans autre appui que son propre courage et ses connaissances, est des plus pénibles; que de privations, que de désirs restreints, doit-elle s'imposer pour atteindre le succès!

Pendant le laps de temps que Ninie passa auprès de ses parents, après sa sortie du couvent, elle réfléchissait sur son avenir; elle avait réussi le premier de ses rêves: celui d'acquérir les connaissances, de se faire instruire; il lui restait maintenant à réussir le second: celui de devenir riche et d'être reconnaissante pour ses bons parents.

Un grand vide s'était fait dans son coeur; elle vivait sans amour; cependant, son coeur était des plus affectueux; sa nature rêveuse, idéaliste, ambitieuse même la portait à aimer, à désirer, à espérer! elle cherchait et appelait le bonheur!

Elle n'avait plus son ami Rogers; elle ne le voyait même plus; plus d'une fois, elle avait traversé le lac Témiscamingue qui lui rappelait un souvenir, à la fois, doux par les heures heureuses et à la fois, cruel, par la déception qu'elle trouvait en son premier amour, pour se rendre à Haileybury où elle espérait toujours y rencontrer un jour ou l'autre son ami Rogers; jamais, il ne lui fut donné même de revoir cette figure qu'elle avait tant aimée et qui lui avait fait le serment de l'aimer toujours!

Je suis en face, maintenant de la vie réelle !

Je suis en face, de ce monde, pensait-elle, dans les longues heures de méditations qu'elle employait à décider de quel côté, elle devait diriger ses pas ; de ce monde, avec ses hypocrisies, ses pièges tendus, ses séductions, ses plaisirs, ses enivrements, ses honneurs, dont je ne connais pas à fonds, la nature ni les conséquences, mais qui comme de gros nuages à l'horizon menacent d'assombrir le firmament, jettent dans le ciel de mon âme jusqu'aujourd'hui serein et calme, des brouillards dont l'humidité glace tout mon être.

Ce monde, se disait-elle, on me l'a dépeint et sur les genoux de ma mère, et au couvent, on me l'a dépeint si effrayant que j'ai peur.

Une crainte instinctive me secoue toute entière ; et à l'heure où, toujours poussée par le rêve qui hantait mon esprit en mon bas-âge et qui n'a fait que s'accroître avec les années, de devenir quelque chose, de prendre une place honorable dans la société, à l'heure où tout me sourit, où tout m'invite à faire usage des armes, des connaissances et de l'instruction que je possède maintenant, ma crainte augmente, mon courage semble faiblir et me délaisser et tout mon être chancelle.

Seule, pensive, sur les rivages de cette mer, la vie du monde réel, pour la première fois, je redoute les tempêtes et les orages qu'il me faudra essayer ; plus je scrute l'avenir, plus je porte ma vue, au loin, plus je me sens faible à lutter, à combattre ! Déjà, mon cœur a essuyé une déception ! Rogers qui était pourtant si bon, si généreux, m'a délaissée, sans même me donner de ses nouvelles ! Mais, se redressant, fière, noble et grande je lutterai ! je combattrai ! et je vaincrai ! dit-elle.

Je vaincrai, au prix des plus durs sacrifices !

Si j'avais, au moins, l'amour de mon ami Rogers, comme appui ! mais non, se disait-elle, je suis seule, délaissée ! je n'ai pas de parents assez riches pour m'aider dans l'exécution de mes desseins, je ne peux confier mes projets aux étrangers de peur qu'on ne les prenne pour des rêves, des châteaux d'Espagne, pourtant je réussirai quand même ! Je vaincrai !

Le temps passé loin de son ami Rogers lui avait paru

long ; la déception maintenant qu'elle éprouvait était si cruelle, qu'elle ne pouvait se résigner à essayer de guérir la plaie faite à son coeur, en recueillant les amours qui lui étaient offerts !

Tant de doux moments, tant d'heures agréables passées avec son ami Rogers, étaient encore trop présents à sa mémoire pour qu'elle se décidât à accepter un autre amour.

Elle se rappelait encore comme si c'eût été hier, le dernier baiser de Rogers lorsqu'elle quittait son pays natal pour retourner pour la dernière année, au couvent ; elle avait encore à l'esprit, ses paroles glissées à son oreille : O Ninie, aime-moi, aime-moi toujours ! ne m'oublie pas, garde-moi ton coeur !

Prends mon serment, mon amour te restera fidèle : Ninie n'osait pas le croire méchant ; elle l'excusait, se disant tantôt à elle-même : le pauvre Rogers, peut-être a-t-il dû quitter Haileybury sur les ordres de son père qui lui aurait préparé un avenir meilleur, dans une autre grande ville ? peut-être aurait-il été pris de découragement, en constatant que c'était peine perdue de m'attendre pour se faire un avenir ?

Mais, au moins quelle est la cause de son éloignement ? Si je pouvais le savoir, se disait-elle, je serais plus forte pour faire ma décision et affronter les dangers qui seront inévitablement sur ma route !

Pourquoi les lettres qu'elle lui avait fait parvenir si ingénieusement, au prix de sacrifices, s'exposant même à des *pensums*, étaient-elles restées sans réponse, alors qu'elle suivait ses cours au couvent ? Après tant de protestations d'amour, de cet amour qu'elle mesurait jusqu'à l'infini, qu'elle croyait inépuisable, sans bornes, pourquoi, hélas, cet abandon ? pourquoi ce délaissement ? pourquoi ce silence si prolongé ?

Une mélancolie indicible se traduisait sur cette figure rose et fraîche ; ses grands yeux d'habitude si pleins de vie et de gaieté, devinrent tristes et langoureux ; ils ne disaient plus le courage et la fermeté, comme ils le faisaient autrefois.

Lorsqu'un soir, se berçant, seule dans le parterre, occupée à contempler la nature sauvage et la beauté pittoresque des environs de Guigues, et, ce lac du Témiscamingue qui lui rappelait ce doux souvenir, changé en une cruelle déception, elle vit passer

plusieurs jeunes filles accompagnées de leurs amis qui, le coeur rempli de joie et d'espérance, se dirigeant du côté de Haileybury où devait avoir lieu un spectacle annoncé depuis plusieurs jours.

Ninie devint alors plus chagrine; une larme et une autre, puis des larmes s'échappèrent de ses yeux, roulèrent sur ses joues un peu amaigries par ses hésitations, et vinrent mouiller le livre de lecture qu'elle tenait dans ses mains.

C'étaient ses premières larmes de peine causées par la déception en amour.

C'étaient ses premières larmes, versées au souvenir des heures si douces passées avec Rogers sur le lac Témiscamingue.

C'était sa première déception! C'était le premier obstacle que heurtait sa barque!

C'était son premier chagrin! Elle eut honte de sa faiblesse, et de nouveau, répéta en elle-même: je vaincrai.

Malgré ses vingt ans, Ninie que ses travaux d'institutrice, ses chagrins d'amour, ses réflexions sérieuses sur l'avenir avaient mûrie, avait l'apparence d'une jeune fille, plus âgée qu'elle ne l'était en réalité; elle prit alors la décision de se diriger vers Montréal où elle pourrait trouver une situation qui lui permettrait de mettre en activité, toutes les connaissances qu'elle possédait; car la carrière de l'enseignement qu'elle avait d'abord embrassée, ne lui permettait pas d'espérer de devenir riche, l'enseignement étant à peine suffisant, pour permettre à une jeune fille, de vivre bien.

Que de craintes, que de soucis, elle éprouva en arrivant dans cette grande ville de Montréal! privée des joies du foyer, privée des conseils de sa bonne mère, laissée, seule à elle-même, n'ayant d'autres appuis que son courage et sa volonté, d'autres consolations, que les joies qu'elle éprouvait dans les prières qu'elle adressait à la Vierge Marie, Ninie entreprit de se chercher une situation.

Elle se retira dans l'une de ces maisons de bienfaisance, fondées par les Révds Pères Sulpiciens, le Saint Nom de Marie dont le Revd Père De Bray était le Directeur Spirituel des jeunes filles qui s'y retiraient.

Après plusieurs jours de démarches, elle trouva un emploi peu lucratif, au début, mais qui lui permettait d'espérer une augmentation de salaire et un avancement dans la carrière qu'elle choisissait

Sa chambrette était modeste et simple; un petit lit blanc et une table en formaient tous les ornements et mobiliers.

Que de lettres écrites sur cette petite table, et adressées à sa mère lui rappelant le souvenir toujours vivace de son ami Rogers!

Que d'heures passées en sa chambrette, à rappeler à sa mémoire, le souvenir des petits billets que lui avait écrits Rogers, et des promesses de toujours l'aimer!

Rencontrerait-elle Rogers, à Montréal? se demandait-elle? Sa présence, son sourire, son amitié lui auraient tant valu pour lui aider à supporter les ennuis qu'elle éprouvait; ses conseils l'auraient fortifiée contre les craintes qu'elle avait de se sentir en face de tous les dangers que court une jeune fille délaissée, sans parents, dans une grande ville?

Les vingt printemps avaient à peine ouvert ses yeux sur les dangers des villes; ouvert son intelligence sur l'expérience qu'il lui fallait avoir pour bien réussir; elle eut à combattre; elle dut mettre à l'essai, et sa constance, sa persévérance et son application au travail.

Car gagner sa vie est déjà chose difficile, à une jeune fille; mais se frayer un chemin dans la bonne société, obtenir l'estime et la confiance des hommes d'affaires, acquérir des connaissances commerciales et pratiques assez vastes pour occuper une position enviable et de confiance, voilà qui est plus difficile; la jalousie, la concurrence sont des obstacles que souvent la jeune fille doit surmonter; il arrive même parfois, qu'elle reçoit de l'opposition et des difficultés de la part de ceux même qui, a plus d'un titre devraient lui accorder leur appui et leurs sympathies les plus cordiales.

C'est dans cette petite chambre que Ninie formula tous ses rêves de succès dans les lettres qu'elle adressait à ses bons parents; c'est dans cette petite chambre que Ninie donnait libre cours à son imagination, qu'elle complétait le travail de la

journée, et préparait celui du lendemain; les opérations financières étaient le genre d'affaires de son patron; aussi, comme les mathématiques n'avaient pas de secret pour elle, cette carrière lui plut beaucoup et elle s'y livra avec ardeur et obtint succès; c'est dans cette chambre qu'elle passa de longues heures à rêver; elle croyait au bonheur; peu à peu, son cœur recouvrit de l'espérance, au fur et à mesure qu'elle gagnait beaucoup d'argent; le souvenir de Rogers dont elle n'avait jamais pu s'expliquer la disparition ni le silence lui revenait à l'esprit! Pourquoi, se disait-elle, ne m'écrit-il pas? Il doit savoir maintenant que je suis à Montréal! Si je pouvais seulement applaudir à ses débuts! Car se disait-elle à elle-même, Rogers, lui, ce jeune homme de talent, a dû réussir! Et comme Ninie avait appris récemment qu'il n'était pas marié, par l'une de ses amies qui fréquentait la famille de Rogers, à Haileybury, elle était anxieuse de savoir où était Rogers.

A ce moment, réfléchissait-elle, où je suis seule, dans ma modeste chambre, revenue fatiguée de mon ouvrage, qu'il me serait doux de pouvoir lui écrire un mot, l'assurer que je l'aime encore!

Mes fatigues seraient disparues! Mes doutes, mes craintes seraient dissipées! je serais si heureuse.

C'est là, que Ninie, avec le poète, Desbordes-Valmore écrivait ces mots qui traduisaient bien ses pensées et ses sentiments:

Mon saint amour! mon cher devoir!
 Si Dieu m'accordait de te voir,
 Ton logis fut-il pauvre et noir,
 Trop tendre pour être peureuse,
 Emportant ma chaîne amoureuse.
 Sais-tu bien qui serait heureuse?
 C'est moi! Pardonnant aux méchants,
 Vois-tu! les mille oiseaux des champs
 N'auraient mes ailes ni mes chants!

Pour te rapprendre le bonheur
 Sans guide, sans haine, sans peur,
 J'irais m'abattre sur ton cœur,
 Ou mourir de joie à ta porte.
 Ah! si vers toi, Dieu me remporte,
 Vivre ou mourir pour toi, qu'importe?
 Mais non! rendue à ton amour,

Vois-tu! je ne perdrais le jour,
Qu'après l'étreinte du retour.

C'est un rêve! il en faut ainsi
Pour traverser un long souci.
C'est mon coeur qui bat: le voici.
Il monte à toi comme une flamme!
Partage ce rêve, ô mon ame!
C'est une prière de femme,
C'est mon souffle en ce triste lieu,
C'est le ciel depuis notre adieu!
Prends! car c'est ma croyance en Dieu!

CHAPITRE III

DEBUT DANS LA VIE REELLE

Titre II

A MONTREAL

Les amities humaines sont inconséquentes, inconstantes, souvent cruelles.

Le lien puissant en apparence, qui semble unir deux coeurs affectueux, est rompu par la plus légère irréflexion, ou encore par une circonstance attribuée souvent à de la mauvaise foi, alors qu'elle n'est due qu'à un évènement fortuit.

Les moments heureux passés et goûtés en amour, sont souvent changés en des heures remplies d'amertume et de chagrin.

Ninie, qui avait tant aimé, n'était devenue préoccupée que d'une chose; faire son devoir d'employée; assidue au travail, dévouée pour les intérêts de son patron, elle réussissait audelà de toutes ses espérances; elle gagnait peu à peu la confiance des hommes d'affaires et captait l'attention de tous ceux qui l'approchaient; mais, son coeur n'avait plus d'amour; elle méditait souvent sur l'inanité de l'amour; aussi elle ne se souciait guère d'aimer, ses distractions consistaient, en dehors de ses heures d'ouvrage, à prendre une marche, pour jouir du grand air dont ses poumons avaient besoin.

Un jour, en octobre, un jeudi après-midi, une amie invita Ninie à l'accompagner dans une visite qu'elle voulait rendre à un de ses frères, étudiant en théologie au grand séminaire à Montréal.

Il faisait bien beau; les feuilles jaunies jonchaient le sol;

les promeneurs remplissaient la rue; les dames avaient revêtu leurs toilettes de fourrures pour se protéger contre l'air refroidi annonçant l'automne.

Les deux jeunes filles descendirent la rue Sherbrooke, où il fut donné à Ninie pour la première fois, d'admirer et de contempler ces magnifiques constructions, ces grands parterres remplis de bouquets et de frais gazon; le babillage de son amie rendit à Ninie, un peu de la gaieté qu'elle avait perdue depuis son arrivée à Montréal; à la vue de tous ces riches carrosses portant des êtres, à la figure heureuse et ne respirant que joie et bonheur, Ninie, faisait des vœux! moi aussi, j'en aurai de l'argent! Mais son cœur était triste d'avoir essayé une déception en amour; son ami Roger lui avait causé beaucoup de peine!

Les deux jeunes filles arrivèrent au parloir du Grand Séminaire où des parents, des amis attendaient des ecclésiastiques, ou conversaient avec ceux qui, de leur famille, avaient obtenu la permission de venir au parloir.

Pendant qu'elles attendaient, le Révérend M. Lecoq, alors Directeur du Grand Séminaire de théologie, apparut dans la salle d'attente, et constatant la présence de ces jeunes filles, se dirigea droit vers elle, et leur demanda qui elles attendaient? Ninie Répondit: l'arrivée de son frère, alors en deuxième année; cet échange de mots, entre le Révd M. Lecoq et les deux jeunes filles attira l'attention des visiteurs et autres ecclésiastiques en visite; l'un de ceux-ci se retournant du côté des jeunes filles, fixa les regards sur Ninie avec un mouvement de la plus grande indifférence, mais comme s'il eut douté avoir connu déjà cete figure, mais n'osa pas prêter l'attention davantage, vu qu'il était accompagné de sa mère, et qu'il se trouvait en présence du Révd M. Lecoq dont les recommandations sages, sur la modestie, les convenances ecclésiastiques lui faisaient un devoir de faire taire sa curiosité.

C'était un grand jeune homme blond, à l'oeil bleu, au regard doux et bon: sa figure souriante indiquait un bon cœur franc et loyal! ses manières réservées dignes, en faisaient un ecclésiastique remarquable! C'était Rogers que Ninie reconnut.

Ninie pâlit! elle ne put contenir son émotion; tout chez elle trahissait un malaise des plus pénibles!

Mon amie, lui dit sa compagne, êtes-vous malade? oui, reprit-elle, je me sens fort mal à l'aise; ma digestion, je crois, ne va pas du tout; et j'éprouve un violent mal de tête! aussitôt, sa compagne salua son frère et prit congé de lui.

Elle s'aperçut, le long de la route, que Ninie était très surexcitée, nerveuse et qu'elle pouvait à peine prononcer quelques paroles entrecoupées de soupirs qu'elle cherchait de contraindre! Ninie fit tous ses efforts pour dissimuler sa peine et à toutes les questions que son amie lui adressait, elle ne savait que répondre autre chose: Je suis mal à l'aise, ce n'est rien! c'est une digestion qui me fatigue.

De retour à sa chambrette, elle s'affaissa sur son lit et pleura abondamment.

Elle venait de revoir, celui qui lui avait promis de l'aimer toujours! Elle venait de revoir son ami d'enfance, son bon Rogers, elle avait tant désiré savoir ce qu'il était devenu! Jusqu'alors, elle s'était résignée à vivre sans amours, conservant toujours cependant l'espoir de revoir son bon Rogers; oui, c'est bien lui, se disait-elle, c'est bien mon Rogers que je viens de revoir, au Grand Séminaire! Plus d'espoir! plus de vie, pour elle, maintenant! elle sentait son âme défaillir!

Que lui était-il arrivé pour qu'il prenne une décision aussi importante, sans même lui faire part de ses projets sur son avenir? Pourquoi Rogers avait-il agi ainsi, lui, le jeune homme fier, délicat et affectueux? Comme je regrette, disait-elle à elle-même, l'avoir revu! Mon cœur est tout bouleversé, à la pensée que je ne verrai plus ce Rogers qui chantait avec tant de sympathie dans la voix, lors de mon départ pour le couvent, "va, petit mousse, où le vent te pousse"!

Que de larmes, Ninie, versa, dans ces heures de réflexions! Tantôt, elle prenait la décision de se faire, elle aussi, religieuse! Tantôt, elle rêvait de faire un voyage pour oublier tous ses chagrins! D'autres fois, elle pensait à retourner à son foyer, pour y couler une vie de dévouement auprès de ses parents! Mais, se rappelant la décision ferme qu'elle avait prise de faire une

vie sortant de l'ordinaire, et tous les sacrifices qu'elle avait faits pour y parvenir jusqu'alors, elle répéta de nouveau : Je vaincrai, je laisserai sur ma route, accrochés aux ronces des arbrisseaux que j'aurai foulés à mes pieds, les lambeaux de mon coeur, s'il le faut, et je vaincrai !

Ninie, après avoir versé beaucoup de larmes, repassa dans la mémoire, tous les sacrifices qu'elle avait faits pour atteindre le but tant convoité, de devenir quelque chose, et résolut d'oublier celui qu'elle n'avait plus le droit d'aimer puisqu'il s'était consacré à Dieu, et décida de se remettre à la poursuite de l'objet de ses rêves, et avec le poète André Chénier se dit à elle-même :

Mon beau voyage encore, est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers, à peine,
Au banquet de la vie à peine commencée,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé,
La coupe en mes mains, encore pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson ;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin
Je n'ai vu luire encore que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

CHAPITRE IV

LA DESTINEE

Titre I

LES ETUDES DE ROGERS

Quand nous jetons un coup d'oeil autour de nous, sur tous les grands évènements qui se passent et qui attirent l'attention de tout le monde; quand nos oreilles sont frappées de surprise, à la nouvelle que de grands malheurs sont arrivés; quand nous apprenons que des amis que nous avons connus et qui encore hier, jouissaient de la fortune, des honneurs et de la santé, sont terrassés dans leurs honneurs, dépouillés de leurs biens, et couchés dans leur cercueil; quand les journaux publient avec sensation, les incendies qui ont ravagé les plus beaux édifices qui faisaient l'orgueil des villes où ils étaient érigés; quand nous sommes obligés de pleurer la perte de parents chers, ensevelis dans les flots de la mer, sans pouvoir avoir la consolation même de serrer la main de ceux qu'ils ont laissés, à leur départ, à leur foyer; quand nous voyons ces changements si soudains, dans la carrière des hommes, nous sommes obligés de nous demander: l'homme a-t-il une destinée? Ses actes sont-ils la conséquence de sa propre volonté? Ou sont-ils la conséquence de sa volonté soumise à une volonté supérieure qui comande, inspire et même dicte ses ordres?

C'est là, une question de haute importance, qu'ont étudiée bien des savants, qu'ont discutée bien des philosophes, et que même les théologiens n'ont pu résoudre d'une manière claire, à l'unanimité.

Nous admettons bien que La Providence peut quand il lui plaît, arrêter le cours des lois naturelles qu'Elle a établies; elle peut en suspendre les effets, comme elle peut les disproportionner à la cause qui les a produits.

Mais je crois que nous devons nous rendre à cette évidence, que La Providence, accorde à certains personnes, une mission spéciale, dans l'exécution de ses desseins.

Et pour réussir à faire exécuter ses désirs, par la personne qu'elle a choisie pour être l'instrument de sa volonté elle jette sur la route du prédestiné, les épreuves qui lui semblent le plus propres à rendre le prédestiné, apte à remplir la mission qu'elle veut lui confier.

Rogers avait repris ses études; tout comme les autres élèves, il était, par le Révérend Père Directeur, invité à étudier sa vocation, il obtint succès dans ses études; ses bonnes manières, son application au travail, ses talents le firent remarquer de ses supérieurs; d'une allure distinguée, sage et laborieux, il gagna l'estime de ses professeurs et la popularité de ses confrères.

Au début de ses études, l'âme remplie du souvenir de sa petite amie, de sa petite Ninie, de qui il avait reçu, peu de jours, après son entrée au collège, une lettre dans laquelle, elle lui dépeignait tout le chagrin qu'elle avait éprouvé lors de leur séparation, tout l'amour qu'elle ressentait pour lui, toutes les espérances qu'elle fondait sur lui, lui promettant de garder toujours dans son coeur, les serments qu'il lui avait faits de l'aimer toujours.

Malheureusement un élève externe qui recevait ses lettres et les lui remettait, fut surpris par un professeur, transmettant à Rogers, cette première missive de Ninie: la lettre fut confisquée; Rogers ne put la lire ni savoir d'où elle venait; il se doutait bien cependant, qu'elle lui fut envoyée par son amie: il avait essayé, de lui écrire, en sa prétendue qualité de cousin, en adressant sa missive directement au couvent de Chatham; mais la Révérende Soeur Directrice n'avait pas remis cette lettre à Ninie; loin de là, elle lui avait répondu, elle-même, qu'il lui valait mieux employer son temps à ses études qu'à écrire aux filles du couvent; que d'ailleurs, la jeune Ninie était

à étudier sa vocation, qu'elle ne pensait plus aux plaisirs du monde, et était sur le point de se décider de faire une religieuse; cette réponse de la Révérende Soeur Directrice, avait mérité à Rogers de la part du Directeur du Collège de l'Assomption où il faisait ses études, un eforte réprimande; Rogers en conçut du chagrin.

Comme il ne connaissait pas l'adresse personnelle de la jeune fille qui ne l'avait indiquée que sur la première note qu'elle lui avait adressée, Rogers à deux ou trois reprises, avait essayé encore, en adresant ses réponses, à la poste restante, à Chatham, mais ses correspondances furent ouvertes et remises à la Directrice du Couvent.

Tout ce mélange de correspondances non rendues à destination, fit réfléchir Rogers qui crut à de l'oubli, ou à de l'indifférence du côté de Ninie; il éprouva de cette séparation un chagrin mortel!

Toutes ces belles promenades qu'il avait faites avec la jeune fille lui revenaient à l'esprit; les larmes qu'il avait versées lors du départ de Ninie pour le couvent, la décision qu'il avait prise de reprendre ses cours pour se faire médecin ou avocat, dans l'unique but de conquérir et de garder son amour en se rendant digne d'elle et de son avenir, lui revenaient à la mémoire!

Ma chère Ninie, se disait-il souvent en lui-même, m'a oublié; comment a-t-elle pu si facilement jeter au panier de l'oubli, tous ces beaux souvenirs, toutes les promesses qu'elle m'a faites de me garder son amour! Ne se rappelle-t-elle donc plus les heures agréables passées dans le jardin de son père, alors que nous nous faisons nos premières déclarations d'amour, scellées sur les eaux du lac Témiscamingue! Ne se rappelle-t-elle donc pas combien mon coeur était serré de chagrin et de peine, quand la veille de son départ pour le couvent, j'ai dû chanter: "Va, petit mousse où le vent te pousse"!

Rogers ne pouvait plus s'expliquer cette conduite de Ninie. O inconstance du coeur de la femme, se disait-il à lui-même!

Son coeur, en proie à la plus amère déception, souffrit beaucoup de cette indifférence de son amie, qu'il attribuait à

de la mauvaise foi ou à de la légèreté ! Il devint triste, plus sérieux, et de longs mois passés dans cette solitude le firent réfléchir et tourner les yeux et son amour vers le Tout-Puissant !

Les Directeurs constatèrent avec joie que Rogers devenait plus pieux, et aussi mirent-ils ses parents, au courant du changement qui s'était opéré chez leur fils !

Les parents de Rogers qui croyaient avoir l'honneur et la joie de voir leur fils, diriger ses pas vers la prêtrise, écoutèrent les avis des Directeurs, qui l'envoyèrent passer ses vacances chez un oncle, curé dans une paroisse, avoisinant la ville de Toronto, où Rogers était tenu à l'écart des compagnies des jeunes filles et ne prenait de distractions que celles que lui accordait son oncle ; il était ainsi dans l'impossibilité de rencontrer la jeune fille qui l'avait tant aimé et à qui il avait juré une éternelle amitié.

Peu à peu, rafraîchi par les sages conseils de son oncle, le Curé, son âme se tourna vers les goûts de la vie ecclésiastique ; désillusionné des beautés de l'amour, détaché de l'attrait du monde, Rogers tenait une conduite exemplaire ; il servait la messe, observait les jours de jeûne et suivant en tous points, le règlement que son oncle lui avait tracé ; il se préparait par la prière et la mortification, à bien connaître sa vocation.

La monotonie de ce genre de vie sédentaire, après une année passée dans la solitude du collège, et les études arides de la philosophie, poussa Rogers au découragement ; mais gêné par les sacrifices d'argent que son oncle le Curé faisait pour lui, pour aider à son père, ainsi que par les espérances d'un avenir heureux, il n'osa divulguer à son oncle, tout le trouble qui envahissait son âme !

Un jour, deux jeunes filles de l'endroit, que Rogers avait eu le plaisir d'entretenir, en l'absence momentanée de son oncle, alors qu'elles étaient venues au presbytère pour affaires concernant l'achat d'une bannière, pour la confrérie des Enfants de Marie, se présentaient chez M. le Curé, juste au moment où il était à converser avec son neveu, lui révélant toutes les joies dont le coeur de prêtre est inondé en faisant bien ses devoirs de prêtre !

Elles se présentaient pour inviter le Curé, à une partie



LES LIGNES ÉTAIENT TENDUES.
MR. LE CURÉ CHARGEAIT LES
PIPES DE TABAC.

de euchre donné dans l'une des braves familles du village, le priant de bien vouloir se faire accompagner de son neveu.

Ce sera, M. le Curé, dit la plus jolie d'elles, une agréable distraction pour votre neveu M. Rogers; ses vacances vont se terminer bientôt et nous essaierons de l'égayer quelque peu, avant qu'il retourne à ses études; permettez-lui M. le Curé, cette petite sortie, nous ferons en sorte qu'il ne trouve pas le temps trop long; ce ne nous serait agréable de causer avec M. Rogers, il est si gentil!

Rogers, qui était attentif aux paroles de cette jeune fille, rougit subitement quand il entendit le compliment qui lui était adressé!

Comme hésitant un moment pour donner le temps, à son oncle de répondre: je vous remercie beaucoup mesdemoiselles, de votre aimable invitation; je ne saurais l'accepter avant que d'abord mon oncle, le Curé, ait répondu lui-même à l'invitation que vous lui avez adressée.

M. le Curé, prenant un air sérieux. Mes bonnes amies: ce serait vraiment un grand plaisir pour moi, d'assister à cette partie de euchre, chez M. Howard, car c'est une brave famille que la famille de M. Howard, et de plus M. Howard est un de mes bons paroissiens et un de mes amis! Mais, je ne sais pas si je pourrai ce soir, m'y rendre, car ma migraine m'a fait souffrir tout l'après-midi; je m'étais proposé d'aller prendre de l'exercice, ce soir! A tout événement, mesdemoiselles, dites à M. Howard que je ferai mon possible pour y assister.

Les deux jeunes filles ayant salué et M. le Curé et M. Rogers se retirèrent en causant amicalement.

Ces petites effrontées, dit M. le Curé à son neveu! elles viennent pousser l'audace jusqu'à vouloir venir courir après les garçons jusqu'ici. Il y en aura bien assez de garçons, à cette soirée! L'un de ces dimanches, je leur donnerai pourtant, à ces petites écervelées, une leçon qui leur servira longtemps! Rogers, fut tout désappointé de l'attitude de son oncle; mais M. le Curé, nous pourrions peut-être aller saluer cette famille Howard, et jouer une partie de cartes seulement, cela ferait sans aucun doute, grand plaisir à M. Howard que j'ai remarqué, avoir

beaucoup d'estime pour vous ! L'autre jour, après votre messe, tandis que vous étiez occupé à l'assemblée des marguilliers, il est venu m'apporter une belle boîte de cigares, et a passé plus d'une heure à converser avec moi dans l'espérance de vous voir !

Oh ! mon cher neveu, je t'assure que M. Howard me connaît ; nous irons l'un de ces jours saluer cette famille, avant ton départ ; tu as une vocation ecclésiastique et je n'aurais pas voulu, t'exposer à perdre cette vocation, en te mettant au contact de ces têtes légères qui peuvent tourner le coeur d'un jeune homme comme toi !

Rogers se sentit amèrement contrarié ! Son coeur de jeune homme à la vue de la gentillesse de ces demoiselles qui lui avaient parlé avec tant de déférence et d'affection, avait senti, en lui-même, comme une flamme de feu d'amour se réveiller, et se dit à lui-même : Oh ! J'ai des doutés sur ma vocation !

Faut-il, se dit-il, à lui-même, pour étudier sa vocation, se priver de toutes les joies, plaisirs même permis, pour rester comme emprisonné dans ce presbytère soumis sous la rigueur d'un règlement si sévère, et ne goûtant d'autres distractions que celle d'une conversation avec ce vieillard, que je ne peux contredire, et à qui je ne peux désobéir, pas même sur les sujets les plus indifférents.

Son oncle le Curé, constatant l'étendue du chagrin de Rogers qui pourtant faisait tous ses efforts pour le dissimuler : s'adressa à Rogers.

Viens avec moi, lui dit-il, en descendant l'escalier de la vérandah ; prends ta ligne et les rames, nous irons prendre de l'exercice, un tour de chaloupe, une partie de pêche, et une bonne pipée de tabac, voilà qui sera bien plus à propos, va, mon garçon !

A cette invitation, le jeune Rogers dut obéir, et suivre M. le Curé, dans la direction de la rivière, à quelques dix minutes de marche ;

C'était une belle journée du mois d'août ; il faisait très chaud ; les eaux de la rivière étaient calmes ; le ciel était clair, à peine quelques légers nuages flottaient poussés par une

légère brise, sous le firmament dans la direction du soleil sur le point de disparaître derrière les montagnes.

C'était partout silence : seuls les cris de l'alouette, le *ronflement* de la grenouille et des wawarons, venaient troubler la solitude du rivage de la rivière.

Rogers détacha la chaloupe ancrée selon l'habitude, et tous deux prirent place ; Rogers tenait les avirons !

Les lignes étaient tendues, M. le Curé chargeait les pipes de tabac.

Une petite prière, mon enfant, dit M. le Curé, pour bénir le Seigneur et demander de nous protéger contre les accidents. Tous deux agenouillés dans la chaloupe, glissant légèrement sur les eaux, prièrent quelques instants.

M. le Curé essaya de ramener la gaieté dans le coeur de son neveu, et se montra d'une affabilité plus qu'ordinaire ; Rogers s'efforçait de témoigner beaucoup d'intérêt au récit des histoires drôles que M. le Curé lui racontait et qu'il essayait d'enjoliver ! Mais quel glaive, dans son coeur ! quel combat se livrait en cette âme de jeune homme dont on voulait faire un prêtre, uniquement parce qu'il était bon et affectueux ! Il pleuvait à verse dans le coeur de Rogers, qui se voyant les avirons dans les **main**s, mêmes qui avaient conduit les avirons de l'embarcation où était assise devant lui, sa chère Ninie, sa chère amie dont il n'avait pu s'expliquer l'indifférence ou la séparation, sur les eaux du Lac Témiscamingue se livrait à de sérieuses réflexions !

Quel contraste saisissant pour lui entre ces deux scènes !

Le beau lac Témiscamingue, se disait-il ! Toi, tu m'as rendu au coeur de la joie, du bonheur ! tu as empreint dans mon âme, des souvenirs qu'aucune figure ni par ses attraits, ni par ses beautés, ne saurait effacer ! Tu m'as fait goûter les heures les plus douces, les plus agréables de ma vie ! Qu'elle était belle ! Qu'elle était bonne ! Qu'elle était douce, la jeune fille assise dans ma chaloupe ! Qu'il était délicat le parfum qui s'exhalait des roses qu'elle tenait dans ses mains ! Qu'il était bien fait le bouquet qu'elle fixa à mon habit !

Qu'elles étaient douces fraîches et vermeilles, les joues de celle qui reçut de moi, et mon premier baiser et mes pre-

mières déclarations d'amour! Que les eaux du lac Témiscamingue étaient donc limpides! Qu'il était admirable cet horizon, ondulé des crêtes des montagnes qui entourent mon village natal Guigues, et la ville Haileybury où j'ai laissé ma famille qui me croit heureux en ce moment alors que la plus terrible tentation ou faiblesse ou désespoir s'emparent de moi!

Qu'ils sont laids ces rivages de cette rivière!

Qu'il est vilain, mon oncle, de vouloir me priver de ma liberté pour me choisir mon état de vie! Quelle odeur nauséabonde s'exhale de ces petites forêts, étendues le long de cette rivière! Quelle tristesse dans cette conversation où il me faut ne parler que de Dieu, ou rire au récit de vieilles histoires de mon grand-père! Grand Dieu! s'écriait en lui-même Rogers, la mort dans l'âme, je me meurs de peine et de chagrin!

La lune témoin de nos premiers serments d'amour, sur les eaux du lac Témiscamingue, où est-elle, je ne la vois pas! Où est donc ma Ninie!

Rogers, de retour au presbytère, après une veillée des plus tristes de sa vie, monta à sa chambre, après avoir passé une bonne demie-heure à prier avec le bon Curé, et là, se livra à de sérieuses méditations!

Le matin, son oreiller était toute mouillée, arrosé des larmes qu'il avait versées pendant la nuit; ses joues étaient amaigries et ses yeux avaient perdu de leur éclat habituel; Rogers était plus indécis que jamais! Il pensait à sa vocation!

Il avait pensé à Ninie!

Il avait rêvé au lac Témiscamingue.

CHAPITRE IV

Titre II

RETOUR DE ROGERS AU COLLEGE

Les vacances de Rogers touchaient à leur fin ; sa mère lui écrivit que le jour de l'entrée des élèves du collège de l'Assomption, elle l'attendrait chez une parente, à Joliette ; trois semaines encore, et il devait reprendre ses cours pour y terminer sa philosophie ; il devait aussi cette année là, se fixer sur le genre de vie qu'il embrasserait ; mais comme il n'était pas encore tout-à-fait décidé de se vouer à l'état ecclésiastique, et que ses parents croyaient que c'était une affaire réglée et qu'ils annonçaient déjà le bonheur de voir leur fils, se préparer à devenir prêtre, Rogers sentait sa liberté, de plus en plus restreinte !

Le vieil oncle le Curé, sans y mettre de l'autorité, car cela n'aurait pas eu son effet, redoublait de ferveur dans ses prières qu'il faisait en commun avec Rogers, pour demander la grâce que son neveu ait une vocation ecclésiastique ! Il cherchait à infuser de plus en plus, dans l'âme de son neveu, tous les principes de la pénitence et de la prière, de l'abnégation et des sacrifices ; sa vieille mère dans les lettres qu'elle lui adressait, ne pouvait lui disimuler toute la joie qu'elle aurait, si Dieu lui faisait la faveur de voir avant de mourir, son cher Rogers, prêtre !

Naturellement, le bon coeur de Rogers ne se montrait pas indifférent à toutes les marques d'estime et de considération dont il était l'objet ! mais, plus il touchait à la fin des vacances, plus il lui répugnait de se voir obligé de retourner au collège, où il devait choisir sa vocation sans avoir pu jamais revoir celle dont le souvenir seul, causait tant de ravages dans son coeur ! Il aurait aimé à recevoir de sa bouche même, les raisons qui l'avaient fait

le délaisser et l'abandonner; il aurait aimé à recevoir de son regard, une flamme sinon d'amour, au moins d'estime; il aurait aimé à recueillir sur ses lèvres, un dernier baiser, baiser chaste de paix, serment d'oubli et de discrétion, foi jurée de toujours s'estimer!

Si je pouvais, se disait-il, seulement la voir, il me semble que les combats qui se livrent dans mon coeur, cesseraient, et que le calme étant rétabli dans mon âme, je pourrais plus facilement me vouer au Seigneur! Il avait essayé plus d'une fois, timidement, à parler à son oncle, de sa vocation, pour finir par lui révéler toute la source de ses peines et de ses profondes misères. Mais le vieillard, lui avait répondu de ne pas s'arrêter à ces considérations, que ce n'étaient que des tentations que le démon lui tendaient!

Dès lors, Rogers adressa à son amie Ninie, qu'il croyait encore à Guigues, mais qui était rendue à Montréal où elle occupait une position de confiance, une petite poésie de Paul Déroulède, au bas de laquelle, il signa son nom, en y ajoutant les mots: si tu daignes me répondre, adresse ta missive à poste restante, ici où je passe mes vacances! cette petite poésie se lisait ainsi:

Si tu veux de ma vie, un jour et puis un jour,
Hôtesse passagère, entre dans ma demeure,
Et des pesants soucis qui font mon front si lourd,
J'aurai garde qu'aucun te touche ni t'effleure.
Mais, comme ces vieux vins que l'on verse au retour
Je verserai pour toi, ma gaieté la meilleure.
Si tu veux de ma vie, un jour et puis un jour,

Si tu veux de ma vie un mois et puis un mois,
Ce pacte de plaisir peut se signer encore.
Nous choisirons avril et la senteur des bois,
Juin et ses douces nuits avec sa douce aurore.
Puis, nous nous quitterons, sans ces sombres émois,
Fleurs de regret qu'un trop long bonheur fait éclore.
Si tu veux de ma vie un mois et puis un mois.

Si tu veux de ma vie, un an et puis un an.
O vanité! tout est vanité! dit l'Apôtre!
Tous nos beaux feux de joie, à l'éclat rayonnant,
Pourraient bien être éteints d'une saison à l'autre,
Mais tant qu'ils flamberont, comme ils font maintenant,
Quel sort sera le tien! quel délice le nôtre!
Si tu veux de ma vie un an et puis un an.

Mais si tu veux ma vie entière et pour toujours,
Oh ! alors laisse-moi redevenir moi-même,
Et triste sans contrainte et morne sans détours,
Je t'ouvrirai le fond de ma douleur suprême !
Et ta douleur sera mon suprême secours,
Car c'est ainsi qu'on souffre et c'est ainsi qu'on aime,
Quand on veut une vie entière et pour toujours

Rogers n'aurait pas aimé que cette lettre ne tombât entre les mains de personnes étrangères ; aussi, avait-il eu le soin de la faire recommander, mais les parents de la jeune fille, à Guigues, en apprenant du maître des postes que Ninie avait à son adresse, une lettre recommandée, obtinrent cette lettre qu'ils promirent remettre, à leur fille, doutant de l'importance de cette lettre recommandée, ils l'ouvrirent.

Une lettre de Rogers, dit la mère de Ninie, à ma fille ! Comment se fait-il ? ils se sont donc écrit pendant tout ce temps ! Et encore assez amoureuse cette poésie ? Bah ! lui répondit le père, des enfantillages ! Des amourettes de jeunes gens ! Rogers n'a pas fini son cours ! Ninie qui n'a pas encore ses vingt ans ! Voyons, jette-moi cela au feu.

Non, oh ! Non ! par exemple, je ne jetterai pas cette lettre, au feu ! Que la mère de Rogers ne me dise pas que c'est ma fille qui court après son garçon ! J'ai la preuve dans les mains ! On ne sait pas ce qui peut arriver ! Amis aujourd'hui, ennemis demain, et alors la mère de Rogers sera tentée de prendre fait et cause pour son fils !

Quelques jours écoulés ; la mère de Rogers qui avait pris le train à Haileybury, pour se rendre à Lachtford, vint saluer la mère de Ninie, se dirigeant à North Bay, et les deux femmes causèrent ; c'est là que la mère de Rogers apprit à la mère de Ninie que son fils avait eu bien des prix, des félicitations de ses professeurs, en un mot qu'il était à terminer cette année-là, son cours d'étude et se destinait à se faire prêtre !

La mère de Ninie, comme blessée par cette déclaration aussi prématurée qu'orgueilleuse, comment, Madame, vous dites que votre fils se destine à se faire prêtre ! Je ne saurais le croire ! — toute étonnée, la mère de Rogers lui demanda des explications !

Il est vrai, Madame, que votre fils a une bonne éducation ; je l'ai toujours trouvé bien gentil ; il est venu rendre visite à ma fille et s'est toujours montré d'une amabilité rare : seulement, je ne veux pas le désapprecier à vos yeux, mais je ne saurais croire qu'il pense à la prêtrise, puisqu'il pense encore aux filles ! Il vient encore, cette semaine même d'écrire à ma fille ; c'est moi qui ai ouvert cette lettre recommandée qui venait de votre fils, en vacances, et tenez madame : la voici.

La mère de Rogers, reconnaissant l'écriture de son fils, faillit perdre connaissance, mais reprenant ses sens, elle trouva quelques paroles assez heureuses pour se tirer d'embarras, et expliquer que la décision de Rogers n'était pas faite, mais qu'il lui avait seulement laissé entrevoir ses penchants du côté ecclésiastique !

A peine était-elle de retour à son foyer, qu'elle écrivit à son fils, pour lui reprocher ce qu'elle appelait de l'inconstance et de la légèreté, et lui expliquer toute l'étendue des sacrifices que la famille avait faits pour lui, et en même temps cherchait à lui faire comprendre toute la grandeur de l'affront dont elle avait été l'objet, à son sujet, par son étourderie.

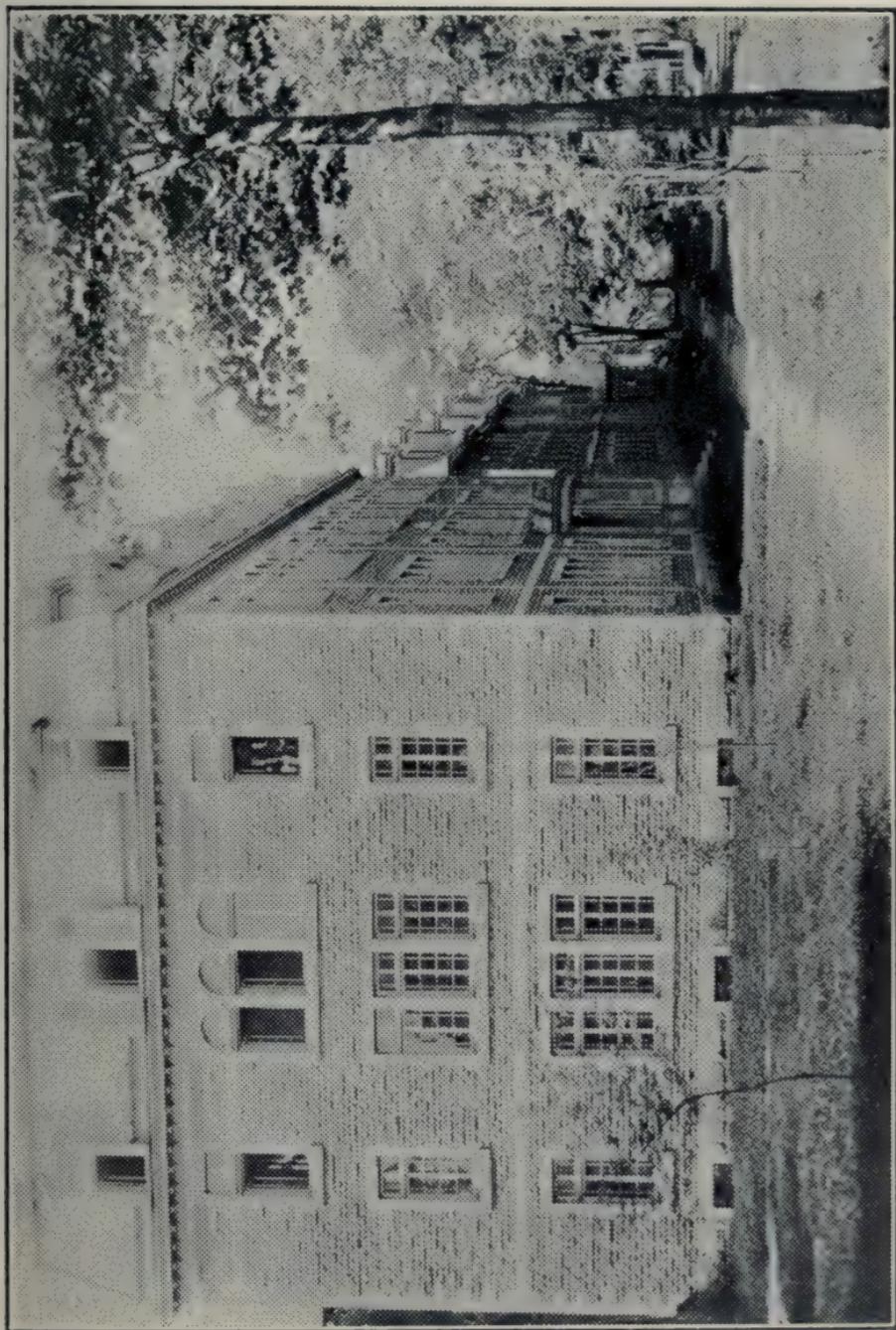
Pendant ce temps, Rogers, avait-il un moment libre, qu'il courait à chaque jour, et quelques fois, matin et soir, au bureau des postes, anxieux de savoir si Ninie répondrait à sa lettre ! Il osait espérer, car l'un de ses amis lui avait appris quelques jours passés qu'il avait rencontré Delle Ninie, à Haileybury.

Au lieu de recevoir une lettre de sa douce amie, il reçut cette lettre de sa mère !

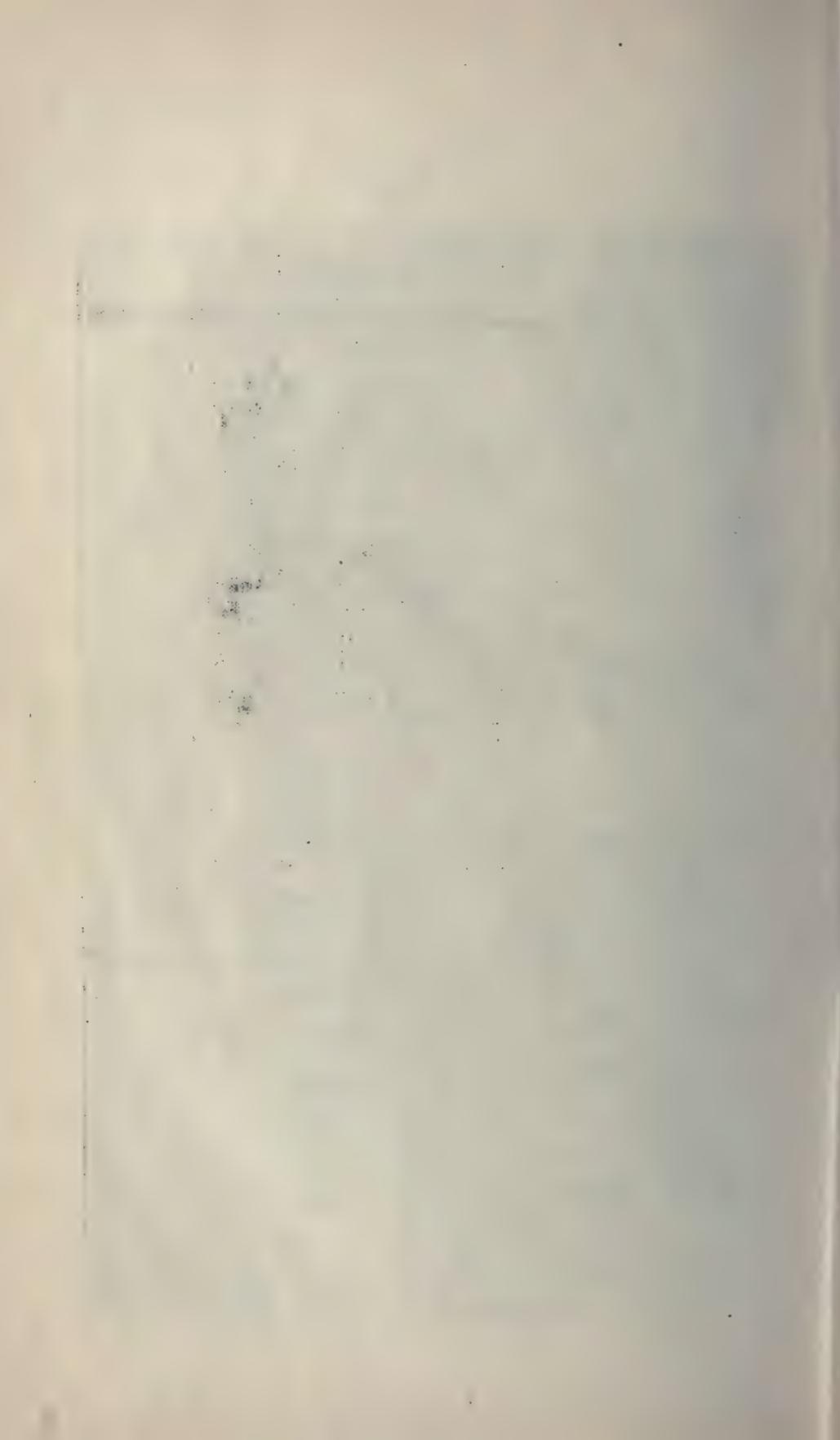
Il n'en pouvait croire à ses yeux !

C'en était assez pour lui faire désirer son entrée au collège ! Déconcerté, découragé, démoralisé, Rogers languit à moitié mort, plutôt qu'il ne vécut, le reste des vacances ; sa santé en fut affectée et partit pour le collège avec au coeur, une plaie profonde, dans l'âme, des considérations sur sa liberté contrainte et un grand dégoût pour la vie où tout n'est qu'égoïsme, honneurs faux et mensongers et spéculations sur les bons !

Se dirigeant vers l'Assomption, vers le Collège, il s'arrêta à Joliette où tel que le lui avait écrit sa mère, il devait la ren-



Collège de l'Assomption.



contrer chez une parente; c'était une bien belle journée du commencement du mois de septembre! Rogers, le sourire aux lèvres, s'efforça d'être bon pour sa mère et parut ne pas être affecté par la lettre qu'elle lui avait écrite; son père accompagnait sa mère et ne lui ménagea pas sa profonde surprise de l'indignation profonde qu'il avait ressentie, à la nouvelle que son fils avait écrit à Ninie! Et alors, le père retirant à l'écart, son fils Rogers, lui rappela comme l'avait fait la mère sur sa lettre, tous les sacrifices d'argent qu'il avait dû s'imposer pour le faire instruire. Rogers, dans un moment de colère, aussi capable de fierté que de sensibilité, s'adressant à son père et à sa mère: Pourquoi, parents, annoncez-vous partout que je me destine à devenir prêtre? Croyez-vous, par ce moyen, enchaîner ma liberté? Vous me parlez de sacrifices que vous avez faits pour moi; je l'avoue, cela coûte cher aux parents de faire instruire un garçon! mais est-ce que cela coûte assez cher que, pour vous être reconnaissant, je doive sacrifier mes goûts, mon coeur et mes affections, et ma vie même?

En faisant des sacrifices, ne faites-vous pas que votre devoir? vous avez, vous le savez, une obligation qui découle du droit naturel et du droit divin, d'aimer vos enfants, de pourvoir à leur éducation et à leur instruction dans la mesure de vos forces! Qu'avez-vous fait pour moi, de plus que pour les autres enfants?

Non, mon fils, lui répondit le père tout étonné des considérations que Rogers pour la première fois de sa vie se permettait de jeter sous les yeux de ses parents.

Nous n'avons pas l'intention de te forcer à te faire prêtre! Nous voulons que tu aies toute la liberté pour choisir ton état! Mais regarde donc, réfléchis un peu, tu serais si bien; vois ton oncle le Curé, comme il est heureux ;il n'a pas de troubles ni inquiétudes; il est maître de sa maison, il conduit à sa guise, il a son cheval et sa voiture, sort et rentre quand il lui plaît, il gagne de l'argent; il est certain que sa vie est assurée!

Et toi, mon cher enfant, je ne te crois pas appelé dans le monde; ta nature enthousiaste et ta ténacité à ne pas vouloir

reconnaître tes torts, te feront faire de mauvais coups, et tu t'en repentiras !

Tandis qu'avec l'appui de ton oncle, ton chemin est tout tracé, cher enfant ; ouvre les yeux, tu es d'âge de réfléchir ; regarde les mortalités survenues dans la famille ! La vie du monde se passe si vite ! Le bon Dieu ne nous a pas mis sur la terre, seulement pour jouir.

Prie mon enfant, et choisis à ta guise, ta vocation ; mais comme je te l'ai dit, l'an passé, pour te faire recevoir médecin tu le sais, je ne peux pas ; je ne suis pas assez riche ! Choisis le genre de vie que tu voudras !

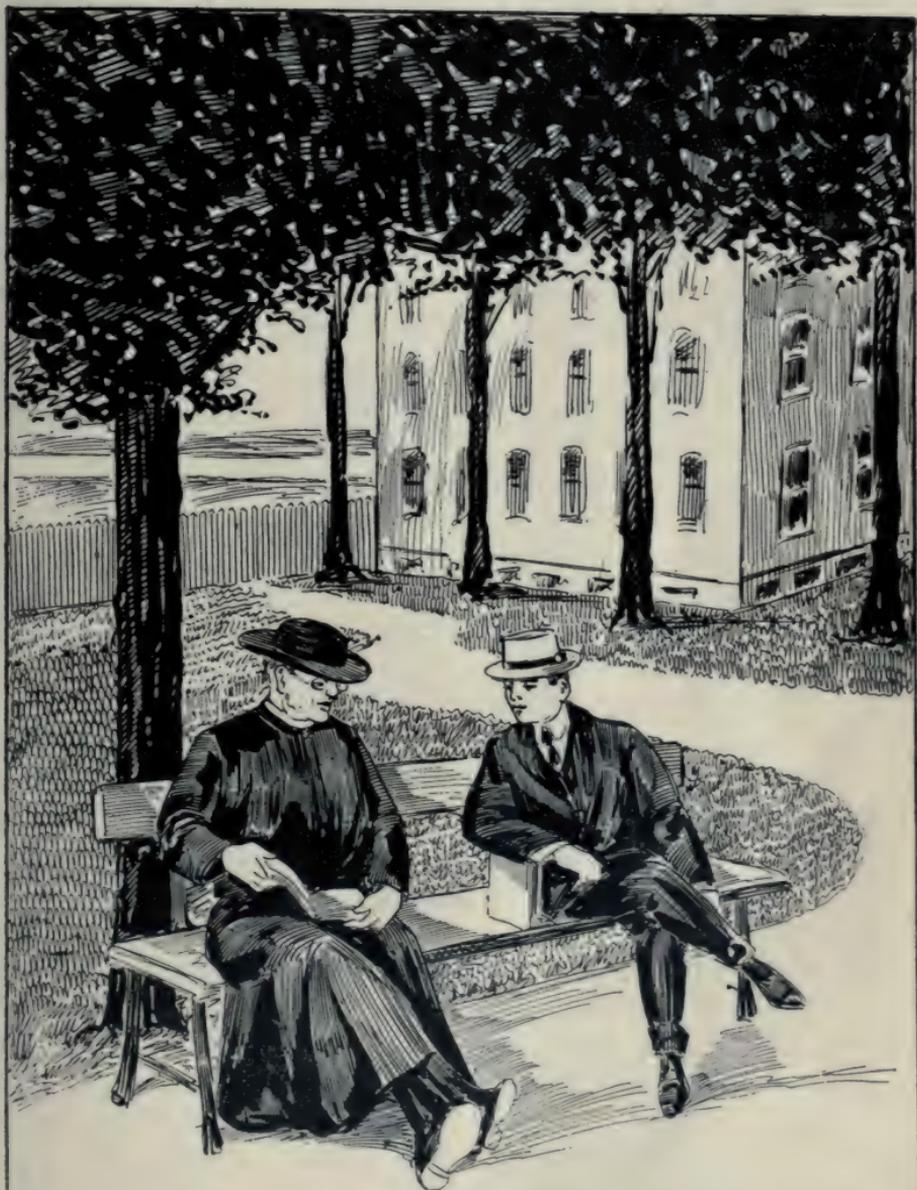
Mes bons parents, reprit Rogers, quand je vous ai demandé de bien vouloir me faire continuer mes études, je ne me suis pas engagé à choisir l'état ecclésiastique, je veux être libre, afin de ne pas être exposé à vous faire des reproches, ni à vous mêmes ni même à ma conscience ; c'est un sujet digne de considération, je le comprends très bien, mais pour bien le décider il me faut être libre ! je n'ai aucune répugnance pour l'état ecclésiastique, mais ce n'est pas le moment pour moi, de me prononcer définitivement.

Il y avait ce jour-là, à Joliette, une retraite qui se terminait après plusieurs jours d'exercices religieux !

La parente qui avait la visite de Rogers et de ses parents, les invita à assister à la clôture de cette retraite pour laquelle des cérémonies spéciales avaient été préparées.

Rendus à l'église, ils prirent place au milieu d'une foule très nombreuse ; après un éloquent sermon de circonstance prononcé par l'évêque Archambault, de regretté mémoire, le Révérend M. Dugas, dont la voix superbe avait été maintes fois, admirée dans cette église, rendit au Salut du Très Saint Sacrement, avec plus d'âme que jamais, le Cantique :

*“Coeur transpercé pour nous, des crimes de la terre,
Ne vous souvenez plus, ne vous souvenez plus,
Du cri qui retentit jadis sur le calvaire,
Souvenez-vous, souvenez-vous Jésus.”*



*MON ENFANT LUI DIT M. RIOPELLE,
AVEZ-VOUS CONFIANCE EN MOI ?"*



Ces paroles laissèrent une profonde impression dans l'âme de Rogers, qui aimait tant le chant et la musique ! Il fut épris soudain, d'un désir ardent de se vouer aux services des saints autels, par le spectacle grandiose et imposant de cette église, toute pavoisée de drapeaux et de lumières, aux autels décorés de bouquets et de fleurs, illuminés par des centaines de cierges dont la flamme vacillante répandait sur la figure des assistants, au choeur, des rayons de joie et de bonheur.

Rogers envia le sort de ces prêtres agenouillés au pied de Jésus-Hostie, qui semblaient comme lui, impressionnés par la beauté des cérémonies pieuses, et transportés dans les méditations où les considérations humaines et mondaines se perdent en de vaines et folles appréciations, incapables de comprendre tout le bonheur, que les âmes éprouvent dans la prière contemplative !

Rogers se rendit au collège de l'Assomption, emportant dans son coeur, un grand souvenir, de cette cérémonie qui l'avait tant impressionné, et des paroles du chant sacré qu'il avait entendues chanter avec tant de pieux recueillement par le Révd M. Dugas. Rogers se livra à ses études, avec non moins d'ardeur que par les années passées ; seulement, il paraissait plus pensif et plus rêveur ! Il n'était plus, du tout, ce jeune homme, à la figure souriante, et gaie ; il apparaissait toujours avec un air grave et réfléchi, tout comme s'il eut été continuellement préoccupé d'une idée qui devait exercer sur lui, une influence considérable.

Un jour, le Révérend M. Riopelle professeur de philosophie, qui avait remarqué cet air de tristesse peint sur la figure de Rogers, l'amena avec lui, dans le grand parterre qui se trouve en avant du collège, et là, assis sous un gros orme, le pressa de questions confidentielles : Mon enfant, lui dit M. Riopelle, avez-vous confiance en moi ? Oh ! Oui, répondit vivement Rogers ; vous avez toute ma confiance ! Je ne vous veux que du bien, Rogers, et si je me permets de vous faire certaines questions, je vous prie de croire que je vous les pose dans votre intérêt, et dans l'unique but de vous rendre la gaieté que j'ai remarqué que vous avez perdue.

Mais, mon Père, je dois vous dire que je ne sais pas ce dont vous voulez me parler. Je suis tout disposé à vous répondre.

Mes questions vous paraîtront peut-être indiscrètes, mais veuillez vous convaincre que je ne m'intéresse à vous que pour vous rendre le bonheur !

Les années que vous avez passées, la conduite exemplaire que vous avez tenue, l'amour et l'intérêt et l'attachement que vous avez toujours manifestés pour votre Alma Mater, m'ont toujours porté à vous estimer, et vraiment, j'éprouve moi-même du chagrin, de vous voir, depuis les quelques semaines que vous êtes arrivé au milieu de nous, avec une figure aussi triste et aussi continuellement préoccupé à résoudre un problème qui ne peut être autre que celui que je redoute comme étant votre cauchemar !

Mon père, je n'ai aucun chagrin !

Parlez-moi franchement, ouvrez-moi votre coeur ; veuillez, je vous en prie, être persuadé que le coeur de prêtre de celui qui vous parle est bon, et que vous n'aurez jamais de meilleur ami que lui. Si vous n'avez pas de chagrin, vous avez un poids lourd sur votre coeur qui vous empêche de sourire et de respirer à l'aise ; parlez-moi, dites-moi quelles sont les causes de votre tristesse !

Rogers, comme vaincu par les paroles du Révérend M. Riopelle, qui lui parlait sur un ton si intéressé à son bonheur et si amical, avec des larmes aux yeux et une voix entrecoupée de sanglots, la tête baissée vers la terre, brisant entre ses doigts tout tremblants des bouts de branches sèches qu'il avait ramassées pour se donner une contenance, lui répondit :

Puisqu'il en est ainsi, je vous avouerai mon Père, que mon âme est toute troublée ; dans quelques mois, je serai appelé à sortir de cette maison, ou à m'y enfermer pour toujours, pour la Vie !

Mon père, cette idée me bouleverse ! Je ne sais que faire !

Mais, mon enfant, avez-vous bien prié la Sainte Vierge de vous protéger ? avez-vous invoqué le Saint-Esprit de vous éclairer sur la décision que vous devez prendre ?

Oui, mon père, et plus il semblerait que je prie, plus il semblerait que mon coeur est indécis !

Quelles sont vos idées? quelles sont vos tentations, vos désirs, mon enfant?

Je sais, mon père, que j'ai une nature très enthousiaste, affectueuse, ardente et bonne; à certaines heures, je me sens attiré vers l'état ecclésiastique; je me sens épris de dégoût pour toutes les vanités du monde où alors je ne vois que calcul, intérêt et égoïsme; je me sens appelé à faire du bien et à rendre les autres heureux; par d'autres moments mon âme sensitive se sent remplie d'affections les plus contraires; je me surprends à rêver, à désirer de posséder un "Home" bien propre, bien meublé, à désirer d'être médecin, qui aurait la confiance, l'amour d'une bonne épouse, et là, je me surprends à croire sérieusement que je serais heureux; que je pourrais ainsi, tout comme dans l'état ecclésiastique, faire du bien aux autres et sauver mon âme!

Mon enfant, lui dit M. Riopelle, vos deux désirs sont bien légitimes, et vous pouvez selon vos aptitudes et vos goûts, adopter l'un ou l'autre genre de vie. Ecoutez bien l'appel du Seigneur, s'il vous appelle à lui, ne résistez pas à sa voix! priez, priez beaucoup; mais de grâce, mon enfant, ne vous tourmentez pas l'esprit! Vous ne sauriez trouver des perles dans de l'eau trouble!

Vous ne sauriez trouver non plus la voie que vous trace le Seigneur, si votre coeur est continuellement en ébullition de sentiments vivaces, et si votre esprit est toujours obsédé par un travail qui n'a pas de repos! Calmez-vous, remettez-vous à vos études! Prenez les choses de sang-froid, et priez! Qu'est-ce qui peut vous empêcher de choisir l'un ou l'autre de ces états que vous mentionnez pour être ceux le plus conformes à votre goût, à vos aptitudes; le fait est qu'il y a beaucoup de ressemblance, entre le Prêtre et le Médecin; le premier est le médecin des âmes, le second est le médecin des corps et très souvent, ils sont appelés à exercer leur ministère, en même temps et dans une commune action!

Oh! mon cher Père, reprit Rogers, si je pouvais choisir! Mais je crains de ne pas pouvoir! Pourquoi, Rogers?

Je vais vous expliquer cela, mon père!

Mes parents, sans y mettre une objection des plus sérieuses, à ma décision de me faire médecin, m'apprennent maintenant

qu'ils n'ont pas assez d'argent pour me pousser dans cette carrière; j'ai repris mes cours d'études, uniquement parce que j'aimais, à la folie, une jeune fille de par chez nous; je voulais me rendre digne d'elle; elle retournait au couvent terminer ses études, et je voulais aussi terminer les miennes dans mon désir de me faire un avenir plus tard avec elle!

Où est-elle maintenant, cette jeune fille?

Je ne sais pas, mon père, je l'ai perdue de vue; mais son seul souvenir me trouble et le coeur et la tête! Sa séparation m'a été si cruelle que j'avais résolu de me faire prêtre tout d'abord et j'avais confié ce secret, cette décision brusque, peut-être trop brusque, à mes parents qui, alors fous de joie, ont par la suite utilisé tous les moyens qu'ils avaient à leurs dispositions, pour me pousser dans cette carrière qui, je le comprends, les aurait honorés, et de concert avec mon oncle le Curé que vous connaissez, ils ont tant fait que je suis sous l'impression que ma liberté est contrainte, que je ne suis plus libre! Pourtant j'aime le service des Saints Autels, j'aime la prière, j'aime la pénitence! J'abhorre le blasphème! J'aime ma religion et tout ce qui la touche de près ou de loin. J'ai une dévotion spéciale pour la Vierge Marie! Mais toujours je ne suis pas plus avancé! J'hésite et je suis triste, mon père!

Mon enfant, l'aimez-vous encore cette jeune fille dont vous me parliez?

Oui, reprit Rogers avec un air de franchise loyale, je l'aime; je l'aimerais si je devais aller dans le monde. Mais je ne l'ai pas revue depuis bientôt trois ans. Je n'essaie ce qu'elle est devenue. Mais ce qui m'empêche d'embrasser la carrière ecclésiastique, sans beaucoup réfléchir, c'est que je crois qu'on m'a envoyé passer mes vacances chez mon oncle le Curé, pour ne pas me permettre de revoir cette jeune fille que j'adorais; pourtant elle était de bonne famille, bien gentille. Et si vous saviez comme je me suis ennuyé, chez mon oncle qui bien qu'il fut bon pour moi, m'imposait un régime de vie, de religieux!! Quelles tristes vacances j'ai passées! C'est à peine si j'ai eu le plaisir de pouvoir aller revoir une journée seulement la maison de papa, mon village et ce beau lac Témiscamingue!

Oh ! mon enfant, promettez-moi, voulez-vous, promettez-moi seulement d'être bien gai, comme jamais, promettez-moi de suspendre toutes vos réflexions ; jouez comme les autres écoliers laissez reposer votre coeur et votre esprit, que le calme rentre dans vos pensées !

Prîez le Seigneur de vous aider ; ne faites plus d'efforts d'imagination. Je vous assure que si votre vocation est d'être médecin, le bon Dieu vous fournira les moyens et l'argent de le devenir, si vous le servez bien ! Accomplissez bien vos devoirs, obéissez à votre règlement et tout ira bien ; Oh ! allons, courage, mon enfant.

Rogers regagnant la salle de récréation, où les élèves étaient occupés, les uns à faire la promenade, les autres à jouer au billard, les autres enfin à faire de la musique, monta quelques minutes à la chapelle : et là prosterné devant le tabernacle, Rogers pria avec Pierre Corneille :

Parle, parle, Seigneur, ton serviteur écoute :
 Je dis ton serviteur, car enfin je le suis ;
 Je le suis, je veux l'être, et marcher dans ta route
 Et les jours et la nuit.

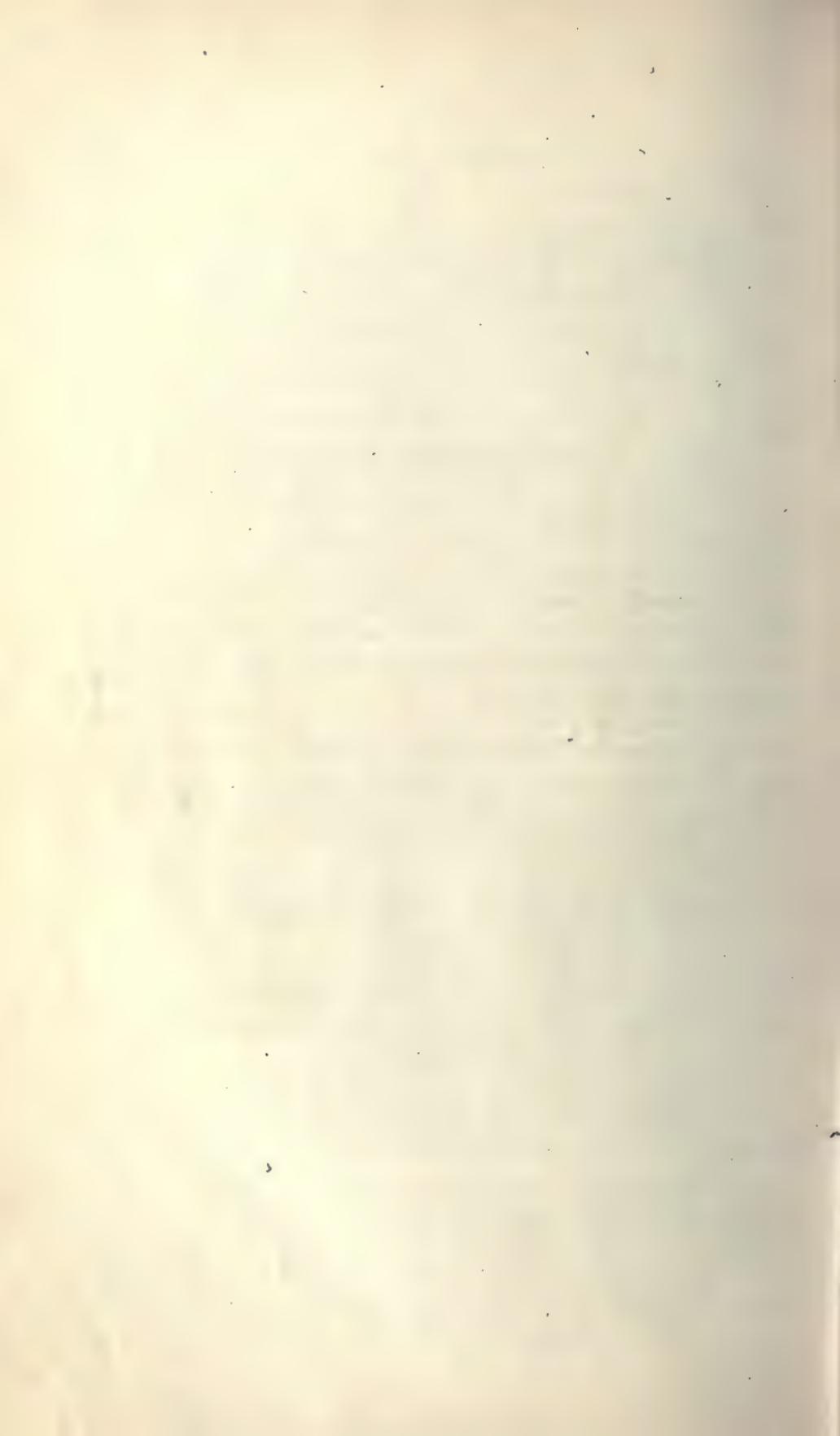
Remplis-moi d'un esprit qui me fasse comprendre
 Ce qu'ordonnent de moi tes saintes volontés,
 Et réduis mes désirs au seul désir d'entendre
 Tes hautes vérités.

Mais désarme d'éclairs, ta divine éloquence,
 Fais-la couler sans bruit au milieu de mon coeur,
 Qu'elle ait de la rosée et la vive abondance
 Et l'aimable douceur

Quoique tu sois le seul qu'ici-bas je redoute
 C'est toi seul qu'ici bas, je souhaite d'ouïr,
 Parle donc, ô mon Dieu ! ton serviteur écoute
 Et te veut obéir.

Parle donc, ô mon Dieu, ton serviteur fidèle,
 Pour écouter ta voix, réunit tous ses sens,
 Et trouve les douceurs de la vie éternelle
 En ces divins accents.

Parle pour consoler mon âme inquiète ; ;
 Parle pour la conduire à quelque amendement ;
 Parle afin que ta gloire ainsi plus exaltée
 Croisse éternellement.



CHAPITRE IV

RETOUR DE ROGERS, AU COLLEGE

Titre III

LA VOCATION

L'indécision est la pire des conditions ; l'âme indécise subit les plus cruels tourments ; tantôt, réfléchissant aux hautes vérités éternelles, elle se laisse emporter sous le souffle de l'amour divin, vers les régions d'ordre purement spirituel, et comme alors détachée de tous les attraits, de toutes les séductions du monde, elle plane, dans la jouissance que procure la contemplation des bienfaits et de la bonté de l'être Suprême, au-dessus de tout ce qui est matériel, s'envole loin de toutes les considérations des passions humaines ; tantôt, comme fatiguée de la monotonie et des sacrifices à chaque jour renouvelés, de la contrainte de ses désirs, l'âme perd de vue, son idéal, et s'affaisse soudainement pour suivre le torrent toujours croissant des hommes qui n'ont jamais cherché à s'élever au-dessus de leurs passions !

Qu'ils sont faibles, ceux qui se laissent dominer par leurs passions ! Qu'ils sont orgueilleux ceux qui croient pouvoir ne jamais succomber ! Qu'ils sont arrogants ceux qui, se croyant forts se vantent de n'avoir jamais succombé et n'ont pour leur prochain, sur leurs langues que des paroles de critiques ou de mépris !

Rogers finissait sa philosophie ; ses études de préparation au baccalauréat lui paraissaient bien rudes ; il n'obtenait pas, tout-à-fait, le même succès que dans les années passées ! Il travaillait cependant plus fort, mais son âme indécise lui apportait souvent des distractions qui venaient l'interrompre dans les études.

Il aimait l'état ecclésiastique ; il aurait aimé la vie du

monde; il subissait fréquemment l'influence des belles cérémonies à l'occasion des fêtes, au Collège, ou des souvenirs présentés à son esprit par son imagination, des belles promenades et des heures agréables passées avec son amie d'enfance; mais peu à peu, il perdit espoir de ne plus la revoir; il rentra en lui-même.

Après plusieurs mois d'hésitations et d'incertitudes, il se décida à diriger sa destinée vers la prêtrise, et entra au grand Séminaire de Montréal. Sa décision alors fut ferme; Rogers, prenait du temps à trancher une question, mais quand, une fois il avait pris le parti de se vouer à l'état ecclésiastique, il était d'une constance à toute épreuve.

Ses parents en éprouvèrent de la joie, quand pour la première fois, ils vinrent lui rendre visite, au Grand Séminaire et virent leur fils Rogers gai, content, bien décidé à tout vaincre sur son passage, à supporter les pires épreuves et se vouer au Seigneur: lui-même, leur disait, bien chers parents, mon sacrifice est fait; ce fut bien dur, avant de me résigner; j'ai craint y perdre la raison, maintenant que tout est décidé, je marcherai gaiement vers le but que je me propose; rien ne me fera dévier de ma ligne de conduite, alvienne que pourra! Dieu l'a voulu! Que sa sainte volonté soit faite! Que son saint nom soit béni!

CHAPITRE V

AMOURS PASSAGERS DE NINIE

Titre I

NINIE EN VOYAGE

Les heures de la vie se succèdent, mais ne se ressemblent pas; certains jours que l'on croit être ceux, nous procurer le plus de joie et de bonheur, souvent ne nous apportent que déceptions et amertume; comme certains jours que l'on croit être ceux, devant nous apporter que désagréables surprises et malheurs, ne sont souvent que le baume bienfaisant qui guérit nos blessures, ou ne sont qu'une douce brise qui vient sécher les sueurs encore ruisselantes sur nos fronts, ou ne sont que le messager porteur de la gaieté, prélude du bonheur.

Les aspirations les plus nobles, d'un coeur laborieux et honnête, sont souvent incomprises et non satisfaites; les désirs les plus légitimes d'une âme à la recherche de jours heureux sont souvent consumés en de vains efforts!

Les cascades d'eau les plus puissantes, les chutes les plus bruyantes, sans se déplacer, attirent l'attention de tous ceux qui passent auprès d'elles; impétueuses, elles lancent leurs eaux sur leurs eaux, dans des torrents épais et tumultueux, sans autre résultat que l'écume blanche qui recouvre la surface des eaux tombées, et le bruit sourd et régulier qui se dégage de ces tourbillons à l'aspect majestueux.

Ainsi, les âmes ardentes, enthousiastes, prompts à l'action, lancent, en attirant l'attention de ceux qui les coudoient, désirs sur désirs, sentiments sur sentiments, sans autre résultat que

le trouble causé dans leur intérieur, par le choc de leurs diverses situations.

Le coeur est fait pour aimer; bien qu'il se prête à divers amours, bien qu'il aime souvent aujourd'hui, le contraire de ce qu'il désirait aimer quelques années auparavant, il demeure, lui, toujours lui, capable de donner naissance à l'amour, capable comme la cascade ou la chute, de lancer ses eaux d'une manière impétueuse sans cependant cesser d'être lui, la source même de l'amour.

Ninie avait un coeur qui avait aimé la noblesse, la fierté, la modestie, l'ardente naïveté de Rogers; mais, peu à peu, désillusionnée de tous ses rêves d'espérances, et versée sur le côté pratique de la vie, elle était portée à aimer, mais d'une manière superficielle; son coeur lançait bien encore, ses feux d'amour, mais d'une manière différente; elle aimait folâtement; comme pour éloigner des forêts sombres de son coeur, ce chasseur qui la poursuivait dans la solitude, à ses heures de recueillement, pour dissiper le grand souvenir qu'y avaient laissé, et le sourire bon et le regard tendre, de Rogers, elle commençait à répondre de l'oeil, à tous les amis, qui se présentaient poliment sur sa route:

Sa position rémunératrice, la mettait en contact avec beaucoup d'hommes d'affaires; jamais, son coeur ne prit au sérieux, les amours qui lui furent offerts; que de pierres cependant, furent lancées dans son jardin! Elle répondit au sourire, par un sourire; à l'oeillade, par une oeillade; à une remarque amoureuse, par une saillie des plus spirituelles; elle marcha ainsi dans la vie, sans arrêter, ni ses regards ni ses sentiments.

Le vie lui apparut comme un "*sauve-qui-peut général*"; elle ne croyait plus aux déclamations des orateurs qui, sur les hustings, se proclamaient les champions du patriotisme; son âme fut toute scandalisée de toutes les enquêtes faites sur le compte de certains échevins qui, ayant charge de prendre les intérêts de leurs contribuables vendaient et leurs mandats et trahissaient leurs serments les plus nobles! Elle ne croyait plus à l'amour; depuis son arrivée à Montréal, elle avait été trop souvent témoin de procès où une jeune fille, où un jeune homme étaient délaissés par son fiancé, à la veille du mariage, par

l'unique cause, que les clauses du contrat de mariage, ne lui apportaient pas tous les avantages qu'il avait osé espérer recevoir de cette union, elle ne croyait plus à l'amour; elle ne désirait pas se marier; elle avait été témoin, elle avait entendu répéter trop souvent aussi, que dans la ville de Montréal, que le mariage n'était qu'une vilaine comédie, dont plusieurs ne profitaient que pour tromper leurs conjoints et leur manquer de fidélité!

Que la spéculation se faisait partout dans toutes les entreprises; elle n'y voyait que du désordre dans la société; voyous, mauvais citoyens, échevins vendus, magistrats en boisson, amis hypocrites et traîtres, filles sans moeurs, religions intéressées, apôtres de la tempérance payés, détectifs affamés, prêtres corrompus même quelquefois!

Ce fut la première impression qu'elle eut de la société de Montréal, quand elle y arriva; aussi, passa-t-elle plusieurs mois, sous l'impression que la vie du monde n'avait qu'une base: l'argent! En dehors de l'intérêt, elle n'y voyait rien! Elle avait beau étudier les moeurs de ceux qui l'approchaient, elle avait beau s'inquiéter de son avenir, elle avait beau scruter tous les plis et replis de sa conscience, elle en arrivait toujours à la même conclusion.

Avoir de l'argent, c'est commander la considération! Avoir beaucoup d'argent, c'est pouvoir se dispenser de la considération! Avoir encore beaucoup plus d'argent, c'est pouvoir commander et acheter toutes ou à peu près, toutes les autorités! Aussi, convaincue que tout, dans le monde, n'a pour base que l'argent, elle n'attacha d'abord de prix, qu'à ce qui pouvait lui rapporter bénéfiques; longtemps, elle ne se sentait pas capable de sympathies; son coeur était comme remodelé à la dernière mode; mais sa nature bonne, en souffrait quand revenue à sa chambre, fatiguée de ses longues heures de travail, elle méditait sur ce changement qui s'était opéré en elle! Je n'aurais pourtant pas, ces sentiments, se disait-elle souvent, si mon premier amour, que je ne peux pas faire suivre d'autres, tellement je les redoute ne m'avait pas causé tant de chagrin! elle appelait de toute la force de son âme, l'amour vrai! l'amour sincère! mais il lui

paraissait impossible! Rogers, seul, le lui avait témoigné le vrai amour, ces vrais sentiments qui n'ont aucune autre base que la réciprocité, de l'estime que deux personnes se portent!

A l'œil observateur de l'étranger, dans les grandes villes, apparaît toujours d'abord le mal, comme les sales écumes apparaissent toujours tourbillonnantes, à la surface des eaux des remous! Mais celui qui y séjourne pendant plusieurs années, peut se rendre compte de la multitude innombrable de bonnes âmes, qui vivent au contact journalier de gens corrompus! celui qui est dans les affaires, ou employé dans l'exercice des Saints Ministères de la Religion, peut constater toute la sublimité des vertus pratiquées d'une manière cachée, dans l'humilité et la modestie, non seulement dans les communautés, mais aussi dans toutes les classes de la société!

C'est ainsi que, Ninie put se rendre compte de tout le bien qui se faisait à Montréal; elle eut moins peur du monde; elle choisit ses gens, elle entra peu à peu en relations, avec de bonnes familles qui lui rendirent de la joie et lui procurèrent de saines distractions; elle ne resta plus confinée dans sa petite chambrette; les multiples promenades qu'elle eût l'occasion de faire ainsi, la réconfortèrent, et sortirent son âme du profond mépris qu'elle avait de la société Montréalaise; elle fit connaissance, avec des gens qui n'ont pas toujours présente à leur esprit, la pensée de faire de l'usure, en profitant de la pauvreté de leur prochain,, pour lui prêter de l'argent à des taux exorbitants; elle rencontra sur sa route, de bonnes dames charitables qui la renseignèrent sur les moeurs de différentes classes de personnes, ainsi Ninie put jouir de la vie, plus agréablement.

Aussi, elle commença à faire quelques sorties, elle visita plusieurs villes dans notre Province; son expérience lui démontra que partout, il y a du bon et du méchant monde! Elle apprit en voyageant, que dans les grandes villes, si l'on voit de profondes misères, si l'on voit un état excessif de pauvreté, si l'on constate que le scandale sous les formes, traîne les rues, d'un autre côté, on est obligé d'ouvrir les yeux, et de rester étonné à la vue de toutes les vertus pratiquées si noblement!

Un jour elle partit en promenade pour New-Bedford, Mass., visiter l'une de ses tantes; elle y passa plusieurs semaines.

Cette dame lui fit voir plusieurs villes des Etats-Unis que la jeune fille aimait à connaître; elle aima les Etats-Unis, le climat tempéré lui allait bien! elle aimait le genre de vie de ces villes, comme Boston et New York, où tout le monde marche droit à son but, ne s'occupant que de ses affaires, sans se préoccuper le moins du monde, de la conduite de ceux qui les entourent!

La belle saison de l'été, l'aspect verdoyant des parterres et des forêts, les figures épanouies et remplies de bonheur des touristes, en promenades d'automobiles, le chant des milliers d'oiseaux divers, le gambadage des petits animaux domestiques, tout comme l'apparence heureuse des couples assis confortablement, dans les chaloupes sillonnant les eaux, ainsi que la vue de multitudes de personnes sur le rivage de la mer, livrées à toutes sortes d'amusements, jetèrent Ninie dans de sérieuses réflexions et vinrent jeter dans son âme de jeune fille comme un réveil de tous ses amours.

Quand, elle voyait cette suite d'amoureux, bras dessus bras dessous, à Coney Island, New York, faire la promenade, sur cette magnifique terrasse observatoire, en face de la mer, Ninie se sentait éprise du désir d'aimer; la compagnie de cette bonne tante lui plaisait sans doute, mais ne pouvait satisfaire le besoin de son âme qui aurait aimé à s'épancher, dans la bonté du coeur d'un amant.

Le souvenir de Rogers et de leurs belles promenades et excursions, lui revenait bien à l'esprit, mais impossible maintenant pour elle, de ne jamais songer à lui, car il était voué au Seigneur, au service des saints autels! Comme la gazelle qui relève la tête, et prête l'oreille à certains bruits ou échos qu'elle croit entendre, Ninie relevait la tête, et avait l'oeil ouvert sur l'attention des garçons qui paraissaient lui porter attention, c'est ainsi qu'accompagnée de sa tante, alors qu'elle regagnait la ville, laissant par oubli, son parasol, sur un banc de la terrasse où elles s'étaient assises, quelques minutes, un monsieur dont le sourire, avait rencontré les regards brillants de la jeune

filles, vint lui remettre cet objet; Ninie remercia poliment, et Madame sa tante, le saluant, croyant reconnaître ce jeune homme: Pardon, monsieur, lui dit-elle en anglais, je crois vous reconnaître? n'êtes-vous pas M. Mitchell qui demeurez à New-York et qui venez fréquenter à New-Bedford, mademoiselle Anita Baker, la fille de notre voisin? Oui, madame, je vois que vous me reconnaissez, je suis M. Mitchell qui rend visite à la famille Baker à New-Bedford; mais je ne courtise pas, mademoiselle Baker, je vous demande pardon, madame; c'est ma cousine, et en qualité de parent, je suis heureux de lui rendre visite; ceci d'ailleurs, me donne une occasion de prendre un congé, et de sortir de New-York, de temps en temps, où il fait si chaud, en la saison d'été!

La tante présenta alors sa jeune nièce, à M. Mitchell qui en deux ou trois phrases, la complimenta d'avoir une nièce aussi gracieuse, et ne cacha pas l'admiration qu'il avait pour cette jeune fille.

Ninie n'avait que peu remarqué ce jeune homme qui lui parut tout d'abord, plus âgé de plusieurs années qu'elle ne l'était elle-même, et qu'elle n'espérait plus rencontrer.

La conversation fut de courte durée, et les deux femmes prirent place dans leur auto qui les attendait, au coin Est du Parc, et regagnèrent leur hôtel Savoie où elles avaient leurs chambres.

Ninie ne pensait pas au mariage; elle avait fait tant de sacrifices, pour se faire instruire; elle avait tant fait de démarches, pour se trouver une position enviable qu'elle n'était pas prête à penser au mariage! D'ailleurs, les espérances qu'elle avait d'arriver à se créer un avenir par elle-même, ne lui permettaient pas de renoncer à tous les rêves qu'elle avait nourris, depuis son enfance.

Elle désirait aimer, aimer pour se distraire, aimer pour sentir son cœur se réchauffer au contact, d'une personne bonne et affectueuse, aimer pour être aimée, pour avoir un ami, un confident à qui elle pourrait faire part de ses projets d'avenir, de ses rêves d'espérances, de ses regrets, de tout ce qui l'intéresse et

donner en retour d'une sympathique attention, un grand amour vivace !

Ninie, retourna avec sa tante, à New-Bedford où elle eut l'occasion de rencontrer dans une soirée, chez une des amies de sa tante, ce jeune homme qu'elle avait quelques jours auparavant, rencontré à New York.

M. Mitchell redoubla d'attention pour elle ; elle ne put répondre à ce monsieur, que par un témoignage d'estime et par une conversation assez longue qu'elle eut avec lui ; il lui fit connaître qu'il était célibataire, riche propriétaire à New York, et qu'il tenait le commerce de bijouteries ; qu'il vivait seul, avec sa vieille mère, sur la quarante cinquième avenue ; il lui fit part de tous les sentiments qu'il éprouvait, depuis cette rencontre qui lui avait permis de faire connaissance, avec elle ; il l'invita à faire une promenade avec sa tante à New York, qu'il connaissait bien, étant établi dans cette grande ville, depuis audelà de quinze ans, se faisant un plaisir de lui faire visiter New-York, et ses environs, ce que Ninie accepta après avoir consulté sa tante.

M. Mitchell alla, à un jour convenu, rencontrer Ninie au Savoy Hotel, où elle ne pouvait en croire à ses yeux, quand elle en admirait les beautés et les décors, et quand de sa chambre qu'elle occupait avec sa tante, elle pouvait contempler le joli parc, qui s'étend en face du Savoy Hotel, parc d'une immense étendue, couvert d'arbres de toutes variétés, de fleurs de toutes sortes, et au milieu duquel, coulent les eaux claires d'une rivière artificielle. Tous ces édifices, à quinze et vingt étages, lui faisaient un étrange contraste avec les maisonnettes de Guigues ; elle ne se lassait pas d'admirer ces architectures à divers styles !

M Mitchell conduisit ces dames d'abord chez sa vieille mère, à qui, il présenta sa nouvelle amie, Ninie, avec un air de satisfaction peu ordinaire ; l'amour qu'il éprouvait déjà pour elle, était visible, et sa mère, une brave femme aux cheveux blancs, au sourire gracieux, grande, svelte, et à l'air très distinguée, parut aimer à première vue, cette jeune fille de qui son fils Harry avait déjà conquis l'estime, et la confiance, sinon l'amour.

M. Mitchell fit tout son possible, pour faire faire en auto-

mobile, d'agréables promenades, à Ninie et à sa compagne de voyage.

Sans le vouloir, dans son cœur bon et généreux, naissaient et grandissaient des sentiments de reconnaissance et d'amitié pour Harry qui, de son côté aimait de plus en plus, cette jeune fille naïve et intelligente.

Durant les mois de vacances, que Ninie passa chez sa tante à New-Bedford, elle ne refusa pas les nombreuses promenades qu'il lui offrit gracieusement de lui faire faire, vu que sa tante l'accompagnait dans toutes ses excursions; M. Mitchell lui présenta à plusieurs reprises, de ses amis et trois jeunes demoiselles de bonne famille de New-York, qu'ils eurent l'occasion de rencontrer plus tard, dans leurs visites soit à Boston, à Meriden, à Hartford ou à Providence; quelquefois même, ils firent ensemble des promenades d'automobiles.

Quelles impressions, son âme ne subit-elle pas, au contact de ces Américains, si larges dans leurs manières, si habitués à vivre avec tout le confort tel qu'on peut se le procurer avec de l'argent. Que de réflexions lui venaient à l'esprit, quand revenue dans sa chambre, elle racontait à sa tante, les considérations qu'elle avait faites sur le voyage de la journée; sa tante plus habituée à ce genre de vie, elle qui demeurait à New-Bedford, depuis plus de vingt ans et qui était alors veuve d'un mari, qui avait aimé passionnément le voyage et les aventures, où elle avait été entraînée pour l'accompagner, recevait peu ou point d'impressions de la vue de toutes ces villes qu'elle avait plus d'une fois visitées!

Mais Ninie, si jeune, partie du fond des bois du Témiscamingue, s'apercevant que M. Mitchell l'aimait éperdûment, et elle, qui ne ressentait que pour lui, jusqu'alors qu'une amitié qui était plutôt de la reconnaissance, que de l'amour, se sentait prise dans une alternative qui lui amenait souvent à l'esprit, des réflexions qu'elle avait des difficultés à résoudre.

Refuser d'accompagner M. Mitchell, c'était renoncer aux chances de connaître les différentes villes où il se plaisait à la conduire; accepter de nouveau d'accompagner M. Mitchell dans toutes les promenades qu'il lui proposait, c'était en quelque

sorte, engager son coeur dans la voie d'une amitié qu'elle savait tôt ou tard être obligée de briser; et alors elle se rappelait que M. Mitchell, pour elle, dans l'espoir de conquérir son amour, avait discontinué ses visites chez sa cousine Miss Baker, qui en avait éprouvé un cruel chagrin et qui avait conçu contre Ninie, une haine terrible, sans la bien connaître, autrement que pour sa rivale. Déclarer à M. Mitchell qu'elle ne l'aimait pas d'amour, c'était pour Ninie, s'exposer à des reproches et à de la vengeance!

Si M. Mitchell était bon, s'il l'aimait, il serait devenu haïeux et l'aurait détestée; car les amis qu'il lui avaient présentés un jour, l'avaient dépeint, peut-être par jalousie, terrible dans ses reproches, s'il se croyait dupe, de quelque manque de franchise et de loyauté; plus d'une fois, Ninie avait conversé avec la mère de Harry; elle l'aimait beaucoup cette jeune fille et aurait désiré la garder avec elle, tant elle la trouvait bonne et madame Mitchell avait paru confirmer l'appréciation des qualités comme des défauts de son fils! ce qui était de nature à plonger Ninie dans la plus noire anxiété; son coeur était en proie, à la plus vive douleur; elle l'aurait aimé pour un amant, s'il n'eut pas été si arrogant et si autoritaire; car elle admirait chez lui, la propreté, la droiture, la franchise! elle aimait aussi la loyauté et la distinction de sa vénérable mère qui lui manifestait tant d'égards et de considération!

Son imagination lui faisait entrevoir, d'un côté si elle consentait à l'épouser, la richesse, la vie large menée dans la ville de New York, qu'elle aurait aimée passionnément; elle savait que toute la famille de M. Mitchell qu'elle avait rencontré plus d'une fois, chez la mère, l'appréciait beaucoup; (~~Ninie savait que toute la famille de M. Mitchell qu'elle avait rencontrée plus d'une fois, chez la mère, l'appréciait beaucoup~~) Ninie savait que par ses connaissances et son instruction, et par sa facilité à parler anglais, elle n'aurait pas de difficultés à paraître au premier rang de la société de cette grande ville.

Partout où elle avait été, partout où M. Mitchell l'avait conduite, soit dans les bals, soit dans les réunions de sa famille, soit dans les soirées intimes de ses amis, Ninie était apparue na-

turellement distinguée et bien éduquée; toutes les règles de la bienséance, et du savoir-vivre qu'elle avait apprises aux couvents de Jésus Marie, à Hochelaga et à Chatham lui étaient si familières et si naturelles qu'on aurait dit qu'elle avait été élevée dans les familles du grand monde.

M. Mitchell était fier de son amie; les charmes de sa jeunesse, la naïveté de son esprit, les réponses intelligentes et réfléchies qu'elle donnait quand il s'agissait de converser sur des sujets d'actualité, sérieuse, son regard vif et étincelant d'ardeur, d'amour, en faisaient une charmante jeune fille, digne de la haute distinction et des richesses de M. Mitchell.

Aussi ne manquait-il pas l'occasion pour présenter sa jeune amie dont il se sentait orgueilleux, à ses parents, à ses amis et pour s'en faire accompagner dans tous ses voyages, et pour assister avec elle, à toutes les grandes réceptions, fêtes musicales, qui se donnaient à New-York et auxquelles il décidait de prendre part.

Ninie, sans le détester, n'éprouvait pas pour lui, l'amour qu'elle avait ressenti quand jeune, elle avait aimé son ami Rogers; souvent, le soir, retirée à sa chambre, seule, pensive, quand l'aquilon venait souffler fortement à sa fenêtre, que la pluie tombait en torrents bruyants sur la façade de l'hôtel Savoie, qu'assise dans son grand fauteuil, et contemplant les nuages déversant leurs orages, sous les rayons tristes de la lune qui se montrait de temps en temps, elle faisait la comparaison de l'amour nouveau qu'elle avait pour M. Mitchell avec l'amour d'autrefois qu'elle avait ressenti pour Rogers! l'amour que Ninie avait pour M. Mitchell était dicté par sa raison, celui qu'elle avait eu pour Rogers lui avait été dicté par son coeur! Mais à quoi bon, se disait-elle, penser encore à cet amour de Rogers? Je ne puis plus le voir! il est prêtre ou sera un jour, prêtre! L'amour qu'elle avait eu pour lui l'avait fait tressaillir de joie, de bonheur!

Celui qu'elle avait pour M. Mitchell, ne lui inspirait que de la reconnaissance pour ses bontés; sa raison seule lui faisait comprendre qu'elle serait heureuse en l'épousant; mais plus elle le connaissait, moins elle était portée à l'aimer, bien que M.

Mitchell fut bon, il était d'un caractère orgueilleux, prétentieux et d'un genre commercial, sans aucun rêve d'avenir, sans idéal, il ne pouvait satisfaire à toute l'ambition de l'âme de Ninie, qui lui demandait plus de rêves de la vie, plus d'aventures que ce genre de vie monotone et réglé; sa nature sensitive et délicate exigeait pour elle, des égards qu'elle ne croyait pas recevoir de Harry.

Plusieurs fois, elle révéla l'état de son âme, à sa tante qui était d'un caractère tout différent et qui par sa différence d'âge n'avait pas les mêmes goûts ni les mêmes aspirations, et par conséquent lui conseillait de mettre l'amour de coeur, de côté, et d'être pratique, et d'épouser ce M. Mitchell qui lui offrait toutes les chances par son mariage, de l'élever à son rang, au rang de sa famille; ce qui ne convainquait pas Ninie d'agir ainsi; elle ne pouvait faire taire son coeur, qui n'ayant encore aucun autre amour, ne pouvait se décider à renoncer de rencontrer un amant, qu'elle pourrait aimer du même amour qu'elle avait éprouvé pour Rogers!

Ninie ne sachant trop quoi faire, bercée tantôt par les rêves d'espérances de rencontrer un autre Rogers, illusionnée tantôt par le miroitage des diamants qu'elle porterait et les richesses dont elle serait douairée si elle épousait M. Mitchell, Ninie se trouva dans une cruelle inquiétude et résolut de demander conseils à sa mère.

Madame. . . .

Guigues

Témiscamingue Co.

Ma chère Maman,

Le nom de mère est bien doux; mais pour vous prouver comme j'ai besoin de vos conseils, je vous appelle aujourd'hui, ma chère maman.

Je suis plongée dans la plus cruelle incertitude; des inquiétudes de la haute gravité envahissent mon âme, et je viens vous les soumettre pour ou m'aider à les dissiper en changeant

ma situation pour celle qui s'offre à moi ou m'aider à les combattre en renonçant à ce qui m'est offert et qui peut être pour moi, un avenir heureux ou un avenir des plus pénibles !

J'ose croire que le retard que j'ai apporté pour répondre à votre bonne lettre que j'ai reçue à New-Bedford, chez ma tante, ne vous a pas causé trop d'inquiétudes.

Ma santé est très bonne, ainsi que celle de ma tante qui me parle souvent de vous et de toute notre famille.

Je vous écris de New-York, où pour la cinquième fois depuis mon arrivée aux Etats-Unis, j'ai passé quelques jours à chaque promenade, en compagnie de ma tante; nous nous retirons à l'Hotel Savoie qui est un peu plus joli et plus considérable que le Vendôme ou le Maple Leaf de Haileybury !!

Ce qui m'a surtout frappé, ici, c'est que presque tous les employés parlent le français !

Inutile de vous dire que nous y sommes très bien traitées.

Je vous sais anxieuse de connaître la cause de ces fréquentes excursions à New-York, je vais vous la dire franchement, et j'en suis d'autant plus aise de vous l'avouer que j'éprouve un besoin de tout vous dire et de vous demander vos bons conseils.

Vous vous rappelez sans doute, ma chère maman, que j'ai toujours eu l'idée de connaître et d'acquérir des connaissances.

Bien, voilà, pendant mes vacances à New-Bedford, j'ai fait connaissance d'un jeune homme charmant; je l'ai aimé d'abord; lui aussi, il m'a aimée et m'aime encore davantage; il m'a fait visiter presque toutes les grandes villes des Etats-Unis de l'Est; je suis allé en automobile, très souvent avec lui, accompagnée de ma bonne tante.

J'ai été heureuse de voir, de connaître et d'apprendre; plus d'une fois, vous le devinez j'ai ouvert les yeux, de surprise et d'étonnement; ce jeune homme appartient à une belle et brave famille de New-York, très riche et vit seul avec sa mère.

Je comprends très bien que si je l'épouse, mon avenir est tout fait; j'ai l'estime de sa famille; et je crois avoir son amour; mais moi, je ne ressens pour lui que de la reconnaissance, car je ne l'aime plus; il est orgueilleux et ne souffre pas de con-

traditions; je devrais avoir le droit à mes idées; parfois, je fais des rêves d'avenir, il rit de moi; il a un genre commercial et très pratique; il est dans le commerce des bijouteries et il possède de riches magasins qui font envie; sa résidence privée est princière; Je sais que je serais très bien si je pouvais forcer mon coeur à l'aimer. Que dois-je faire? ma chère maman? Quitter New-York sans lui parler, ce serait passer pour une espiègle! lui déclarer que je ne l'aime plus, c'est m'exposer à sa haine! Continuer à sortir avec lui, pour temporiser, quand je sais qu'il me faudra briser ce lien, cet amour, tôt ou tard, c'est m'exposer davantage à sa haine.

En ces derniers temps, en présence de l'avenir souriant qui s'offrait à moi, j'ai essayé de forcer mon coeur, à l'aimer; tous mes efforts sont vains et mon coeur comprimé ne sait plus que laisser échapper des sentiments d'indifférence et de froideur; c'est à peine si je ressens encore de la reconnaissance pour cet homme que je vois chercher à me dominer au point de ne pas pouvoir respecter mes moindres pensées exprimées, bien qu'il réitère ses déclarations d'amour, et que je sache, vu son assiduité auprès de moi qu'il m'aime beaucoup.

Ma chère maman, que dois-je faire? dites-le moi bien vite, car je souffre de l'indécision de mon âme; je sens le besoin de vos conseils; la base de mon anxiété n'est peut-être que l'inconstance? suis-je à refuser mon bonheur, par mon inconstance qui me ferait délaissier l'objet poursuivi dès que je l'atteins?

Avec l'assurance de ma piété filiale, recevez un bon baiser et les amitiés de celle qui se souscrit.

Votre enfant respectueuse et reconnaissante

NINIE

Cette lettre fut lue avec beaucoup de surprise par la mère qui ne retarda pas, plongée qu'elle était dans la plus grande anxiété au sujet du sort de sa fille, à lui répondre:

Ma chère enfant,

La sensibilité et le dévouement d'une mère n'ont pas de bornes ; si les conseils que je te donne dans cette lettre, sont de nature à froisser ton orgueil, j'espère que tu tiendras compte de la surprise que tu m'as causée ; je ne veux que ton bonheur.

Je sais que tu as confiance en ta mère ; je sais que tu comprends toute l'étendue de l'amitié que je te porte !

Puisque tu me demandes des conseils, tu as donc confiance en l'expérience de celle qui n'a jamais épargné ni chagrin, ni argent ni labeur pour te procurer le bonheur pour lequel tu soupirais depuis des années.

Je te demande, ma chère enfant, de revenir à Montréal, au plus tôt, sinon, tout de suite, ne cherche pas à contraindre ton coeur ; tu es jeune, il te reste encore des espérances ; d'ailleurs, il te vaudra mieux vivre sans être aimée, en ta liberté, que de vivre enchaînée sous le pouvoir d'un homme que tu ne peux aimer ! Si tu ne l'aimes pas maintenant, tu l'aimeras encore moins dans le mariage ! Je te prie de le fuir de la manière la plus courtoise possible, et reviens au foyer où le coeur de ta mère t'attend ; n'hésite pas ; car ce M. se croyant trompé pourrait chercher à tirer vengeance contre toi.

N'accepte plus rien de lui, ni présents, ni promenades, ni bouquets, ni amours, ne lui fais pas de promesses ; la liberté est entre toutes les jouissances de la vie, celle qui procure le plus de bonheur.

Un amour enchaîné est un bonheur à demi seulement goûté, et dont la saveur très souvent est changée en amertume ! l'or et l'argent seraient-ils sur tes pas, que tu ne saurais goûter le vrai bonheur !

Au nom des sacrifices que nous avons faits, ton père et moi, pour seconder toutes tes ambitions nobles et légitimes, je te prie de bien vouloir réfléchir et de mettre fin à ces tourments de ton âme, en proie à de l'indécision.

Nous prions que le Seigneur éclaire tes démarches et te protège et te ramène saine et sauve au foyer ou à ton emploi, où tu pourras continuer à travailler à ton avancement et à tes succès tant souhaités.

Veule croire à l'amitié de celle qui se joint à toute la famille pour te souhaiter prompt retour et énergie de tout rompre, dans tes intérêts les plus sacrés !

Ta mère respectueuse.

Ninie en recevant cette lettre, de sa mère, lut et relut plusieurs fois, ces phrases qui lui indiquaient d'une manière bien claire, la conduite qu'elle devait suivre ; mais il lui fallait exécuter ! l'exécution est toujours plus difficile que la promesse !

Dès le même soir, qu'elle recevait cete lettre à l'Hôtel Savcie à New York, Harry se présentait pour lui demander de l'accompagner à une partie de danse, qui se donnait à la soirée, sur le toit de la maison ; Ninie, quoique pensive s'efforça de paraître gaie et souriante comme à l'ordinaire ; elle n'avait d'autres résolutions que celle d'exécuter les conseils de sa mère dont le souvenir lui était revenu à l'esprit, plus vivace et énergique, que jamais, après la réception de la lettre qu'elle avait reçue d'elle. Comme l'a dit quelqu'un, pensez à votre mère et toutes vos décisions seront bonnes et vous ne pêcherez jamais.

Ninie accepta gracieusement l'invitation de Harry, croyant trouver là, l'occasion de s'expliquer avec lui, et de lui faire comprendre toute la nature de ses sentiments, et de lui prouver en même temps, reconnaissance pour toutes les faveurs et prodigalités dont elle avait été l'objet.

Les gens devant faire partie du *garden roof's party*, commencèrent à se diriger vers l'élévateur qui conduisait au toit si élevé qu'il domine presque tous les édifices qui l'entourent.

Plus de cent personnes assistaient à cette fête vraiment féerique ; l'orchestre y était installée ; les toilettes des dames étaient ravissantes ; les messieurs portaient l'habit de gala.

Ninie et Harry se distinguèrent par la richesse et la sobriété de leurs toilettes ; tout le monde était joyeux ; seuls, les deux amoureux semblaient éprouver le besoin de se dire quelque chose, plus qu'à l'ordinaire ; Harry comprit que Ninie roulait quelques pensées dans son esprit.

Aussi, tandis qu'on faisait les préparatifs de la valse, Ninie-

interrogea Harry, d'une manière si réfléchie, qu'il devinât que son coeur était sous l'impulsion de divers sentiments, et sous le coup d'une résolution dont il redoutait les conséquences.

Il s'en était aperçu, car à deux ou trois reprises Ninie dit à Harry, retirons-nous à l'écart, j'aimerais à vous causer de quelque chose. Harry essaya de savoir immédiatement, ce dont il s'agissait, mais Ninie hésita, tellement, elle ne savait par où commencer; alors Harry qui, de fait avait accompagné Miss Anita Baker, à une soirée, dans le cours de la semaine écoulée, plutôt par courtoisie et comme seul moyen de sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait, vu que la famille Baker peut-être, à la demande de leur fille Anita, avait rendu visite à la famille et à la vieille mère de Harry; alors Harry, dis-je, croyant que Ninie voulait lui faire des reproches, d'un ton affectueux, la prenant pas la main, lui dit: Ma chère amie, ne m'en faites pas de reproches, je n'ai pu faire autrement; je vois que vos yeux n'expriment pas la même flamme d'amour, que d'habitude; votre sourire est tout différent, et près de vous, je ne respire plus le bonheur que vous m'avez toujours fait goûter; la parenté et la position sociale imposent des devoirs auxquels on ne saurait se soustraire.

Ninie, fut toute étonnée de cette déclaration; et constatant que Harry cherchait à s'excuser, elle feignit savoir ce dont il s'agissait, mais n'avait entendu parler de rien; elle soupçonna un peu l'affaire, et d'un air plus rassuré: comment Harry, osez-vous maintenant continuer votre assiduité auprès de moi, alors qu'en mon absence, vous vous permettez de... Ninie coupa court sa phrase, et attendit la réponse de Harry qui tout ému, et craintif de perdre l'amour de sa nouvelle amie, reprit avec chaleur et enthousiasme: Ninie, vous le savez, je ne vous ai pas trahie; dès le début de nos amours, même le jour où nous nous sommes connus sur la terrasse observatoire, ici, à New York, alors que j'avais été épris subitement, des beautés de votre sourire et de l'expression de vos regards, je vous ai déclaré que Miss Anita n'était qu'une cousine, que je ne la fréquentais pas avec l'intention de l'épouser; si je me suis permis de la conduire, mer-

credi dernier, à cette soirée, c'est tout simplement, parce que la famille était en visite, chez ma mère.

C'est une cousine, dit Ninie, mais si c'est votre cousine, c'est ma rivale ! Oh ! non ! Ninie, soyez tranquille et calme ; soyez rassurée que Miss Anita n'a pas, de moi, ni amour, ni espérances pour l'avenir ! Vous voulez me tromper, Harry ? comment se fait-il, s'il en est ainsi que vous l'ayiez reconduite jusqu'à la gare, où vous vous êtes permis de l'embrasser, comme un amant ? osez-vous croire que mon orgueil n'est pas blessée ? Croyez-vous que je subirai longtemps, la honte, l'humiliation de n'être aimable, aux yeux des gens qui me connaissent dans New-York, maintenant, pour ne mériter qu'une partie de l'amour d'un jeune homme ! Non, Harry, vous m'avez trompée ! Vous aimez votre cousine, et elle vous aime ! vous venez faire près de moi, une comédie par vos déclarations d'amour ! Votre amitié pour moi, n'est pas sincère ! J'ai une bien faible opinion de la délicatesse de votre coeur, puisqu'il peut ainsi se livrer à de si multiples et divers amours !

Harry, hésitant entre la colère et la crainte de perdre à jamais, l'objet de son amour, croyant à la sincérité des paroles de Ninie, qui n'étaient qu'un habile mensonge, un prétexte dont elle se servait, pour saisir l'occasion de briser avec cet ami, dont elle avait reçu le conseil de sa mère, de s'éloigner au plus tôt : Ninie, lui dit-il, la figure pale, et tout tremblant, comme n'osant que difficilement dominer la colère qui l'emportait, vous ne voulez donc pas prendre mes paroles, comme celles d'un homme noble, capable de dire la vérité ? Si j'ai accompagné cette demoiselle Anita qui est ma cousine, si je l'ai embrassée, lors de son départ, c'est que les relations de parents que nous avons avec la famille Baker m'en faisaient un devoir ! Me croyez-vous Ninie ? Acceptez-vous mes paroles comme celles d'un honnête homme ? Alors, Ninie passant la main sous son corsage, en sortit une lettre qu'elle ouvrit ; l'écriture était bien connue de Harry, il la reconnut ! Harry n'y pouvait plus rien comprendre ; écrite en anglais bien soignée, cette lettre était ainsi conçue :

A Dlle...

Savoy Hotel

New York.

Mademoiselle,

Je ne peux pas comprendre que vous vous permettiez d'essayer à conquérir et l'estime et l'amour de mon ami de coeur, Harry; c'est moi qui ai son amour et son coeur même; je suis sa fiancée! Vous voyez bien qu'il rit, et s'amuse un peu, à vos dépens, puisque mercredi, hier encore, j'étais à New York, et je me suis promenée en automobile, avec lui, sous vos regards.

S'il ne m'eut pas aimée, il aurait refusé de m'accompagner, de peur d'être vu par vous.

Vous faites mal, cependant d'essayer à jeter du trouble dans le coeur de mon fiancé; il me semble que vous pourriez trouver, plus convenablement à votre rang dans la ville, d'où vous venez.

ANITA BAKER

Cette lettre était écrite par Miss Baker, dans un moment de jalousie; Harry essaya d'en convaincre Ninie, mais celle-ci contente de trouver dans cette circonstance, un motif de s'éloigner de lui, mon cher Harry, lui dit-elle, en y mettant autant de douceur que possible, je vous serais reconnaissante, si vous m'accordiez la faveur de ne pas m'en vouloir; vous avez été bon pour moi; j'ai su apprécier vos qualités et tout ce que vous avez fait pour moi, mais l'amour que vous n'avez cessé de prodiguer à Miss Baker, en même temps que vous juriez fidélité et amour éternel, m'a complètement déçue et voilà que mon coeur est tout changé.

Ma chère Ninie, ma chère amie, tout ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait librement, mû que par un seul motif, celui de vous être agréable; je croyais avoir réussi, je croyais avoir et posséder votre estime, votre considération, votre amour et votre coeur; vous m'avez fait voir les choses ainsi; J'ai cru en vous! Maintenant, vous voilà prête à me fuir, et ce, sans cause. Où était donc votre bonne foi? Vous prétextez avoir été blessée par la lettre de Miss Baker; je vous donne franchement l'expli-

cation de sa conduite; je sais qu'elle m'aime, mais je ne l'aime pas pour en faire mon épouse; elle a cru vous éloigner de moi, en écrivant ainsi. Seconderez-vous ses desseins, ou si vous me resterez fidèle? Vous savez que je vous ai aimée, que je vous aime encore. Déjà, je goûtais les délices d'une union prochaine; déjà, je caressais les rêves de vous voir entrer à l'église, appuyée sur mon bras, pour y répéter ces mots d'une manière solennelle, que vous m'avez déjà dits, sous le souffle trop ardent de l'amour, ou sous le masque de l'hypocrisie: "Harry, je vous aime, oui pour la vie!"

Il me semble que je pourrais vous faire jouir de la vie; ma conduite est exemplaire; mes amis appartiennent à la meilleure société de New York, regardez-bien, ce M. là-bas, avec deux amis, dans le coin de la salle, c'est un millionnaire, ayant à sa gauche, le gérant général de la Cie Métropolitaine, et à sa droite, le secrétaire de notre ville; désignant et nommant une dizaine de personnes, dames ou messieurs comme étant de ses amis, et appartenant à la meilleure société de New-York. Harry lui fit entrevoir, tous ses projets d'avenir, tous les voyages qu'il avait l'idée de faire, et lui promit de toujours être bien affectueux pour elle, lui garantissant que seule, elle avait place dans son coeur; que si elle le quittait, qu'il ne saurait trop comment se consoler du chagrin amer qu'il en éprouverait. J'ai fait pour vous, beaucoup, vous ne le niez pas? J'attendais pour faire davantage, le jour où je croirais que je puisse être sûr de votre coeur; bien des fois, j'ai rêvé à vous, bien des fois, j'ai pensé de quelle manière, je pourrais arriver à vous rendre heureuse, je vous ai étudiée; et je n'attendais que le moment propice, pour vous prouver toute l'ardeur de mon amour; mon coeur est fixé à votre amabilité, et je ne saurais l'en détacher. Mais, puisque vous êtes si souffrante, parlez-moi, dites-moi la cause de votre malaise, car je lis sur votre figure qu'un sombre nuage plane au-dessus de l'amour de votre coeur.

Ninie, toute confuse de se voir comme trahie par l'émotion, qu'elle n'avait pu dissimuler, et par le ton bref avec lequel, elle avait engagé la conversation, eut un moment d'indécision.

Constatant les nouvelles déclarations d'amour de Harry, et

ayant encore à la mémoire, tous les conseils donnés par une mère d'expérience, dans le seul but de son bonheur, Ninie se trouvait dans un état difficile à décrire; mais enfin, son âme rafraîchie par les avis de sa mère, et comme réconfortée, lui donna un regain de courage et continua avec instance: Harry, lui dit-elle, ne vous rappelez-vous pas que la première fois que je vous ai rencontrée, je vous apparus belle? ne vous rappelez-vous pas que je vous ai avoué que vous étiez gentilhomme, sans oser admettre que vous étiez mon ami; ne vous rappelez-vous pas, que, bien que j'aie accepté certaines promenades que nous avons faites ensemble, je vous ai estimé, au point de vous rencontrer souvent et que j'ai mis entre vos mains, ma confiance et mon avenir? Ne vous rappelez-vous pas, que malgré que vous disiez que je sois d'un caractère mélancolique, vous m'avez déclaré que les jours que vous aviez passés avec moi, étaient les plus beaux de votre vie? Oh! je vous ai aimé, j'ai cherché à vous aimer davantage! mais je ne le puis pas, maintenant, car votre conduite me laisse trop soupçonner que vous aimez encore Miss Baker!

Tous les assistants ont les yeux fixés sur nous, reprit Harry, et je ne veux pas m'imposer à leur attention. Si l'amour a eu des prises sur moi, je veux et j'entends qu'il reste sans conséquences. Si je dois me séparer de vous chose cruelle que je devrai combattre, je serai un homme, un homme pratique, et je vous laisserai partir pour vous diriger vers le but que vous vous proposez d'attendre. Je vous laisse libre, allez! Allez! puisque c'est votre désir de me quitter!

Harry, dit Ninie, vous prenez les choses vraiment au sérieux, je n'ai point l'intention de vous dire Adieu, mais seulement de me permettre d'étudier cette question de notre union, au contact des conseils de ma mère; je vous sais bon, et généreux! Je vous prie de vous rappeler que ma conduite à votre égard, a été sans bassesses, ni culpabilité, que j'ai accepté toutes vos invitations autant pour vous faire plaisir que pour en retirer moi-même de l'agrément, que si vous pensez le contraire, je devrai vous quitter, et alors je vous avouerai que toute séparation comporte des sacrifices, mais que si vous me soupçonnez de mauvaise foi, la séparation la plus douloureuse a encore des charmes.

A ce moment Harry pâlit, et voyant les musiciens qui reprenaient leurs devoirs, il dit :

Ninie, ma chère amie, vous voulez donc me quitter ?

Non, dit-elle, mais pour le moment, je veux retourner à mon foyer, étudier avec ma mère, cette question que vous me posez ; car je ne suis pas prête à essayer, sans consulter ma mère, de vous rendre heureux ; vos ambitions dit-elle, mon cher ami, ne sont pas tout-à-fait les miennes, vos rêves ne sont pas les miens ; je sais que vous avez de l'argent, que vous m'avez porté considération et estime, et je puis ajouter sans orgueil, que ce n'est pas sans à propos, car j'ai cherché par tous les moyens, à me rendre digne de vous. Vous m'avez aimée, je vous ai aimé ! mais le plus, nous nous connaissons, le moins nous nous aimons, je crois ; et en vue de notre bonheur commun, je m'attarde à réfléchir, et oser croire qu'une séparation serait aussi bonne, que la continuation d'un amour obligé de souffrir la rivalité d'un autre amour.

Séparons-nous, soit, dit Harry, puisque c'est là, votre désir, mais en attendant, un tour de valse.

L'atmosphère rempli des parfums des bouquets qu'on avait disséminés tout autour de la salle, répercutait les échos joyeux des instruments de l'orchestre, et les convives comme transportés dans le tourbillon des rires de la jeunesse, et enivrés de joie, répondaient aux notes de la musique, et se berçaient d'illusions faisant oublier les chagrins.

La jeune fille était tout de même, toute stupéfaite du changement de l'état d'âme de Harry ; peut-être ne l'avait-elle pas connu, tel qu'il était ? Harry se montrait plus généreux, plus délicat, plus affectueux et plus idéaliste qu'elle ne l'avait jamais cru !

Ninie, vous ne m'aimez donc plus, dit Harry, après quelques moments de silence, en terminant sa valse ?

Oh ! Harry, vous me faites souffrir.

Répondez-moi, dit-il avec ténacité.

Vous répondre, Harry, m'obligerait à vous parler plus longuement, que je ne puis faire ici, maintenant en présence de cette assistance qui, toute joyeuse et occupée à se divertir, me

ridiculiserait de me voir plus longtemps retirée à l'écart avec vous, et causer sur un ton si sérieux et me verrait peut-être verser des larmes !

Soit, ajouta Harry, il se fait tard ; retirons-nous ; descendons au salon privé, et en présence de votre tante, nous nous expliquerons.

Car je veux savoir à quoi m'en tenir !

A cette invitation, la jeune fille toute bouleversée des remarques de Harry, et bien décidée à ne pas changer sa décision, et de suivre les conseils de sa mère et de retrouver le bonheur, la paix dont elle jouissait avant de le connaître accepta avec un sourire gracieux, l'aimable causerie, en cabinet particulier.

Tous trois prirent place dans le salon privé de Ninie, où tout d'abord on dégusta un verre de fine Champagne à la santé de Harry qui se contenta de demander la permission aux dames de fumer une cigarette.

Mon ami dit-il s'adressant à Ninie, qui, toute inconsciente, venait de jouer le "*Home Sweet Home*," sur le piano, qui était dans l'un des coins du salon ; ouvrez-moi votre coeur, parlez-moi avec franchise ! M'aimez-vous encore ? Quand vous me disiez que vous désiriez vous fonder un "*Home*", sous mes soins et sous mon amour, étiez-vous sincère ? croyez-vous à la sincérité de celui qui a fait, tant pour vous ? Toute personne à ses défauts ; je ne suis pas parfait, moi non plus ; je peux vous paraître hautain, orgueilleux, trop pré-occupé des affaires et, comme devinant tous les sentiments cachés dans les plis et replis du coeur de la jeune fille, je peux vous paraître comme n'ayant pas l'idéal que vous voudriez trouver en moi ; permettez-moi de vous dire mademoiselle, que les rêves n'ont jamais bâti les fortunes, que la vie pratique n'a jamais obligé l'amour à diminuer d'intensité ; permettez-moi de vous dire qu'un homme peut avoir un grand coeur, être très sentimental, et avoir, en même temps, une intelligence plus forte et plus maîtresse des sentiments de son coeur.

Harry, cher ami, vous m'avez retirée à l'écart ; je suis contente de votre discrétion : je reconnais en vous, un homme que je croyais pouvoir aimer dès les premières rencontres que le

hasard m'a favorisé de faire de votre personne; je vous ai aimé, quoiqu'ayant toujours conservé en mon coeur, le désir de vous connaître davantage; ce désir s'est accentué depuis surtout que j'ai appris que vous n'aviez pas renoncé à l'amour que vous portiez, à Miss Anita Baker; je veux vous connaître davantage; nous ne vivons qu'une vie; le mariage heureux fait le bonheur des époux! Je veux non seulement être aimée, mais je veux aimer, et je ne me sentirais pas capable d'aimer un homme au coeur si large qu'il peut abriter deux amours!

Le mariage heureux fait le bonheur des époux, non-seulement en ce monde, mais aussi pour ceux qui comme nous, croient à l'Eternel, le bonheur dans l'autre monde!

Je voudrais vous aimer autant que mon coeur est capable d'aimer; mais j'en suis empêché par ma rivale; laissons faire; le temps me persuadera si je dois vous aimer encore. Peut-être vous déciderez-vous à quitter ma rivale?

Si je réfléchis, Harry, ce n'est pas parce que je ne saurais vous aimer; je serais capable, de vous aimer si je vous savais digne de mon amour; je ne suis pas seule, comme je vous ai dit, dans ma décision; votre amour n'est pas resté sans écho, dans mon coeur vous le savez.

Oui, dit Harry, je le sais, je l'ai cru du moins que vous m'aimiez! mais de grâce, ne me parlez plus de Miss Baker! Si je dois pour vous faire plaisir et conserver votre amour, renoncer aux relations que ma parenté avec la famille Baker m'impose par devoir, je le ferai! Si pour rétablir la paix dans votre âme, je dois ne plus fréquenter ni comme cousin, ni comme ami, Miss Baker, je le ferai; car l'amour que je ressens pour vous, est audessus de tous les sacrifices que vous pourriez exiger de moi.

Ninie, satisfaite de cette déclaration, en apparence, feignit de recouvrer le calme et l'assurance qu'elle avait jadis, quand elle sortait au bras de Harry; et de fait, intérieurement, elle sentit naître en son coeur, une flamme d'amour plus vivace que jamais, Harry lui apparut alors plus affectueux! si je l'avais connu, ainsi? Après tout, c'est un bon garçon, se disait-elle! il m'aime et je serais bien, avec lui!

Harry, lui dit Ninie, si je décide de quitter New York, veuillez croire que je reviendrai ou que je vous enverrai de mes nouvelles? Oh, mon ami, reprit-il, vous ne pouvez pas partir ainsi; vous avez un devoir à remplir et je tiens absolument à ce que vous l'accomplissiez.

Un devoir à remplir? dit Ninie, toute étonnée, de se faire tracer une ligne de conduite, en présence de sa tante, par Harry! La tante qui avait été occupée jusqu'alors, absorbée dans la lecture, en entendant cette phrase, demanda excuse au jeune couple, et regardant Ninie: Oui, ma chère nièce, M. Mitchell a raison, tu as un devoir à remplir; je comprends et je m'explique que toute saisie du sujet intéressant de la conversation qui t'intéresse, tu ne t'en doutes, mais je sais que tu sauras t'acquitter de ce devoir dont veut parler M. Harry; quel est ce devoir? je ne comprends pas, ma tante, reprit avec vivacité, Ninie. M. Harry, si je le devine bien, veut insinuer que tu devras aller saluer sa vieille mère? Oui, hochant la tête, dit-il, vous avez raison, madame! Oh! mon ami, soyez sans inquiétudes; j'ai songé à ce que je dois faire. De même que je ne vous aurais pas quitté sans vous voir ni vous parler, à plus forte raison, je ne partirai pas sans avoir salué madame votre mère; elle a été bonne pour moi; elle m'a reçue dans sa maison comme si j'eusse été sa fille! Si toutefois, je n'allais pas lui rendre visite, ce serait plus tôt par la crainte d'être reçue froidement. Comment, dit Harry, pouvez-vous vous attendre à être reçue froidement? avez-vous l'intention de me quitter définitivement? Harry, paraissant tout énervé et surexcité, et comme regrettant d'avoir fait tant de déclarations d'amour et craignant de s'être abaissée en face de cette jeune fille, qui semblait vouloir le délaïsser, continua: pourquoi me parler ainsi? Vous me promettez de revenir ou de m'envoyer des nouvelles? vous me déclarez que si je renonce à l'amitié de Miss Anita Baker, vous m'aimeriez; alors, pourquoi parler d'être reçue froidement par ma vieille mère qui a cru comme moi, à l'amour et l'estime que vous m'avez manifestés ouvertement.

Ne savez-vous pas que cette brave dame est la noblesse même? seriez-vous dans le tort qu'elle ne vous en parlerait

même pas. Mais si vous lui déclarez, que votre amour pour moi est toujours le même, fort, puissant, persévérant et que vous partez pour obtenir le consentement de vos parents, à notre union vous lui ferez une grande consolation et lui apporterez la confirmation de tous les rêves qu'elle a faits pour mon bonheur.

Harry, dit Ninie, n'allez pas trop loin; je connais madame votre mère; je connais mon devoir! et je saurai l'accomplir à ma satisfaction, avant de quitter New York!

Le lendemain, Ninie se préparait à quitter New York; elle avait passé la nuit à s'entretenir après le départ de Harry, avec sa tante qui lui reprochait de manquer son avenir, et de croire un peu trop à l'importance de son amour.

Cet homme n'a pas de défauts, lui disait sa tante, il a ses manières, à lui; tu ne dois pas avoir la prétention de prendre mari, pour en faire ton valet! Ah! l'avenir te dira que le galant que tu croiras prendre, épouser, sera un bourreau dans ta maison. Ninie était satisfaite tout de même, de sa veillée avec Harry. Elle lui avait promis de venir ou de lui envoyer de ses nouvelles et il lui avait promis de se rendre à Montréal ou à Guigues pour lui rendre visite.

Ninie se rendit vers les deux heures de l'après-midi, chez la mère de son ami; elle y fut reçue très cordialement, comme d'habitude.

Après quelques paroles échangées, Mde Mitchell qui parut un peu, au courant de la situation, pressant sur son cœur, cette jeune fille qui venait la saluer, avant son départ et la remercia de tous les égards, de toutes les politesses qu'elle avait eus pour elle, lui dit: Mais, j'espère que vous nous reviendrez! et désignant le grand fauteuil qui se trouvait au milieu du boudoir, que Ninie occupait habituellement dans ses visites, lui dit: Votre fauteuil vous attendra? mademoiselle! Ninie, toute émue, à la vue de cette vieille mère, si bonne et si affectueuse lui répondit: Je reviendrai certainement, madame, reprendre mes appartements à l'Hotel Savoie, où je me plais, et où nous sommes si bien; je reviendrai certainement madame, causer avec vous, si mes bons parents que je vais consulter m'en donnent la permission; car mon cœur d'abord un peu refroidi, proba-

blement par l'ennui de ma famille et de tout ce qui m'est cher là-bas, redeviendra réchauffé et désireux de vous revoir madame, ainsi que M. votre fils Harry, mon cher Harry.

A ce moment, Harry qui était dans ses appartements, dont la porte était ouverte, comprit toute la conversation échangée entre Ninie et madame sa mère, s'élança rapidement au cou de Ninie, et les larmes dans les yeux, en présence de sa mère : Ninie, ma chère amie, est-ce bien vrai que vous allez revenir ? au moins, est-ce bien vrai que vous me donnerez de vos nouvelles ? j'irai vous voir, j'irai moi, vous rendre visite, si vous ne pouvez revenir à New York ! Je veux vous revoir ! Ninie, comme toute impressionnée de cette marque réelle d'amitié, de la part de la mère et de l'amour intense de Harry, répondit : Sûrement, je reviendrai ! à ce moment, Ninie avait changé sa décision ! elle avait pris la résolution de revenir ! elle était convaincue que Harry n'était pas le garçon orgueilleux, que ses amis et son imagination le lui avaient dépeint.

Ninie dit, Au revoir, à Harry et embrassa filialement cette bonne vieille, qui lui posant les mains, chaque côté de la tête, et déposant sur ses joues roses de jeune fille, de ses baisers les plus affectueux, lui dit : pour le bonheur de mon fils et pour mon bonheur je vous demande de revenir ! Et Ninie de lui répondre par une seule caresse, ne pouvant contenir son émotion. Elle retourna avec sa tante, vers l'automobile que les attendait, pour les conduire à la gare, où Harry promit à Ninie d'être présent, au départ du train ! Que de réflexions, ne fit-elle pas ! Pensive et silencieuse, elle ne savait plus de quel côté, diriger ses pas ! Elle aimait tant la mère de Harry qui lui manifestait tant d'intérêts !

Retourner pour y vivre de son emploi, à Montréal, quel contraste avec le genre de vie élevé et noble qu'il lui était offert ! Harry dont elle n'aimait pas les manières, lui paraissait maintenant meilleur et plus affectueux que jamais.

A l'heure indiquée, Harry se rendait en automobile à l'Hotel Savoie pour y chercher son amie et sa tante qui l'accompagnait, pour les conduire à la gare.

Il y trouva Ninie, à sa grande surprise, en pleurs, et comme

toute désireuse de demeurer à New York; il en éprouva une certaine satisfaction de la voir, dans cet état d'âme.

Ma chère Ninie, lui dit Harry, me permettez-vous de vous demander la cause de votre chagrin? Il est très facile de vous l'expliquer. Je ne puis résister à l'émotion que je ressens, en me voyant sur le point de quitter cette belle ville, que j'ai tant admirée, de quitter l'Hôtel Savoie, dont la délicatesse et le savoir-vivre du personnel et l'amabilité du gérant, nous font désirer de prolonger notre séjour, de quitter un ami, vous, qui avez été si bon pour moi! Je ne croyais pas vous aimer tant que cela! Il faut donc croire que je vous aime, puisque mon départ, ma séparation d'avec vous me cause tant de peine! Harry s'avança, dans un moment de transports joyeux, vers Ninie, la pressa sur son coeur, et sans mot dire, déposa un long baiser sur son front.

Ninie sentit alors qu'elle l'aimait plus que jamais.

Arrivés à la gare quelques minutes, avant le départ du train, tous trois prirent place dans le char "Pullman" et Harry dit à la jeune fille: "Le motif de votre départ, est-il réellement celui que vous prétextez? ou s'il est plutôt le désir que vous éprouvez de rencontrer un autre ami qui serait mon rival? Croyez-vous qu'il m'est possible d'espérer encore, sur votre amour?"

Ninie, vous le savez, je vous ai aimée, à la folie! je vous aime encore beaucoup! Bien des fois, je me suis levé, dès cinq heures du matin, pour prendre une promenade à cheval, et avoir l'occasion, en passant en face de l'Hôtel Savoie, de vous saluer à votre fenêtre, et cueillir, rival avec le Soleil, les premiers sourires de votre figure rayonnante de joie, du repos de la nuit. Comme je vous ai aimée! Pour conquérir votre amour, il n'y a pas de sacrifices, que je ne serais pas disposé à faire! Si votre coeur est engagé: dites-le moi, bien franchement; quoique bien attristé, je retournerai silencieux, auprès de ma mère, et j'emporterai dans mon coeur, les souvenirs d'une illusion qui, après m'avoir apporté tant de bonheur, m'apportera tant de larmes! mais les larmes que je verserai, seront sans reproches, à votre égard; tout ce que je vous demande, c'est de

me dire la vérité. Reviendrez-vous? M'enverrez-vous de vos nouvelles? Aimez-vous un autre ami? Jamais, mon coeur ne fut plus épris d'amour, comme il le fut de votre personne.

Oh! Harry, je vous donne ma parole d'honneur, dit Ninie, je reviendrai certainement à New York, avant longtemps; et si quelques évènements extraordinaires m'en empêchaient, je vous le laisserai savoir, et je serai heureuse, alors de recevoir votre visite.

A ce moment, comme le signal du départ du train était donné, Harry après avoir embrassé amoureusement sa Ninie et avoir salué la tante, se retira en déposant une lettre entre les mains de la jeune fille; elle ouvrit quelques instants après, cette lettre conçue ainsi :

Ma chère Amie,

Permetts-moi de t'écrire, ce que je ressens à l'occasion de ton départ; et de te dire l'impression que tu fis sur mon âme quand je te vis pour la première fois; en lisant cette poésie ci-incluse, de Gabriel Venise, tu te convaincras que je t'aime depuis le jour où je t'ai connue; car elle est l'expression fidèle de ma pensée!

En te voyant t'éloigner de moi, mon coeur est serré, et je crains de mourir de chagrin!

La crainte que j'éprouve, d'apprendre que tes parents s'objectent à notre union ou que tu as changé tes amours, me laisse à demi-mort.

Qu'il me tarde d'avoir de tes nouvelles! Ne me fais pas souffrir le supplice d'une trop longue attente; car je suis impatient

L'ennui que j'éprouvai de me voir privé de tes sourires, de l'agrément de la douce conversation, de l'ardeur de tes baisers, sera terrible!

Puisses-tu penser sérieusement à moi, et te faire un devoir de conscience, de tenir tes promesses envers celui qui pour toi, est prêt à sacrifier le reste de ses jours.

Veuille croire en mon amitié toujours sincère et persévérante.

HARRY

La poésie incluse se lisait ainsi :

O jeunesse aux grands yeux, jeunesse aux cheveux blonds,
 Qui poses, dès l'aurore, un pied, dans la rosée ;
 Dame du clair matin, pareille à l'épousée,
 Que le Seigneur amène au son des violons.

Toi qui vas les bras nus, les tresses dénouées,
 Rieuse à travers l'ombre, et la nuit, et le vent ;
 Toi qui pour diadème, as le soleil levant,
 Et dont la robe rose est faite de nuées.

Que ton charme est puissant et doux ! Les plus hardis
 Fléchissant le genou, t'adorent en silence ;
 Pur comme l'encensoir cu'une vierge balance,
 Le ciel se teint pour toi d'un bleu de Paradis ;

Et dans le pays vert où ta grâce ingénue
 Sous le baiser d'avril éclate en liberté
 Pleins d'allégresse et fous de ta beauté,
 Les oiseaux par milliers, célèbrent ta venue.

Ta sveltesse ineffable est celle du bouleau,
 Ta voix nous berce ainsi qu'une chanson lointaine ;
 Comme un lys qui s'effeuille au bord d'une fontaine,
 Ton corps délicieux a la fraîcheur de l'eau

Tu ressembles parfois à la biche craintive,
 Qui, l'oreille aux aguets sent venir le chasseur ;
 Ta bouche, au clair de lune, a l'étrange douceur,
 De la belle-de-nuit et de la sensitive.

Parfois, lasse d'avoir suivi les papillons,
 Tu mires ton visage à la source des fées,
 Et l'odeur des lilas t'arrive par bouffées,
 Dans la brise qui vague et le chant des grillons.

Et puis comme Diane errant par la clairière,
 Le carquois sur l'épaule avec ses lévriers,
 Sur un fond d'azur pâle et de génévriers,
 Tu resplendis, superbe et chaste, ô guerrière.

Telle je t'aperçus pour la première fois
 Dans le brouillard léger de l'aube qui se lève,
 A cette heure où la vie est comme un divin rêve,
 Que traverse un soupir de flûte ou de haut bois.

Près du ruisseau d'argent, dans la forêt mystique,
 Où tremble, vers le soir, un chant de volupté ;
 Près des cascades d'or, dans le cirque enchanté ;
 Ton appel virginal était comme un cantique.

Enfant émerveillé, j'allais par le chemin ;
 Je regardais danser le soleil sur la mousse,
 Adorable et terrible, éblouissante et douce.
 Tu m'apparus, jeunesse, une rose à la main !

CHAPITRE V

Titre I

LA RIVALE

L'amour le plus sincère a toujours ses épreuves ; plus l'amour est sincère, plus les épreuves qu'il lui faut subir, sont grandes !

Harry n'avait pas vu Miss Baker, depuis quelques temps déjà ; (il s'était abstenu de la fréquenter), par fidélité pour son amie Ninie, dont l'absence lui causait beaucoup de peine ; aussi Miss Baker qui aimait Harry et espérait gagner et son amour et son cœur, lui écrivait pour lui déclarer tout le chagrin, qu'elle ressentait de le voir si indifférent, et ne lui ménageait pas les reproches, pour avoir osé se faire une autre amie quand elle était depuis si longtemps connue dans sa ville, et de ses parents et de ses amis de New York, comme la fiancée de Harry, au dire de ses prétentions. Harry était silencieux ; il n'osait répondre d'aucune manière à Anita, de peur que son amie Ninie ne lui envoyât de bonnes nouvelles.

A chaque jour, pendant plusieurs jours, après le départ de Ninie, Harry allait méditer dans son jardin, à la tombée du jour ; il devenait de plus en plus inquiet et anxieux ! Ce jeune homme qui malgré ses trente années, ne paraissait n'être âgé que de vingt-cinq ans, quelques semaines, auparavant, était devenu maigre, chétif, la figure triste, continuellement absorbé par la pensée de son amie. L'ennui et le chagrin qu'il éprouvait du silence de sa Ninie, qui lui avait pourtant promis de lui écrire aussitôt qu'elle serait rendue chez ses parents, le rendaient comme troublé !

Ses amis s'inquiétaient du sort de sa santé chancelante, et ne sachant trop à quoi attribuer ce changement si subit, lui conseillaient toutes sortes de remèdes.

Quand Harry était sur sa Vérandah, fumant son cigare, conversant avec sa vieille mère qui, elle, se doutait bien de la cause des profonds ennuis de son fils, il apparaissait souffrant, jon-gleur, malade même.

Le gazouillement des oiseaux, le parfum s'exhalant des arbres en fleurs, la vue des promeneurs joyeux, l'aspect gai de la nature, n'avaient plus l'influence de le ramener à la joie, à la santé, au bonheur : toujours, sa figure était triste ; aussi, en peu de mois, il devint un tout autre homme ; sa vieille mère ne l'entendait plus parler de projets d'excursions.

Harry revint un jour, de son ouvrage, de son magasin, la tête bouleversée, et exprima, à sa mère, le désir de faire un voyage à Montréal ; il était tout-à-fait mécontent de l'attitude de celle qui lui avait manifesté tant d'amour, et qui avait promis de lui écrire.

Sa mère chercha à le dissuader de ses desseins, lui conseillant la modération, la résignation et lui affirma que si Dieu lui avait destiné cette jeune fille comme son épouse, tôt ou tard, Il saurait bien la lui faire rencontrer de nouveau.

A ce moment, le facteur remettait à Harry la malle de la famille ; il ne fut pas peu surpris de reconnaître l'écriture de son ancienne amie, sur cette lettre au timbre de Montréal ; que me dit-elle ? se disait-il ? Il ouvrit et lut :

A M . . .

New York.

Mon cher Harry,

Des heures, des jours, des semaines, des mois même, se sont passés, depuis que je vous ai quitté.

La maladie m'a visitée juste au moment où je me proposais de vous écrire ; j'ai été clouée à un lit de douleurs et de souffrances atroces !

C'est ma première sortie, aujourd'hui. J'ai pensé à vous, très souvent ; j'ai pensé au chagrin que vous éprouveriez et à la mauvaise opinion que vous seriez tenté d'avoir de moi, vu que vous ne receviez pas de nouvelles !

Mais, je n'ai pu faire autrement !

Ma mère qui m'a accompagnée à Montréal, au retour de congé de deux jours que j'ai pris au milieu de ma famille, a bien eu soin de moi ; mais dois-je vous le dire ? Après que ma mère eut été au courant de tous les sentiments de mon coeur, de tout ce qui s'est passé entre nous, et de l'état précaire de ma santé, elle ne voulut point entendre parler de notre union, de notre mariage !

Je regrette d'être obligée de vous faire part, de la situation dans laquelle je me trouve, mais j'espère que vous, comme vous me l'avez promis, prendrez les choses en homme, espérant que si notre destinée est de nous voir réunis, elle s'accomplira, car je vous promets que de mon côté, je n'y mettrai aucun obstacle.

Veillez, cher ami, compter sur ma profonde gratitude, et croire que votre Amie Ninie aura toujours pour son bon Harry, dans le coeur, les meilleurs souhaits pour son bonheur, et sur les lèvres, de doux baisers pour égayer sa figure intelligente.

D'un Amie affectueuse

NINIE

Harry fut comme foudroyé de cette nouvelle qui lui signifiait l'impossibilité de l'exécution de ses rêves, de ses projets d'avenir.

Il en conçut une peine mortelle ; mais, en face d'une déclaration si nette, si longuement réfléchie et mûrie de la part de Ninie, Harry éprouva pour elle, une haine qu'il dissimula autant que possible, mais qu'il nourrit dans son coeur.

Miss Anita Baker, qui n'avait eu aucune réponse aux lettres qu'elle avait adressées à Harry, résolut un jour, d'aller rendre visite à sa vieille mère, alors qu'elle avait appris qu'il était absent pour un voyage d'une couple de jours ; elle apprit de Mde Mitchell que ses amours avec la jeune Canadienne, avaient été de peu de durée, qu'il parlait de reprendre ses fréquentations auprès d'elle, qu'il lui avait exprimé tout le regret d'avoir changé ses amours ; la mère de Harry qui comprenait qu'il ne pouvait vivre heureux, en demeurant sans dis-

tractions, invita Miss Anita Baker pour le retour de Harry, à titre de cousin ; je vous assure, dit-elle, à Anita, que je serais heureuse si mon fils pouvait avoir la chance d'épouser une aussi gentille demoiselle que vous" !

Anita, se sentit fière du succès qu'elle crut être sur le point de remporter ; elle crut que la lettre qu'elle avait adressée à la jeune Canadienne, avait eu son effet, et avait déterminé une séparation définitive entre elle et lui ! Poussée par sa mère, Anita dont l'amour pour Harry n'avait pas diminué, renouvela ses démarches, redoubla tous ses efforts pour reconquérir l'estime et l'attention de Harry qui se résigna peu à peu à reprendre ses fréquentations ; il recouvrit peu à peu la santé ; Anita par toutes sortes de réflexions malignes sur le compte de la jeune Ninie auprès de son ami, chercha à lui inspirer du mépris pour celle qu'elle détestait tant.

CHAPITRE VI

Titre II

Il nous faut quelque chose, en cette triste vie,
Qui nous parlant de Dieu, d'art et de poésie,
Nous élève au-dessus de la réalité;
Quelques sons plus touchants, dont la douce harmonie,
Echo pur et lointain de la lyre infinie,
Transporte notre esprit dans l'idéalité.

Or, ces sons plus touchants, cet écho sublime,
Qui sait de notre coeur le sanctuaire intime,
C'est le ciel du pays, le village natal;
Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
Coula dans les transports d'une pure allégresse;
Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,

Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine;
Le clocher du vieux temple et sa voix argentine;
Le vent de la forêt glissant sur les talus,
Qui passe en effleurant les tombeaux de nos pères
Et nous jette, au milieu de nos tristes misères,
Le parfum de leurs nobles vertus.

(Octave CREMAZIE)

Ninie, revenue à son emploi, se sentait heureuse; elle avait revu ses parents, ses amis à Guigues; il lui avait été si agréable de revoir ces lieux pittoresques et à l'aspect sauvage du Témiscamingue! elle avait été heureuse de se promener quelques heures sur les eaux de ce lac qui lui rappelait de si doux souvenirs! L'école où elle avait enseigné, les maisonnettes échelonnées le long de la route qui conduisait de la demeure de ses parents à son village natal, le clocher de l'église où elle avait tant de fois, prié pour le succès de son avenir, lui avaient remué l'âme jusque dans les fibres les plus intimes!

Jamais, elle ne s'était tant sentie d'attraits pour son pays.

Jamais, elle ne s'était tant sentie secouée à la lecture des poésies patriotiques.

Elle avait éprouvé une joie indicible en revoyant tous ces lieux, ou s'étaient passés les plus beaux jours de sa jeunesse et ceux de son enfance; il lui semblait que la rusticité de la campagne de Guigues; était toute disparue; que la ville de Haileybury avait prospéré et déjà elle retournait à son emploi, à Montréal, tout-à-fait décidée de renoncer au genre de vie bruyant et riche que lui offrait alors Harry.

Elle s'était sentie, si heureuse de revoir sa famille, qu'elle avait pleuré de joie pendant de longues heures. A Montréal, toutes les affaires étaient à la hausse, surtout dans l'immeuble; tout le monde anxieux de s'enrichir dans un court délai, désireux de vivre sans travailler, se jetait dans la ligne de l'immeuble; les propriétés prenaient des prix exorbitants; les transactions se faisaient très nombreuses, aussi son patron avait beaucoup d'ouvrage et pouvait payer de bons salaires et de fortes commissions à ceux et à celles de ses employés qui réussissaient.

La jeune Ninie travailla avec beaucoup d'ardeur et de courage pendant plusieurs mois; ses succès étaient audelà de toutes espérances; elle ne s'occupait plus d'amour, question que de nouveau, elle avait remise à plus tard! Toutes ses pensées s'étaient encore une fois, retournées vers le but de s'amasser de l'argent; de temps en temps, elle rêva pour un avenir plus éloigné de se fonder un "Home"! Mais elle avait repoussé toutes demandes de fréquentations d'amis, et, et c'est à peine qu'elle s'était réservé quelques amis avec qui, elle correspondait plutôt pour se créer des distractions que pour lier des amours!

C'était le mois de septembre, un dimanche.

Toutes les brumes du matin étaient disparues; le Mont Royal était bleu et tout étincelant du reflet des rayons d'un soleil ardent, le ciel était sans nuages; il faisait une chaleur torride; tout le monde de la ville de Montréal cherchait, les uns, à s'éloigner, dans les campagnes, les autres, ceux qui n'avaient pas beaucoup d'argent ou ceux qui ne pouvaient s'absenter pour toute la journée, se dispersaient dans des excursions soit au bout de l'Ile, soit dans les villages de Valois ou de Vaudreuil ou dans les environs de Montréal; un grand nombre se retiraient dans la montagne pour jouir du repos et de la fraîcheur; les



6

"AU SECOURS ! AU SECOURS !"

voyageurs et les touristes se faisaient nombreux dans la montagne; les fêtes du Congrès Eucharistique qui avaient eu lieu quelque temps auparavant, avaient amené dans la ville de Montréal, des milliers et des milliers d'étrangers dont un grand nombre avaient prolongé leur séjour de plusieurs semaines.

La jeune Ninie, accompagnée de deux de ses amies, avait aussitôt après leur déjeuner, pris le parti de passer la journée dans la montagne, apportant avec elles, des mets pour leur repas du midi, des vaisseaux pour cueillir des fruits et diverses choses pour s'amuser; elles s'étaient avancées dans la forêt; occupées à raconter des histoires, attirées, par la curiosité, à examiner de près, une tourelle de pierre monument historique du temps des Iroquois, qui se trouve située sur une hauteur toute pavoisée de gros arbres, en arrière de la Côte des Neiges; elles s'éloignèrent beaucoup de la foule.

Lorsque, tout-à-coup, une des jeunes filles attira l'attention de ses compagnes sur deux individus dont les manières leur semblaient étranges et qui semblaient les poursuivre, en espionnant leurs démarches, se cachant derrière les arbres; toutes trois, saisies de frayeur, prirent une course, dans la direction du chemin public, mais les deux étrangers masqués se mirent à leur poursuite, et se ruèrent sur Ninie, laissant les autres, la ligotant et essayant de la baillonner; Ninie eut recours à la force de ses poumons pour crier et appeler au secours, malgré les menaces de ses assaillants! seuls les croassements du corbeau et les sifflements du merle se font entendre à ses oreilles pour toute réponse à ses appels réitérés: Au Secours! elle est baillonnée, ligotée et attachée à un arbre, épuisant en vain, ses forces, dans de grands efforts pour se débarrasser de ses liens! Les deux compagnes qui avaient pu échapper, atteignirent vite le sentier public, et virent un monsieur qui prenait une promenade à cheval; par leurs cris, par leurs signaux, elles firent comprendre le danger dont elles étaient menacées.

En une minute, il descend de son cheval, tout ému, courageux et robuste, au risque de sa vie, il s'élançe à gravir la hauteur; la fougère et les arbrisseaux lui vont à la ceinture; ses yeux sont grands ouverts sur la scène qu'il entrevoit, deux

hommes masqués battant avec des branches couvertes d'épines, une jeune fille ligotée, baillonnée, se tordant sous la douleur, et la peur !

Trois coups de feu, successifs, retentirent dans la forêt ; l'un des hommes masqués, atteint à une région près du coeur et l'autre, au bras droit et à la jambe gauche, tombèrent par terre.

L'étranger, vainqueur, son arme encore fumante, encore terrible, pointée dans la direction des deux hommes étendus sur le sol, et se roulant sous l'étreinte de la douleur, se hâte de délier, la jeune fille qui, à demi-morte, saute au cou de son sauveur, l'arrosant de ses larmes, et l'appelant son Sauveur ; les coups de feu avaient attiré aussitôt, la présence de deux des gardes du Mont Royal, mais les malfaiteurs avaient réussi à s'enfuir tandis que la jeune fille suspendue au cou de son libérateur, l'empêchait de les poursuivre.

Lorsque les deux gardes arrivèrent, le jeune homme avait sur ses genoux, la jeune fille qu'il venait de délivrer des mains de ces scélérats qui avaient pris la fuite ; elle avait la tête appuyée sur son épaule, la figure et les bras tout tuméfiés et ensanglantés, ses vêtements tout salis et déchirés, pâle comme une morte, balbutiant seulement quelques mots ; mon libérateur ! il crut reconnaître son amie d'enfance ; celle qui lui avait laissé tant de souvenirs ; celle pour qui il avait décidé d'essayer de se faire grand, noble et instruit ; celle qu'il avait voulu revoir après être reçu avocat ou médecin ; il jeta un regard d'étonnement sur cette tête aux joues pâlies par la frayeur, aux cheveux épars, à cette bouche demi-close, et cette intelligence inconsciente et lui demanda : Ninie est-ce bien toi, Ninie, il me semble te reconnaître ? Est-ce bien toi ? Au son de sa voix, Ninie, entr'ouvrit les yeux et quoique sous le coup de l'émotion et de la douleur, elle murmura : Rogers, est-ce toi, mon cher Rogers ? d'où viens-tu ? Mon Rogers, mon Sauveur ! Sans toi, j'étais perdue à jamais ! Qui t'a envoyé ici ? Suis-je dans un rêve ? Je suis si faible, mon Rogers, Rogers, mon sauveur ! Rogers, Guigues, le lac Témiscamingue, mes amours ! Rogers mon tout !

Le brave garçon serrait la jeune fille sur son coeur, passant sa main sur son front, il pleurait abondamment : les deux per-

sonnes s'étaient reconnues : les eaux du lac Témiscamingue les avaient bercés jadis, et la destinée les faisait rencontrer dans une circonstance aussi tragique, après que tant de démarches faites par l'un et l'autre, avaient toujours été infructueuses ; ce que la volonté réciproque n'avait pu leur procurer, la destinée le leur rendit. Rogers que la maladie avait forcé de quitter le Séminaire était devenu avocat ; c'est lui qui alors libérait son amie des mains de ces scélérats et qui sauvait la vie à celle qu'il avait tant aimée et avec qui, il avait passé cette soirée, où il lui avait été donnée de goûter pour la première fois, les douceurs, de baisers d'une jeune fille qui n'en avait jamais reçus !

Cette scène du Lac Témiscamingue lui rappelait un souvenir qui le faisait pleurer de joie et en même temps traçait dans cette âme de débutant dans la vie réelle, des impressions si profondes qu'elles furent pour lui, dans toute sa vie depuis, une source de considérations parmi lesquelles une absolue résignation en la volonté de Dieu.

Lui, l'appelait Ninie ! Elle l'appelait Rogers !

Tous ses souvenirs de jeunesse se présentaient à son esprit, quand il reconnut la jeune fille qui était suspendue à son cou et qui l'appelait son Sauveur, avec Alfred de Musset il pouvait se dire :

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle ;
 Elle penchait la tête et sur son clavecin
 Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
 Ce n'était qu'un murmure : on eut dit les coups d'aile
 D'un zéphir éloigné, glissant sur des roseaux,
 Et craignent en passant, d'éveiller les oiseaux.
 Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
 Sortaient autour de nous, du calice des fleurs.
 Les marronniers du parc et les chênes antiques
 Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
 Nous écoutions la nuit ; la croisée entr'ouverte
 Laissait venir à nous, les parfums du printemps ;
 Les vents étaient muets, la plaine était déserte :
 Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
 Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde,
 Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur,
 Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
 Sa beauté m'enivrait : je n'aimais qu'elle au monde.
 Mais je croyais l'aimer comme on aime une soeur,
 Tant ce qui venait d'elle, était plein de pudeur !
 Nous nous tûmes longtemps ; ma main touchait la sienne,

Je regardais rêver son front triste et charmant,
 Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
 Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
 Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
 Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.
 La lune, se levant dans un ciel sans nuage;
 D'un long réseau d'argent, tout-à-coup l'inonda.
 Elle vit dans mes yeux, resplendir son image;
 Son sourire semblait d'un ange, elle chanta.

Les gardes ne pouvant rien comprendre de cet entretien mystérieux de Rogers et de Ninie, saisis d'admiration pour le courage intrépide du jeune homme et constatant qu'un rayon de joie inexprimable se reflétait sur la figure toute meurtrie de la jeune fille, permirent à Rogers d'amener, en sa demeure celle qu'il venait de libérer, d'arracher à la mort.

La prenant dans ses bras vigoureux, il la plaça à côté de lui, sur son cheval de selle, et regagna sa demeure à Westmount, sur la Côte St-Antoine, où il venait d'acquérir une jolie résidence.

Une vieille fille, une des cousines de Rogers, qui était, elle aussi, de Haileybury, tenait sa maison; elle prodigua à la malade, tous les soins que requérait son état, le médecin appelé constata que la jeune fille plutôt surexcitée que gravement malade, recouvrerait vite la santé.

Ninie raconta à Rogers tout ce qui s'était passé, depuis leur séparation pour reprendre leurs études respectives! elle ne lui cacha pas toutes les promenades qu'elle avait faites aux Etats-Unis, où elle avait fait la connaissance de Harry, qu'elle dénonça comme son agresseur; elle avait été victime de la vengeance de Harry!

Rogers se tint constamment pendant plusieurs jours auprès de celle sur qui, il avait fondé autrefois tant d'espérances!

De son côté, il lui fit part de toutes les peines, de toutes les souffrances qu'il eût à endurer.

Il lui révéla toutes les heures d'indécision, par lesquelles, il fut obligé de passer pour choisir sa vocation.

Il était fier cependant de revoir sa petite amie d'enfance, encore toute pénétrée du souvenir de l'amour qu'il lui avait accordé.

Rogers qui avait cueilli sur les lèvres de Ninie, son premier



"NINIE MON AMOUR, EST-CE BIEN TOI ?"—
ROGER MON SAUVEUR, MON TOUT. —

baiser d'amour, qui avait été son premier amant, avait gardé son coeur libre, de toute attache de toute amitié.

Vivent les souvenirs! Vivent ceux qui aiment et ceux qui ont aimé! disait Rogers à son amie! L'amour est le mobile de toutes les grandes actions. Par amour, on défend sa famille, ses parents! Par amour, on défend son Alma Mater! Par Amour, on défend sa Patrie! Par amour, on défend aussi au risque de sa vie, même sa fiancée!

* * *

Harry avait repris le chemin des Etats-Unis, malgré une vigilance active des détectifs qui surveillaient sa conduite à New York; il était question de le faire arrêter et incarcérer; mais comme c'était en quelque sorte, compromettre l'avenir de Ninie la chose fut laissée en suspens.

Il avait voulu se venger; il avait manqué son coup! l'amour, avec l'aide et la protection de la Providence avaient déjoué ses desseins.

Qu'il est beau d'aimer sincèrement! Rogers sentant renaître dans son coeur, toute l'amitié qu'il avait eue pour Ninie, la prit sous sa protection et recommença auprès d'elle, les fréquentations qu'il avait souhaitées jadis.

Ninie ne savait comment témoigner sa vive reconnaissance à celui qui avait été son sauveur. Tout était résumé, pour elle quand elle lui disait: Rogers, mon cher Rogers, je n'ai plus rien à moi, prends de moi tout ce dont je peux disposer; ma vie entière t'appartient—je suis toute à toi!

Pour te rendre heureux et te témoigner ma reconnaissance, je te donne mes argents, mon coeur et ma vie! Rogers qui vit Ninie, belle comme à ses seize ans, très instruite, courageuse et ayant bien réussi dans ses entreprises, la trouva digne de lui et songea fortement à en faire son épouse.

Quelques mois s'écoulèrent; Ninie avait repris son emploi; elle travaillait arduement; elle recevait souvent la visite de son ami dont elle ne pouvait plus se séparer.

Harry était devenu employé comme le premier Gérant d'une

grande compagnie d'Immeubles à New York ; à la suite des chagrins qu'il avait éprouvés, lors de sa séparation d'avec la jeune Canadienne, il s'était adonné à la boisson et à la passion des jeux de hasards ; il avait dépensé beaucoup ; une partie de sa fortune y avait été dissipée ; c'est à la suite de ces extravagances et de quelques revers de fortune qu'il subit, qu'il vendit ses magasins de bijouterie et occupa cette position de gérant de Cie d'Immeubles.

A Montréal comme à New York, l'Immeuble était à la hausse, depuis plusieurs mois ; par certaines correspondances échangées au sujet d'affaires d'immeubles entre la Cie pour laquelle travaillait Harry et la Cie à Montréal, où Rogers faisait de nombreuses transactions, Harry comprit qu'il était en face de son rival, de celui qui avait failli lui enlever la vie ! Des recherches secrètes, et une enquête minutieuse, sur le sort de la jeune Canadienne lui avaient permis d'apprendre qu'elle était retournée à son emploi ; qu'elle était courtisée par celui-là même qui lui avait sauvé la vie !

Harry qui ne rêvait plus que méchanceté et vengeance, résolut de satisfaire sa haine, et ne recula devant aucun moyen.

Rogers s'était lui aussi, lancé orgueilleusement dans la spéculation de l'immeuble, en prévision de la hausse prochaine que tout le monde s'attendait que l'immeuble prendrait. Il achetait, échangeait et revendait.

Rogers n'était pas au courant du complot qui était tramé contre lui, dans le but de le perdre à jamais !

Guidé par la bone foi, enthousiasmé par de premiers gains, encouragé par ceux-là même qui travaillaient à le perdre sous le masque de l'hypocrisie et se proclamaient ses amis, il fit transactions sur transactions ; impossible pour lui de retenir dans sa tête toutes les conditions de toutes les spéculations qu'il faisait, il mettait sa confiance à ses représentants, parmi lesquels, étaient comptés de ses ennemis, au service de Harry.

C'est ainsi qu'une irrégularité se glissa dans les actes notariés, irrégularité volontaire de la part de ses contractants, mais que Rogers ne put, par oubli, et par surcroît de travail, corriger à temps ; il escompta la bonne foi de ses contractants, ne se doutant

pas qu'il avait à faire le combat contre des rivaux, des ennemis terribles qui avaient juré sa perte !

Rogers continuait ses relations avec Ninie, ils sortaient ensemble, à toutes les fêtes auxquelles il leur prenait fantaisie d'assister.

Souvent, leurs soirées se passaient dans l'intimité ; Ninie avait donné à Rogers, et son coeur et son âme et sa vie ; les fiançailles avaient eu lieu ; la date du mariage était fixée ; certaines circonstances en avaient fait fixer la date, à une époque assez lointaine, quoique bien déterminée ; leurs relations étaient très connues du public ; ils s'aimaient beaucoup !

Ils ne rencontraient plus sur leur route, les obstacles qui s'étaient présentés autrefois ! Ils étaient libres de leurs conduites, maîtres de leurs actes, majeurs, et marchant vers un même but qu'ils espéraient bientôt atteindre.

Il n'y avait pas de beaux dimanches que ces amis ne se plaisaient à prendre une promenade d'automobile à Plattsburg, St-Albans, Montpellier, Malone, ou à d'autres villes américaines.

Harry jaloux du bonheur de ce jeune couple, continuait à tramer le complot qui devait un jour causer une grande sensation dans le cercle d'amis et de connaissances de Rogers.

CHAPITRE VII

Titre I

DURES EPREUVES DE ROGERS

Cloris, que dans mon coeur, j'ai si longtemps servie,
Et que ma passion montre à tout l'univers,
Ne veux-tu pas changer le destin de ma vie,
Et donner de beaux jours à mes derniers hivers?

N'oppose plus ton deuil au bonheur où j'aspire.
Ton visage est-il fait pour demeurer voilé?
Sors de ta nuit funèbre, et permets que j'admire
Les divines clartés des yeux qui m'ont brûlé.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis ta conquête;
Huit lustres ont suivi le jour que tu me pris;
Et j'ai fidèlement aimé ta belle tête
Sous des cheveux châains, et sous des cheveux gris.

C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née,
C'est de leurs premiers traits que je fus abattu;
Mais tant que tu brûlas du flambeau d'hyménée,
Mon amour se cacha pour plaire à ta vertu.

Je sais de quel respect, il faut que je t'honore,
Et mes ressentiments ne l'ont pas violé;
Si quelquefois, j'ai dit le soin qui me dévore,
C'est à des confidents qui n'ont jamais parlé.

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure
Je me plains aux rochers, et demande conseil
A ces vieilles forêts, dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits, en dépit du soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie,
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Cloris, la passion que mon coeur t'a jurée,
Ne trouve point d'exemple aux siècles les plus vieux.
Amour et la Nature admirent la durée
Du feu de mes désirs, et du feu de tes yeux.

La beauté qui te suit depuis ton premier âge,
 Au déclin de tes yeux ne veut pas te laisser ;
 Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
 En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses,
 Consulte ton miroir avec des yeux contents.
 On ne voit point tomber, ni tes lis, ni tes roses,
 Et l'hiver de ta vie est à ton second printemps,

Pour moi, je cède aux ans, et ma tête chenue
 M'apprend qu'il faut quitter les hommes et le jour ;
 Mon sang se refroidit ; ma force diminue ;
 Et je serais sans feu, si j'étais sans amour.

(François MAYNARD)

Rogers poursuivait ses opérations financières, en luttant avec énergie ; il conservait pour sa belle adorée, toute la confiance et l'amitié qu'il lui avait jusqu'alors accordées ; mais Ninie, quoique jeune encore, se sentait le besoin de prendre un repos, après de longs mois de travail opiniâtre et ardu.

Les vacances de l'été font se déplacer, souvent même des gens qui n'ont jamais quitté leurs foyers ; les vacances de l'été font se séparer les jeunes élèves de collège, qui entraînés en des endroits bien différents, se voient obligés de recourir à la correspondance, pour pouvoir entretenir les relations amicales qui les liaient, alors qu'ils étaient en contact journalier, sous le même toit, de l'Alma Mater ; les vacances de l'été font aussi que les amis de coeur, se voient forcés, de se retirer, de se séparer, pour jouir du repos bien mérité et vivifier les forces dont ils ont besoin pour entreprendre le travail d'une nouvelle année qui s'ouvre devant eux.

Ninie décida de prendre une vacance et en fit part à son ami Rogers qui quoiqu'admettant qu'elle en avait besoin, pour refaire sa santé, éprouva un cruel chagrin, de cette séparation momentanée.

Ninie, mon amie, lui dit-il, je ne puis pas t'accompagner ; les affaires que j'ai entreprises sont si importantes que je ne saurais me résoudre à te faire le plaisir d'accepter ton invitation.

J'ai des ennuis, je dois te l'avouer ; on a tramé contre moi, un complot dont je viens de découvrir l'origine ; il a pris naissance dans l'office même de ton ancien ami Harry, à New York ; il est puissant par la position de ceux qui l'entourent et qui seront peut-être au nombre de mes ennemis ; les uns seront ses avocats, les autres seront mes accusateurs et le juge même devant qui doit être entendue cette cause est aussi un ami intime de Harry ; il est bien vrai que le nom de Harry ne figure pas dans les procédures, mais je sais de source certaine que le plaignant, d'une insolvabilité notoire, n'est qu'un instrument, une machine, un prête-nom ; mais j'ose espérer de faire triompher mon innocence !

Que me dis-tu, là, Rogers ? Tu dois subir devant les tribunaux, la vengeance de Harry et de ses puissants amis ? Mais de quelle manière ? Ninie, toute surprise de cette déclaration, voulut avoir d'autres détails, mais Rogers la rassura en lui disant qu'il était prêt pour le combat ; qu'il avait pour lui, la justice et le droit ; mais que cette cause exigeait toute son attention ; l'amour que je t'ai porté, l'estime que je te porte voudraient que je t'accompagne dans cette vacance, mais le combat que je dois livrer est si terrible que je ne saurais me rendre à cet impérieux devoir de l'amitié sans m'exposer aux pires dangers ; je veux continuer à étudier d'où vient ce combat et quels sont les auteurs de ces attaques ; les ennemis sont nombreux ; je les vois dissimuler leurs agissements et leurs ruses sous le masque de l'hypocrisie.

Car la baisse sur les valeurs immobilières se fait forte, par les bruits d'une grande guerre qui doit ensanglanter l'Europe et dont les conséquences néfastes se feront sentir même à Montréal ; et ceux qui craignent de faire des pertes, se rallient autour de Harry qui a soulevé contre moi, à l'aide de certains amis qu'il a payés, une pléiade d'ignorants de gens incapables de supporter noblement une perte d'argent due réellement à leur imprévoyance, à leur ambition effrénée, ou à l'état circonstanciel des événements ; ces gens, à qui Harry promet de les faire rentrer dans leurs argents, sont ses esclaves, foulant aux pieds, et leur parole et leur honneur. Ces ennemis se tiennent constamment sur la rue, où ils tiennent leurs conciliabules, cherchant

à faire croire au public que Rogers est malhonnête, que tous ceux qui ont transigé avec lui ont perdu de l'argent. Ils ne regardent pas autour d'eux, et ne voient pas que déjà, la baisse en immeubles en a ruiné des hommes d'affaires ! Mais Harry, et son ami, le millionnaire sont les fomentateurs de ce procès qu'il me faut subir. Va, Ninie, lui dit-il, va vers tes parents, et reviens moi, forte et vigoureuse, et j'ose croire que ton coeur, en face du péril qui me menace et des jours d'épreuves qu'il me faudra traverser, ne saura changer ses affections, et me restera fidèle, comme mon meilleur appui.

Oh ! Rogers, lui répondit la jeune fille, je renonce à mon projet de prendre une vacance ; je veux rester auprès de toi, pour t'être utile, pour te défendre, et te consoler dans tes peines, si quelqu'un t'en cause. La reconnaissance que je te dois est sans bornes ! Tu m'as sauvé la vie ! Harry m'a attaquée ! Tu m'as défendue. Harry veut encore se vouer à sa vengeance, hé bien ! s'il t'attaque, je te défendrai ! Il porte encore et portera tout le temps de sa vie, les cicatrices que les balles de ton revolver lui ont infligées ; il portera aussi, au front, les stigmates du déshonneur, que ma plume lui infligera, en laissant à ses contemporains le récit écrit de ses basses manoeuvres !

Il n'aura pas assez de milliers de piastres pour racheter les volumes qui auront été répandus parmi ses contemporains ! Il emportera dans la tombe, la honte que je lui causerai !

Non, Ninie, mon amie, ne fais donc pas cela ! Ne t'expose pas à un libelle ; il pourrait te causer beaucoup d'ennui, de troubles ! J'essaierai plutôt par la voie diplomatique, à mettre cette cause, à néant. Tu pourras prendre tes vacances, car d'ailleurs, les procédures sont longues et cette cause sensationnelle ne viendra pas devant les tribunaux avant l'hiver prochain. Va prendre tes vacances. Ta santé requiert du repos.

Crois-moi, Rogers, n'aie pas de doute sur la fidélité de mon coeur. Ma vie entière t'appartient ! Je connais la méchanceté de Harry. S'il allait jusqu'à oser attaquer ton honneur, ta réputation et que le public te croirait coupable, je redoublerai d'ardeur pour faire prouver ton innocence, un jour ou l'autre ! Je prierai Dieu, si fervemment que tu triompheras sois-en sûr,

Rogers, mais ajouta la jeune fille, si quelque chose arrivait pendant mon absence, fais-moi le savoir et j'accourrai auprès de toi pour te délivrer, si possible, comme tu l'as fait, à mon égard, des basses attaques de Harry et de sa clique qui opèrent toujours dans l'ombre. Il est trop lâche pour faire face à un homme pas même à une jeune fille. Oui, Rogers, je te défendrai !

Mon amie, il n'y a pas à s'alarmer pour le moment. Prends tes vacances sans inquiétudes. A ton retour, nous en causerons.

Tous deux, Rogers et Ninie s'embrassèrent, se jurant de nouveau amitié éternelle, et s'asseyant, après cette longue marche, sur le Mont-Royal, sur un tronc d'un gros arbre, renversé et couvert de mousse, se mirent à causer des déboires de la vie, et à se rappeler leurs souvenirs d'enfance et de jeunesse ! et avec Auguste Brioux, ils se rappelèrent :

Un jour que nous étions assis au pont Kerlo
 Laisant pendre, en riant, nos pieds, au fil de l'eau
 Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage
 D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
 Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson,
 Qui venait au ciel dormir près du gazon :
 Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
 N'éveillant la vallée immobile et sereine,
 Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
 Qui partait par volée et courait dans les bois
 Car entre deux forêts, la rivière encaissée
 Coulait jusqu'à la mer, lente, claire, et glacée ;
 Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
 Nous sentions en jouant, nos cœurs remplis d'amour.
 C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleu,
 Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
 Se mordre, se poursuivre, ou par bandes nageant,
 Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
 Puis les saumons bruyants : et, sous son lit de pierre,
 L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
 Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
 Occupés tout le jour à monter les courants,
 Abeilles, moucheron, alertes demoiselles :
 Se sauvant sous les joncs, du bec des hirondelles.
 Sur la main de Marie, une vint se poser,
 Si bizarre d'aspect, qu'afin de l'écraser,
 J'accourus ; mais déjà, ma jeune paysanne
 Par l'aile, avait saisi la mouche diaphane,
 Et voyant la pauvrete, en ses doigts remuer :
 "Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer ?"
 Dit-elle. Et dans les airs, sa bouche ronde et pure,
 Souffla légèrement la frêle créature,

Qui, déployant soudain, ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas et bien des ans ! Dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfant ;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles ;
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon coeur, mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

CHAPITRE VII

VACANCES DE NINIE

Les moissonneurs étaient à leurs travaux; les paysans de Haileybury, tous occupés, laissaient la jolie petite ville dans un calme auquel Ninie était peu habituée; comme elle avait passé plusieurs années dans la grande ville de Montréal, et quelques mois, aux Etats-Unis, elle éprouvait un grand vide dans son coeur.

Arrivée à Guigues, au milieu de sa famille, elle fut heureuse de revoir tous ses parents que cette absence prolongée avait tenus séparés d'elle; à tous les soirs, des amis, des voisins venaient à la maison paternelle pour l'entendre parler de Montréal, de New-York, et poser toutes sortes de questions à la jeune fille, concernant les affaires.

Sa santé se rétablit peu à peu; elle aimait toujours passionnément les fleurs; aussi passait-elle de longues heures, dans le jardin de sa mère avec qui, elle conversait de son amour avec Rogers, et de ses aventures avec Harry; sa mère avait eu beaucoup de considération pour Rogers et l'avait trouvé si bon, si gentil, quand il était jeune homme, qu'il lui semblait devoir lui accorder encore et sa confiance et son estime; le récit du terrible malheur auquel Ninie avait échappé, grâce à la bravoure de Rogers, faisait verser des larmes à sa bonne mère qui aurait désiré à voir ce jeune homme pour lui témoigner de vive voix, sa profonde reconnaissance.

Avec son jeune frère. Ninie allait courir dans les bois, cueillir des bluets et des framboises; elle le suivait dans ses excursions de pêche, à la rivière La Loutre, qui lui rappelait tant d'heures de son enfance!

Il lui plaisait de repasser dans sa mémoire tous les souvenirs qu'elle y avait laissés dans sa jeunesse; rien ne lui faisait tant

de plaisir que d'aller avec son jeune frère, en chaloupe, sur les flots du lac Témiscamingue, qui avait été témoin de ses premiers élans d'amour.

Souvent, de jeunes amies venaient lui rendre visite, et enviaient son sort ! Elles se rappelaient avoir entendu dire que cette jeune compagne avait beaucoup combattu, et avait beaucoup travaillé ! Ses succès couronnaient tous ses efforts.

Au milieu d'elles, elle semblait être très heureuse ! mais, à peine, était-elle restée seule, qu'elle revenait à ses rêveries, que ses pensées étaient, tout de suite, portées vers celui dont l'absence jetait un voile de triste mélancolie sur toutes les joies qu'elle éprouvait dans ses vacances.

Assise au milieu du jardin, à l'ombre d'un gros pin, à côté d'une touffe de rosiers en fleurs, dans le plus profond silence, que seuls, les bourdonnements des abeilles, savourant le miel des roses, et le voltigement des papillons, troublaient, elle laissait errer son imagination féconde vers l'avenir, vers le bonheur qu'elle rêvait pour son ami et pour elle-même ; souvent, le soir, aussi quand le soleil versait de ses derniers feux, l'éclat pourpré de ses rayons, sur cette nature verdoyante, elle laissait son âme s'envoler auprès de Rogers dont l'ennui, lui faisait soupirer après la fin de ses vacances.

En lutte à toutes sortes de démarches de jeunes amis qui désiraient lui faire la cour, Ninie songeait à abréger le temps qu'elle s'était proposé de passer dans sa famille ; elle aimait trop son Rogers, elle lui avait trop promis fidélité et amour constant pour se permettre de recevoir la visite de jeunes amis.

Elle préférait aux plaisirs de la conversation de jeunes gens sur qui, cependant, elle aurait pu compter pour se faire un avenir heureux, sa solitude où elle croyait goûter les charmes de doux entretiens, par la pensée, avec son ami Rogers ; elle l'aimait plus que jamais ; elle regrettait parfois l'avoir quitté ! Il lui semblait qu'il aurait de la peine, et par ce fait, elle en éprouvait.

Toute son âme était auprès de lui ; elle avait traversé les distances, franchi les espaces ; mais elle ne pouvait jouir ni goûter le plaisir de se voir pressée sur son cœur ; elle ne pou-

vait le voir ; elle était inquiète de lui ! Que fait-il, en ce moment, se demandait-elle souvent ? Pense-t-il encore à moi ?

Rogers, lui avait promis de lui répondre ! Déjà trois semaines s'étaient écoulées, et les trois lettres qu'elles lui avait adressées étaient demeurées sans réponse !

Ninie devenait de plus en plus triste !

Elle écrivit de nouveau, mais cette fois à une amie de Montréal à qui, elle lui demandait de bien vouloir lui dire ce qu'était devenu Rogers ; son amie, sans malice sans doute, lui laissa savoir qu'elle l'avait vu, en compagnie d'une autre jeune fille.

Ma chère Ninie, lui dit un jour, sa mère, s'apercevant du trouble dans lequel était plongée l'âme de sa fille ; chaque fois qu'un membre de la famille revenant du bureau des postes, répondait : non, ma chère Ninie, pas de lettres pour toi ! tu dois savoir que dans la vie, l'amour est une feuille à l'arbre ; la brise la plus légère la détache du coeur ; Rogers t'a aimée peut-être ton départ lui a peut-être aussi causé beaucoup de chagrin ! Aurait-il cru que tu ne l'aimais pas beaucoup pour que tu consentisses à le quitter ainsi.

Pourtant, ma mère, il a compris que ma santé requérait du repos ; il m'a juré de me garder son coeur ! Mais, ma chère Ninie, dans les grandes villes comme Montréal, les hommes sont-ils sincères ? Oh, sois donc indépendante, ne prends pas de peine, tu lui as écrit, il ne t'a pas répondu, ton amie te dit l'avoir vu en compagnie d'une autre jeune fille ! Alors, prends donc ton repos, amuse-toi bien, tu as bien le temps de te mettre dans la vie rude du mariage, où les épreuves sont plus abondantes que dans le genre de vie du célibat.

La mère fit auprès de sa fille, toutes les représentations possibles pour l'engager, non pas à oublier son ami, mais à ne pas éprouver de chagrin inutile. Oh, mère, reprit la jeune fille, incapable de croire à la trahison de Rogers, il doit-être malade, car je suis certaine qu'il m'aimait et qu'il n'a pas pu changer d'idées, si vite !

Mon enfant, ajouta la mère, il est avocat, et homme d'affaires, aurait-il rencontré sur sa route, une jeune fille très

riche qu'il a pu se laisser emporter vers une orientation toute nouvelle dans ses amours ! Surtout, si comme tu me le dis, il avait des troubles financiers !

Un mariage d'argent serait pour lui la fin de ses tourments ! Allons ma chère enfant, n'y pense plus, pour le moment.

Plusieurs jours encore s'écoulèrent ; Ninie ne reçut de Rogers, aucune nouvelle : Alors, elle prit une décision de suivre les conseils de sa mère ; elle donna libre cours à toutes ses réflexions ! Je vois que mon amour est incompris, et que ma mère a raison ! Ma nature bonne, généreuse est abusée ! Puisque le sort veut que mon coeur souffre dans ses amours, désormais, se disait-elle à elle-même, plus d'amour !

Mais à peine, avait-elle pris cette décision, que revenant aux souvenirs de toutes les promesses, de tous les serments, que Rogers lui avait faits, elle se plaisait à l'excuser, et se décida de lui adresser encore une dernière missive, avec une note au coin gauche de l'enveloppe, prière de retourner après trois jours à . . .

Cette communication révélait l'état d'âme de Ninie ; elle lui dépeignait son chagrin et sa douleur ; et lui demandait de bien vouloir lui faire savoir ce qu'il avait décidé, quelle était la cause de son silence ; elle le rassurait de la fidélité de son amour ; ma vie toute entière t'appartient, tu le sais, Rogers, et je n'ai jamais songé un instant, lui disait-elle, de te reprendre mon amour ! Si tu ne m'aimes plus ou que les circonstances t'aient forcé à lier d'autres amours, veuille donc *me le dire* !

Les coïncidences dans la vie comptent, souvent, des déceptions, et occasionnent aussi des surprises auxquelles, personne n'est en droit de s'attendre.

Ninie se résigna peu à peu, à la circonstance !

Son coeur se refroidit et devint plus indifférent ; elle tournait ses pensées vers les choses pratiques ; blessée dans son amour le plus vivace, le plus noble, qu'elle avait jamais accordé à aucun jeune homme, elle perdit espérance de ne pouvoir jamais plus aimer !

Les meurtrissures de son coeur étaient si profondes qu'elle ne croyait pouvoir jamais les guérir autrement, que par des distractions renouvelées maintes fois. Elle ne se sentait plus capa-

ble de croire à l'existence de l'amour ! Aussi, se disait-elle, à elle-même, si je me marie maintenant, je me marierai avec un homme riche ! Elle ne voyait plus dans la vie, non pas, ce que son âme de jeune fille, croyait y trouver de suave, de rose, mais elle n'y voyait qu'un moyen pour les âmes intelligentes et incomprises, de demeurer dans le célibat, pour jouir de l'indépendance et du bien-être !

Elle ne voyait dans la vie, qu'un but, pour la plupart du monde, celui de réussir ! Aussi, cette idée lui vint à l'esprit de faire comme les autres, d'épouser non pas, selon son coeur, mais selon les lumières de sa raison ; faire un mariage "*riche et chic*", voilà, se disait-elle, le but général des jeunes gens ! Hé bien, je suivrai la voie tracée ! Elle n'aurait pas eu de difficultés, car ses connaissances, son expérience, sa jolie prestance lui auraient permis de rencontrer facilement, un parti de bonne et riche société.

Après quelques jours passés à méditer, elle se demanda si elle devait renoncer à jamais et définitivement, à l'amour de Rogers ; sa conduite silencieuse l'obligeait à en conclure à de la mauvaise foi et ne put s'empêcher de le croire indélicat, à son égard.

Un dimanche après-midi, juste le lendemain d'une journée de vaine attente, un jeune homme bien mis se présenta chez les parents de Ninie ; elle reconnut cet ami ; elle l'avait rencontré déjà à Haileybury, c'était M. Walter Burrage ; il avait aimé cette jeune fille ; il n'avait osé lui rendre visite, vu qu'il avait entendu parler qu'elle devait épouser Rogers ; mais depuis quelque temps, une amie de coeur à qui Ninie avait confié son chagrin de se voir délaissée par lui, avait sans attention ni but défini parlé de cette confidence, à M. Burrage qui crut le moment favorable pour faire des démarches auprès d'elle ; ce M. Burrage était alors à l'emploi de M. Timmins, l'un des riches propriétaires de mines à Cobalt et à Porcupine ; c'était l'un des hommes de confiance de M. Timmins ; il était de moyenne taille ; il avait de beaux cheveux noirs, l'oeil perçant et vif ; sa figure n'était pas jolie, mais très intelligente ; sa démarche était celle d'un homme sûr de son affaire, résolu et actif !

Il avait l'allure du "gentleman," et toutes les manières de l'homme énergique; ne dépassant pas la trentaine, il n'avait pas encore perdu la gaieté, quoique livré beaucoup aux affaires; M. Timmins l'honorait, non seulement de sa confiance, en affaires, mais lui accordait aussi son estime personnelle; en effet, il était très courtois et avait un savoir vivre distingué!

C'était vers le temps où Mgr Latulippe venait de doter Haileybury, d'un des édifices les plus considérables des environs; en effet, M. Timmins, dans un élan de générosité avait donné un cadeau de plusieurs milliers de piastres, à Mgr l'évêque qui, avec l'aide et la contribution des autres francs-tenanciers de la localité, lui permirent d'ériger l'une des plus belles églises des paroisses, des cantons du Témiscamingue; bien que M. Timmins l'eut fait sous une forme, *incognito*, la ville et la paroisse de Haileybury, n'en bénéficièrent pas moins.

Ninie reçut ce jeune homme, avec le sourire sur les lèvres, car elle devina tout de suite, que M. Burrage qui était l'ami intime de Rogers, avait dû apprendre qu'il avait décidé de briser ses amours avec elle; la jeune fille était obligée tout de même d'étouffer dans son coeur, le chagrin qu'elle ressentait à la pensée de recommencer de nouvelles amitiés! d'oublier tant d'heures agréables, de fermer les yeux à jamais sur toutes les premières scènes d'amour! elle se sentait indifférente à la mort, parfois même l'aurait désirée et appelée, si elle eut cru ne pas blesser sa conscience, tant elle éprouvait de la répugnance à vivre sans amours! ce M. Burrage lui apparaissait doué de qualités; mais plus elle causait avec lui, plus elle était portée à faire la comparaison avec son ami; elle ne se sentait aucun attrait, aucun penchant pour M. Burrage; elle l'estimait beaucoup; mais bien qu'il renouvela ses visites, il ne put capter son amour; peut-être, se disait-elle, mon coeur est encore trop sous le coup du chagrin éprouvé, pour, pouvoir aimer de nouveau.

De ce nouvel ami, Ninie accepta l'invitation de faire une promenade en voiture; M. Burrage se montra très gentil, très aimable et l'entourait de toute sa bienveillance; mais elle trouvait toujours que sa conversation n'était pas aussi agréable que celle de Rogers; malgré tous les efforts qu'elle faisait pour chasser

de son esprit, le souvenir de Rogers, souvent, elle se surprenait à converser avec lui comme si elle n'eut pas ressenti un jour, de l'indifférence, de la haine même pour cet ami.

Sans doute, elle n'avait que des louanges à faire sur les qualités de M. Burrage; elle l'estimait beaucoup; d'ailleurs ses parents l'appréciaient aussi en parlaient avec avantages, et ils se sentaient heureux et honorés de voir leur fille fréquentée aussi publiquement, par un Monsieur aussi bien rangé, et qui avait l'estime de toute la famille de M. Timmins, et dont les amis étaient comptés dans la plus belle classe de la société de Haileybury! Mais Ninie ne reconnaissait pas en lui, les qualités de Rogers; celui-ci de sa parole chaude et animée, enthousiaste et idéaliste dans ses sentiments, la transportait jusque dans les atmosphères éthérées ou sur des rivages de mer lointaines, pour là, rêver avec elle et goûter le bonheur de faire des châteaux, de se préparer un avenir commun, beau et grand!

De quelques fines expressions, il savait la tirer soudainement de ses rêves lointains, pour la ramener en un clin d'oeil, à une question des plus pratiques, ou par une saillie des plus spirituelles, la faire rire, d'une joie enfantine et légère! M. Burrage était plus froid; doué d'un jugement solide, il avait pris l'habitude de toujours hésiter un moment avant de répondre; ce qui enlevait du charme à sa conversation.

A la vue des flots du lac Témiscamingue, à la pensée de sa délivrance de la mort, au souvenir de mille moments agréables goûtés en compagnie de Rogers, Ninie eut encore la tentation de l'aimer et de s'assurer, si réellement, il n'avait pas de raisons suffisantes pour expliquer son silence.

Mais, pourtant, se disait-elle à elle-même! N'a-t-il pas été assez méchant? Ne m'a-t-il pas assez fait souffrir? Ne pouvait-il pas m'écrire? D'ailleurs, pourquoi ces sorties, avec cette autre jeune fille? Oh! se disait-elle tout à coup, s'il fallait que cette demoiselle fut sa soeur! S'il était malade! Elle commença à avoir des doutes sur sa propre conduite! Ne s'était-elle pas montée la tête trop vite? N'aurait-il pas mieux valu pour elle, attendre son retour à Montréal, avant de recevoir d'autres amis? Mais

pourtant, M. Burrage ne serait pas venu me voir, s'il n'eut pas sù de Rogers même, qu'il m'avait délaissée; c'est son ami!

Ninie passa une nuit, ainsi à se faire toutes sortes de questions, plaidant le pour et le contre de sa cause, maintes et maintes fois, et en arrivait toujours à la conclusion de continuer à recevoir M. Burrage.

C'était dans le cours de la semaine, l'entrée des classes des divers élèves de la campagne; Ninie comme ancienne institutrice avait reçu de M. le Curé de Guigues, M. Moutet, une invitation d'assister à l'école même où elle avait enseigné pendant de longs mois; elle se fit accompagner de M. Burrage qui connaissait bien M. le Curé et les Commissaires, à cette ouverture de classe qui lui rappelait aussi tant de souvenirs.

Les élèves subissaient un examen sur toutes les matières, qui faisaient le sujet du programme de l'enseignement, afin de pouvoir permettre aux examinateurs de constater quels étaient les progrès des élèves.

Dans la classe des grandes filles, une enfant de quatorze ans, jolie intelligente, châtaine, de grands yeux bruns, de longs cheveux ondulés et touffus lui tombant sur la taille, d'un teint blanc, aux joues roses, et aux bras potelés, avait attiré l'attention des examinateurs, par la manière dont elle répondait aux questions.

Mademoiselle, demanda M. Burrage à Ninie, qui est donc cette jolie jeune fille? pour son âge, elle répond très bien; **n'avez vous par remarqué, sa jolie chevelure, son regard intelligent?** Tenez, regardez donc, quel beau sourire! Est-elle belle, cette enfant?

A ce moment, Ninie se sentit toute troublée; pourtant jusqu'alors, elle ne s'était jamais connue jalouse!

Comme, elle se vit seule, au monde! Son coeur devint désert, et vaste comme les horizons de l'univers.

Perdue dans l'amour et l'estime de Rogers qu'elle n'espérait plus revoir! Incomprise de ce nouvel ami qu'elle trouvait pour le moins indélicat, elle constata que tout le firmament de son coeur, était voilé de gros nuages sombres qui lui annonçaient la venue d'un orage, dont elle redoutait les ravages!

Elle crut qu'il semblait éprouver beaucoup plus d'admiration et d'estime, pour la beauté de cette jeune fille qu'il ne paraissait lui prêter attention.

Oh! il ne m'aime pas, se disait-elle, et moi, non plus, je ne l'aime pas; il ne connaît pas l'amour; c'est un homme que je ne comprends pas! aussi mieux vaut vivre, "*vieille fille*" incomprise, que de vivre avec un homme, que je ne pourrais aimer et que je n'aime pas.

Mais, mademoiselle, continua M. Burrage, savez-vous que cette jeune fille est charmante, qu'elle mérite d'être poussée, encouragée et d'être envoyée au couvent? Voyez donc, ces belles dents blanches, cette figure de fin minois, encadrée dans cette chevelure touffue et ondulée! Elle ferait une demoiselle distinguée! Oh! elle est bien légère; elle est jolie, mais n'a pas beaucoup d'intelligence! reprit Ninie, comme pour sonder le fond du coeur du nouvel ami; mais, c'est un enfant, dit M. Burrage; avec les années et l'instruction, elle mûrira ses idées. Sa figure ajouta-t-elle, indique un grand coeur, elle sera amoureuse; regardez sa belle bouche, ses jolies lèvres; oui, elle sera amoureuse des beaux-arts et aussi très affectueuse et sensitive!

Ne la connaissez-vous pas? — Non mademoiselle! Et vous la connaissez? — Oui monsieur, je la connais, mais pardonnez-moi, ma question, avez-vous l'intention de lui faire la cour? En ce cas, vous pourriez revenir chez moi, elle prendra tout simplement ma place, au salon, c'est ma petite soeur. Mais j'ose croire que quoique jeune et naïve, elle ne tombera pas sous les flatteries de compliments un peu exagérés, et ne servira pas de pâture à la convoitise de gourmands.

Mademoiselle, vraiment, vous êtes en colère, reprit M. Burrage en jetant un coup d'oeil sur la figure de son amie il constata qu'elle était surexcitée et énervée et ne pouvait dissimuler la profonde blessure qu'il lui avait causée au coeur, par ses remarques plutôt irréfléchies et dites à la suite de distractions d'affaires qui l'occupaient continuellement

Mademoiselle, lui dit M. Burrage, ne vous emportez pas, ne vous irritez pas contre moi? Les quelques remarques favora-

bles que je viens de faire sur le compte de votre soeur, n'ont pas dû vous blesser; vous ne devez pas douter un seul instant que j'aie eu l'idée de penser à cette jeune fille; vous devez comprendre, que je ne saurais espérer ni attendre de l'amour de ce coeur si jeune, incapable encore de comprendre même ce que c'est que d'aimer; je suis trop sérieux, Mlle, pour m'arrêter, à des réflexions qui auraient pu vous causer de la peine; si j'eusse réellement éprouvé les sentiments d'affection, que vous paraissez croire que j'ai eus, pour cette jeune enfant, je ne vous les aurais pas exprimés si ouvertement, n'est-ce pas? Aurais-je le désir d'aimer, de chercher une petite épouse, ayant toutes les qualités suivant mes goûts et mon appréciation, savez-vous que je ne penserais à faire autre chose, que de continuer mes visites auprès de vous, si je recevais des invitations de plus en plus engageantes de votre part?

Alors comme satisfaite et convaincue de l'amitié et de l'estime que M. Burrage lui portait, elle lui dit: cher Monsieur, si j'ai porté de l'intérêt à vos paroles, à vos remarques, c'est que je dois vous l'avouer, vous commencez à gagner mon estime et mon amitié; j'admire chez vous, vos manières distinguées et le jugement sûr d'un homme d'affaires, expérimenté. Je vous remercie Mlle, de votre compliment et j'ose croire que vous continuerez à voir chez moi, les mêmes qualités. Je tiens à avoir votre estime; vous me connaissez, votre famille me connaît encore plus intimement que vous, et vous savez que je n'ai pas pour habitude, d'en faire croire aux jeunes filles que j'ai très peu, fréquentées d'ailleurs! Si je me permets de telles démarches, auprès de vous, c'est que je reconnaissais que vous aviez toutes les qualités d'une bonne petite épouse, et que j'espérais pouvoir mériter votre estime, au point de me permettre de vous rendre visite, dans le but de se connaître et de juger nos caractères.

Retournant à la demeure de Ninie, M. Burrage porta un intérêt particulier à la conversation de son amie; il s'intéressait à tous les mouvements et à toutes les inspirations de son âme; il l'aimait sincèrement; le sang-froid avec lequel il lui avait répondu, alors qu'elle était sur le point de s'emporter contre lui et qu'elle ne pouvait plus dominer ses nerfs, l'avait fait aimer

et apprécier davantage ! Elle ne le détestait plus ; les remarques qu'il lui avait faites, sur le compte de sa jeune soeur lui avaient fait de la peine, elle l'avait trouvé indélicat, et l'avait jugé pour un homme peu sincère et changeant, mais elle ne le détestait plus.

Elle reçut encore quelques visites, de son ami M. Burrage ; mais toute l'estime qu'elle avait pour lui, ne grandissait pas, et elle ne ressentait pas dans son coeur, le feu de l'amour qui dévore les amoureux ; souvent, même, elle avait hâte de le voir partir ; de longs moments, alors qu'ils étaient assis en présence, l'un de l'autre, se passaient dans le silence ; elle avait beau chercher des sujets qui pouvaient l'intéresser, la conversation était toujours pour elle, ennuyeuse, languissante et traînante ! Une semaine après, comme Ninie ne recevait aucune nouvelle de Rogers, comme elle se voyait trompée dans ce qu'il y a de plus noble, dans toute son existence, marchant sans but, sans destination, indécise et incomprise ! comme elle ne pouvait se décider à unir sa destinée, à celle de cet ami, bon citoyen pourtant, M. Burrage, elle réunit dans sa mémoire et dans son coeur, tous ses souvenirs, tous ceux qui lui étaient les plus agréables, ceux surtout lui rappelant tous les beaux moments passés avec son Rogers, et décida de se retirer des amusements de la société, pour ne plus vivre désormais que de la joie de ses souvenirs !

Pourtant, elle était encore bien jeune ! vingt quatre ans n'avaient pas encore fait disparaître la grâce et la beauté de ses sourires.

Mais, aimer par la raison, ce M. Burrage pour qui, son coeur n'éprouvait aucun amour ! Elle ne pouvait s'y résoudre, car c'était risquer son bonheur pour la vie ! elle avait bien pour lui de l'estime, elle le trouvait bon, doux, ses connaissances étaient vastes ; par certains moments, quand il n'avait pas la tête trop occupée aux affaires, il était même aimable et intéressant en conversation ; mais, en faire son époux, son confident, entre les mains de qui elle déposerait le trésor de son amour et de ses serments les plus sacrés, c'était chose impossible ; elle ne pouvait s'y résoudre.

La résolution qu'elle prit de refuser les visites de M. Burrage, la porta à penser de nouveau, à son ancien ami Rogers ;

elle se plongeait chaque jour, dans de longues heures de méditations ; ses vacances se terminaient bientôt.

Devait-elle signifier le congé à M. Burrage ?

Devait-elle décliner l'honneur de recevoir ses visites ? Devait-elle retourner à son emploi, à Montréal, où elle aurait constamment le chagrin d'avoir sous les yeux, cette autre jeune fille qui lui avait ravi tout son bonheur, toutes ses espérances, son Rogers !

Devait-elle consentir à l'invitation de ses parents, de demeurer à Guigues, et de jouir de la tranquillité, du calme et du repos ?

Ninie était toute occupée à résoudre cette question de sa nouvelle orientation lorsque, ne pouvant plus contenir tout le chagrin qui l'accablait, elle tomba, privée de connaissances, la figure baignée de larmes, affaissée sur elle-même, au pied du gros pin ombrageant le jardin de sa mère, et où elle avait pris l'habitude d'aller rêver, écrire ou faire ses lectures ; elle tenait à la main, un crayon et un morceau de papier sur lequel, trois mots étaient écrits seulement, c'était le commencement de sa lettre :

Mon cher Rogers,

Sa mère, attirée, par le cri, qu'elle poussa, sous la douleur qu'elle ressentit au coeur, la trouva dans un grand état de faiblesse, et parvint à la ramener à sa chambre ; et là, Ninie poussa une triste plainte avec Victor Hugo :

Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient point mornes ;
Non, le jour rayonnait dans un azur sans borne.

Sur la terre, étendu,

L'air était plein d'encens et les prés de verdure
Quand il revit ces lieux où par tant de blessures
Son coeur s'est répandu.

L'automne souriait ; les côtes vers la plaine
Penchaient leurs bois charmants qui jaunissaient à peine ;
Le ciel était doré ;

Et les oiseaux, tournés vers celui que tout nomme,
Disant peut-être à Dieu quelque chose de l'homme,
Chantaient leur chant sacré.

Il voulut tout revoir, l'étang près de la source,
 La mesure où l'automne avait vidé leur bourse,
 Le vieux frêne plié,
 Les retraites d'amour, au fond des bois perdues,
 L'arbre où dans les baisers. leurs âmes confondues,
 Avaient tout oublié.

Il chercha le jardin, la maison isolée,
 La grille d'où l'oeil plonge en une oblique allée,
 Les vergers en talus.
 Pâle, il marchait. — Au bruit de son pas grave et sombre,
 Il voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre,
 Des jours qui ne sont plus.

Il entendait frémir dans la forêt qu'il aime
 Ce doux vent qui, faisant tout vibrer en nous-même,
 Y réveille l'amour,
 Et, remuant le chêne ou balançant la rose,
 Semble l'âme de tout qui va sur chaque chose
 Se poser tour à tour.

Les feuilles qui gisaient dans le bois solitaire,
 S'efforçant sous ses pas de s'élever de terre,
 Couraient dans le jardin ;
 Ainsi, parfois, quand l'âme est triste, nos pensées
 S'envolent un moment sur leurs ailes blessées,
 Puis retombent soudain.

Il contempla longtemps, les formes magnifiques,
 Que la nature prend dans les champs pacifiques ;
 Il rêva jusqu'au soir ;
 Tout le jour, il erra le long de la ravine,
 Admirant tour à tour, le ciel, face divine,
 Le lac, divin miroir.

Hélas ! se rappelant ses douces aventures,
 Regardant, sans entrer, par dessus les clôtures,
 Ainsi qu'un paria,
 Il erra tout le jour. Vers l'heure où la nuit tombe,
 Il se sentit le coeur triste comme une tombe,
 Alors il s'écria :

“O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
 Savoir si l'urne encor conservait la liqueur,
 Et voir ce qu'avait fait, cette heureuse vallée,
 De tout ce que j'avais laissé là, de mon coeur !

“Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
 Nature au front serein, comme vous oubliez !
 Et comme vous brisez dans vos métarmorphoses,
 Les fils mystérieux où nos coeurs sont liés !

“Nos chambres de feuillage en halliers sont changées;
L'arbre où fut notre chiffre, est mort ou renversé;
Nos roses dans l'enclos, ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé.

.....

.....

“Mais toi, rien ne t'efface, amour! toi qui nous charmes!
Toi qui, torche ou flambeau, luis dans notre brouillard!
Tu nous tiens par la joie, et surtout par les larmes;
Jeune homme, on te maudit, on t'adore, vieillard.

CHAPITRE VIII

Titre XI

SURPRISE

C'était un beau jour du mois de septembre; le givre qui commençait à recouvrir les arbres, le matin, était tout disparu; le soleil était radieux; les forêts étaient encore belles et verdoyantes; la ville de Haileybury revêtait un aspect coquet; tous les citoyens avaient nettoyé les rues et pavoisé d'oriflammes et de drapeaux, tous les principaux édifices et leurs résidences privées; il y avait affluence de visiteurs dans la localité; on célébrait l'arrivée de Mgr Latulippe, après une absence de plusieurs mois en Europe.

Un magnifique banquet lui fut préparé, auquel étaient invités, tous les principaux personnages du clergé, amis de l'évêque, et notables de la localité.

M. Burrage avait invité à cette occasion, Delle Ninie à l'accompagner à ce diner, auquel il était de son devoir de prendre part; elle accepta avec reconnaissance, l'honneur qu'il lui faisait.

Beaucoup de membres du clergé avaient répondu à l'invitation; la salle était comble; Messieurs les députés du Comté, M. le Maire McAuley, M. Le Shérif McMillan, les MM. Timmins, Foster, Gillies étaient aussi présents à cette fête; de jolies demoiselles et des dames distinguées servaient les convives.

A l'adresse de bienvenue qui lui fut présentée, Mgr Latulippe, dont la santé paraissait encore chancelante quoique meilleure, répondit en remerciant ses ouailles de lui avoir préparé une aussi belle fête, lui prouvant par là, tout leur esprit de soumission et d'attachement; il témoigna en termes non équivoques, toute sa vive reconnaissance, aux membres du clergé de lui avoir

donné, par leur présence, la preuve la plus sincère de l'estime qu'ils lui portaient.

Puis, il élabora un discours de haute envolée qu'il divisa en trois points: l'avenir de Haileybury et le développement des cantons du Témiscamingue; l'orgueil d'avoir maintenant un temple, une église digne de la richesse des citoyens de cette ville; la grande gloire de Celui qui conduit tous les événements de la vie du monde, Dieu!

Dans un discours très éloquent, il réussit à être compris; ce saint homme qui a travaillé avec un dévouement inlassable pour le bien des âmes dont il avait la direction, avait à coeur, aussi, l'intérêt des pauvres et l'instruction de la jeunesse.

Des sommes très considérables en effet, lui furent remises, en pur don, de la part de plusieurs familles, surtout des Messieurs Timmins, Foster et Gillies pour être employées en bonnes oeuvres.

Des orateurs éminents portèrent aussi des toasts, à ce banquet; quelques membres du clergé y répondirent; M. le Maire, se faisant l'interprète du corps du conseil, tant en son nom qu'au nom de ses collègues, ajouta aux nombreux souhaits de bonne santé et de bonheur, que les orateurs précédents avaient formulés, à l'adresse de leur évêque, de belles paroles dépeignant le caractère noble du citoyen, le coeur dévoué du prêtre, les hautes connaissances et la piété d'un évêque, qualités toutes réunies chez Mgr Latulippe.

La jeune fille prêtait une oreille attentive à tous les discours des orateurs; M. Burrage était d'une galanterie remarquable, elle ne pouvait cependant, s'empêcher de laisser son âme s'envoler, auprès de son Rogers, dont le souvenir lui revint à l'esprit, quand un des brillants orateurs remerciant les demoiselles et les dames de l'assistance, surtout les organisatrices de la fête, leur parla patriotisme, disant qu'elles ne pouvaient être vraiment patriotiques, qu'en aimant leur foyer, leur famille, leur pays natal, et que la base de tous ces amours, était l'Amour du coeur, l'amour noble et pur qui conduit à l'union des coeurs, vers un but idéal, mais pratique, vers un avenir commun.

C'est à ce moment, que Delle Ninie reçut un télégramme;

quelques personnes constatèrent l'émotion qu'elle ressentit lors de la remise qu'on lui en fit.

M. Burrage n'attendit pas qu'elle demandât la permission d'ouvrir ce message, et lui dit : vous pouvez lire mademoiselle, et si vous désirez vous retirer, je me ferai un plaisir de vous être agréable.

D'une main nerveuse et tremblante, Ninie ouvrit et lut secrètement : "Votre ami, Rogers, où est-il ? Goûtez-vous encore ses baisers ?"

Ce message était signé d'un nom inconnu !

M. Burrage vit tout le trouble de l'âme de Ninie et redoutant qu'elle s'affaîsât, sous le coup de la surprise : Sortons, lui dit-il, votre embarras, me cause un malaise, et je vois que l'assistance semble inquiète à votre sort : allons, courage, le grand air vous fera du bien.

Ninie regagna la demeure de ses parents ; tout le long du trajet, à toutes les questions qu'il lui fit, elle ne répondit simplement que ces mots : Oh ! laissez-moi, voulez-vous ? laissez-moi pleurer, je me sens faible !"

Sa mère, accourut au devant d'elle, toute joyeuse, comme d'habitude, mais changea vite son empressement gai, quand elle vit M. Burrage l'aidant à marcher, et qu'elle constata avec surprise les joues pâles de sa fille, grelottante et tremblante sous un frisson terrible ! mais qu'as-tu, ma chère enfant ? Es-tu malade ? Elle l'aida à se dévêtir, et la conduisit à sa chambre. Ninie ne pouvait répondre, autrement que par des soupirs et un regard des plus tristes.

M. Burrage expliqua, ce qui était arrivé, et se retira, silencieux et grave.

Seule, avec sa mère, à qui elle ne cachait rien, Ninie lui révéla la cause de son chagrin.

Oh ! mon enfant, ce n'est peut-être que l'oeuvre d'une rivale ? il n'y a rien qui puisse t'alarmer !

D'ailleurs, n'as-tu pas décidé de le quitter cet ami Rogers ? Serait-il marié que tu devrais t'estimer heureuse, de ne pas l'avoir pour époux, car bien qu'il paraisse bon, sympathique, je ne l'aime plus, car il t'a délaissée, dans un moment où tu avais

raison de compter sur lui; il t'a délaissée d'une manière qui prouve qu'il est égoïste; il a peut-être changé avec les années! viens, courage, mon enfant, viens prendre une tasse de café, cela te fera du bien!

Ninie comprit que sa mère n'interprétait pas le télégramme de la même manière quelle le faisait. Son esprit repassait toutes les scènes dont elle avait été témoin depuis deux années; en effet, se disait-elle, il se peut que ce soit un méchant qui pour me taquiner, m'envoie ce message avec l'intention de savoir si je l'aime encore! Serait-ce là, l'oeuvre d'une des parentes de M. Burrage, qui aurait pris ce moyen pour s'assurer si j'aime encore Rogers? Serait-ce, là l'oeuvre d'une jeune fille courtisée par Rogers, et qui, certaine d'elle, se moquerait de moi, aussi ouvertement? Serait-ce là, l'oeuvre de cette jalouse Anita Baker, qui de passage à Montréal, aurait appris le mariage de Rogers, et voudrait ainsi me faire de la peine? Ne serait-ce pas plutôt, l'oeuvre de Harry et de ses complices, qui aurait entrepris de mener à bonne fin, l'exécution du complot qu'ils ont tramé depuis longtemps contre mon bon ami?

Cette idée était bien celle qu'elle eut, en ouvrant le message, mais les paroles échangées avec sa mère, l'avaient mise dans le doute, et alors, elle repassait dans sa tête, toutes les causes qui avaient pu motiver ce télégramme; après avoir pesé le pour et le contre de toutes ces questions, elle en vint à la conclusion que sa première idée était la meilleure. Que de méditations! Que de réflexions! Durant toute la nuit, elle n'eut d'autres préoccupations que de penser à ce qu'elle devait faire. Retourner à Montréal? si c'était l'oeuvre de M. Burrage, c'était s'exposer au ridicule; si c'était l'oeuvre d'une rivale, c'était donner dans le piège tendu; mais, se disait-elle, si c'était d'un méchant qui aurait comploté contre Rogers et qu'il eut besoin de moi! Comme je me repentirais de ne pas aller à Montréal!

A peine, le jour était-il apparu, le lendemain que Ninie fière de la conclusion de toutes ses pensées, décida de retourner à Montréal, pour se rendre compte de la nature de ce télégramme.

Ses parents étaient anxieux de son bonheur.

Ils ne portèrent pas obstacle à la décision qu'elle avait prise. Elle retourna à Montréal.

Les adieux qu'elle fit à sa famille furent affectueux mais très significatifs.

En arrivant à Montréal, elle prit ses appartements au Queen's Hotel, où elle se remit des fatigues de ce long voyage.

Elle se mit en communications avec ses amies, ses relations d'affaires, avec son ancien patron ; elle apprit malheureusement, que son Rogers était en prison, à Bordeaux, depuis sept semaines !

Son âme en proie à la douleur, cherchait des moyens d'être utile à son ami.

Comment se fait-il, se disait-elle à elle-même, que mon ami Rogers ait été condamné par les tribunaux ? Il faut donc croire que Harry ait continué promptement ses procédures contre lui.

Pourtant Rogers, lui qui n'avait jamais eu que deux foyers, dans sa vie ; lui qui était fier, noble, honnête, était en prison !

Indicible, la douleur que ressentit Ninie.

Il n'avait aimé que son pays natal, son Alma Mater et sa fiancée. Et pourtant il était à Bordeaux.

Ninie comprit que Harry avait continué l'oeuvre de sa vengeance, contre Rogers.

Tous les amis et les hommes d'affaires qu'elle rencontrait, lui montraient les lettres et cartes postales qu'ils avaient reçus leur annonçant l'arrestation de Rogers et les invitant à assister à sa condamnation.

Plus elle lisait, plus elle se rendait compte qu'un complot avait été tramé contre cet honnête jeune homme !

La vie, se disait-elle, à elle-même, consiste-t-elle en un concours de ceux qui peuvent le plus amasser, acquérir d'argent ? Si c'était, réellement là, le but de la vie, avec ceux-là pourtant Rogers pourrait rivaliser !

La vie consiste-t-elle, en un concours de ceux qui cherchent à se montrer aimables et affectueux ? pourtant, Rogers, pourrait démontrer au public, qu'il est digne d'amour, d'affection.

La vie consiste-t-elle en un concours de ceux qui se croient capables, de faire valoir et leur importance personnelle, et l'appui

de leurs amis? pourtant, Rogers, il me semble, remporterait la palme des concurrents.

La vie consiste-t-elle en un concours de ceux qui, se croyant assez puissants, avec leurs argents, de pouvoir dire, je domine, je subjuge, je réduis à néant tous mes ennemis? pourtant, répétait-elle, en elle-même, Rogers pourrait se défendre!

La vie consiste-t-elle en un cours de ceux qui, se croyant invincibles et intelligents, ont la prétention, de ne jamais avoir à lutter, à combattre contre ceux-là mêmes qu'ils abaissent et humilient? Pourtant, Rogers, figurerait bien, en ce concours. Mais, réfléchissait-elle, Rogers ne voit pas dans la vie ces concours d'êtres plus ou moins intelligents, n'ayant d'autre but que de faire valoir, leurs talents et leurs personnalités, mais Rogers sobre, intelligent, occupé que de ses affaires, ne voit dans la vie que la loyauté et l'honnêteté.

Si ses ennemis ont trouvé le secret de le faire tomber dans un piège, et de le classer sous le rang des criminels, je le défendrai, au péril de ma vie tout comme il m'a défendu des basses attaques de Harry

CHAPITRE IX

Titre I

BORDEAUX

Le verdict de culpabilité avait été rendu par la Cour contre Rogers. Tous les assistants, à l'exception de la "*clique*" fomentant la haine et la vengeance contre lui, laissaient échapper un soupir de sympathies. On ne pouvait croire à sa mauvaise foi ! Il était accusé d'avoir trompé son contractant.

Il fut conduit, tout comme les autres prisonniers, les menottes aux mains, de la cellule commune, au char de la prison, jusqu'à Ahuntsic, et de là, embarqué comme les vils criminels, dans une voiture traînée par deux chevaux, dans laquelle étaient entassés comme des sardines, dans les ténèbres ; voyous, cambrioleurs, ivrognes et voleurs de grand chemin.

Rogers subit tous ces tourments, sans se plaindre !

Arrivé à Bordeaux, il fut fouillé, on lui enleva tous ses articles, couteau de poche, crayons, etc., etc. ; on lui remit dans un bol de fer-blanc, un petit pain sec.

L'ex-champion, M. Horace Barré, le rival de Louis Cyr, conduisait la voiture ; de sa figure douce et sympathique, jaillirent des sourires qui portèrent de l'encouragement dans le cœur de Rogers qui le connaissait bien.

On le conduisit (il était alors, sept heures environ du soir) dans sa cellule : appartement au plancher en ciment, à la fenêtre grillée et sous clef, aux vitres peintes ; un lit de fer sur lequel était une paille remplie de paille, avec un oreiller sali et une couverture servant pour la moitié, de drap, et pour l'autre moitié, de couverture, un cabinet de toilette et de l'eau coulante à volonté, à droite, à l'opposé du lit,, une petite table fixée au

mur, sur laquelle, rien, aucun objet ne se trouvait pour apporter de la distraction au prisonnier; il faisait froid! très froid! Une lourde porte mue automatiquement se referma sur ce prisonnier!

Rogers resta étendu sur son grabat et pensif:

Me voilà en prison! C'est cela, la prison de Bordeaux! Du matin au soir, du soir au matin, le régime veut que les prisonniers, n'ayant pas encore reçu leur sentence, attendent dans ce calme, dans cette solitude, dans le silence, le sort qui leur est réservé. Que faire? se demandait Rogers. Même, il n'est pas permis de travailler. Seule, la pensée dont on ne peut arrêter les mouvements, vole et parcourt les plaines et les villes, visite les parents et les amis.

Mais, en ai-je, se demanda, Rogers, des parents, des amis?

Pourtant, il me semble que j'ai été bon pour certains compagnons? Viendront-ils m'apporter du tabac, des cigares? Viendront-ils m'apporter de quoi me nourrir? Car les prisonniers non sentencés, ont droit de recevoir la nourriture que leurs parents ou amis leur apportent. Qui viendra me voir? Qui m'apportera une parole de consolation?

Si l'on reproche, à Sir Lomer Gouin, d'avoir fait de la prison de Bordeaux, un palais luxueux, c'est à tort. En effet, la prison de Bordeaux, a des corridors en marbre! Mais le régime est un des vestiges de la barbarie du moyen-âge. Le régime de la prison, n'est pas un régime qui punit, mais un régime qui tue! se disait Rogers.

Il n'est pas surprenant d'apprendre que l'homme intelligent qu'on enferme à Bordeaux, en sort pour être conduit à l'asile, ou dans son tombeau!

Quel débarras pour la Société, se dit-on parfois! S'il fallait que la justice s'applique à débarrasser la société, s'il fallait retrancher du rang de la société tous ceux qui sont censés lui nuire ou qui n'accomplissent pas leurs devoirs, peut-être la prison de Bordeaux se verrait trop restreinte pour recevoir tous ses pensionnaires! et encore, la verrions-nous peut-être sans Gouverneur!...

Rogers passa de longues heures à souffrir du froid, de la faim, de la solitude. C'est la nuit, tout le temps! Inutile de

pleurer ! Inutile de se livrer à des actes de désespoir ! Seule, la raison doit commander en ces heures de dures épreuves. Ouvrir l'oeil sur la manière dont les choses se passent, et se servir de son influence auprès des autorités pour faire casser l'esprit de routine qui n'est autre qu'un régime de barbarie.

Le personnel de la prison de Bordeaux, est de première classe ; M. David assistant gouverneur est un homme très distingué ; de hautes connaissances, le désignant comme un homme supérieur ; le sergent Major, par son affabilité et sa piété reconnue, le font estimer même, des sujets les plus récalcitrants ; il commande par la douceur ; il a le secret de se faire obéir et respecter. Le sergent Beauchamp, à l'oeil noir, à la figure un peu picotée, est très intelligent et sait discerner les motifs qui font agir les prisonniers ; courtois, gentil, avec ceux qui savent le respecter, il est aussi dur et sait se servir de mesures énergiques, à l'égard de ceux qui croient pouvoir résister à l'autorité ; mais le régime, encore une fois, est des plus routiniers, des plus contraires à l'hygiène ; les prisonniers attendant leurs procès, n'ont pas d'exercices ; la société, a-t-elle le droit de soumettre, à un régime, qui est regardé, comme l'un des vestiges de la barbarie du moyen-âge, un homme qui est accusé, mais qui n'est pas condamné pour actes criminels ? J'espère que l'Hon. Premier Ministre de la Province de Québec, dont on dit tant de bien, étudiera cette question, ainsi que celle de la classification des prisonniers, ruminaient Rogers.

Il se vit seul, délaissé ! son âme plana au-dessus de toutes les spéculations honteuses du monde. Ceux même, qui avaient le devoir de venir lui apporter douceurs et consolations, rougirent de se rendre jusqu'à la prison ; et le nombre de ceux qui s'y rendirent, fut très restreint ; la tête occupée à faire administrer ses biens, du mieux qu'il put, Rogers pleura sur l'ambition et l'égoïsme des hommes, des parents, des amis !

Un matin, vers les dix heures, on vint prévenir Rogers qu'il était demandé au parloir ! Le coeur transi ; l'âme inquiète, Rogers se demandait : qui me demande bien, au parloir ? Ah ! Peut-être mon père, ou ma mère ? Résolu de ne leur laisser croire à du malaise, il fit un effort pour apparaître souriant et joyeux ! Quelle

ne fut pas sa surprise quand il apparut et vit derrière la grille, une jeune fille qui se présenta à lui : Comment, te portes-tu, Ninie, lui dit-il ? très bien, répondit-elle, contente de le voir ferme et résolu à combattre !

Quelques minutes s'écoulèrent et les deux amoureux plutôt occupés à se maîtriser qu'à se communiquer leurs pensées et leurs sentiments, restèrent silencieux.

Après de longs et significatifs regards, ils s'échangèrent quelques paroles pour témoigner l'ennui de leur séparation. Rogers ressentait tout ce que l'âme de Ninie voulait lui dire. Elle ne pouvait pas, rester insensible, à tout ce que cette figure pâlie et ferme, lui causait d'impressions.

Les deux âmes s'étaient comprises.

Elle dissimula cependant, facilement, toute l'émotion qu'elle ressentait, en lui promettant de venir le voir, deux fois par semaine.

Rogers, ne put comprimer tous les sentiments de joie qu'il éprouva, à la vue de cette jeune fille qui, comme la colombe, apportant à Noé, la branche d'olivier, lui apportait avec la permission du garde, la lettre de son avocat qui lui disait que l'Appel était accordé.

Ninie sortit son mouchoir, le posa sur ses yeux, et retournant ses regards vers Rogers : Au revoir, lui dit-elle, à voix basse, à bientôt ! et lui désignant du doigt, un paquet qu'elle laissait sous la direction du garde, elle lui dit en se retirant : c'est pour toi.

Les corridors retentirent de l'écho des pas des amoureux qui se séparaient en silence, et Rogers sous la conduite du garde M. Caouette, un honnête et bon garçon, sympathique et généreux, se dirigea vers sa cellule.

Quelques jours après, le jeudi après-midi, (Rogers n'avait pas encore vu quel temps il faisait) on l'appelait de nouveau, au parloir ; Ninie l'attendait, toute vêtue de noire, elle fixa ses grands yeux sur la figure de Rogers, pour s'assurer s'il avait eu de la peine. Elle constata avec joie qu'il était de bonne humeur.

Puis-je faire quelque chose pour toi? mon ami? Je comprends que tu n'as pas reçu de visites souvent; car il en arrive ainsi, dans la vie; ceux que tu as nourris du fruit de ton travail, sont et seront peut-être les premiers à te calomnier; Alors même qu'ils sont en tort; mais puis-je faire quelque chose pour toi? Oui, ma chère amie; il me répugne de te demander ce sacrifice; mais, vois-tu, ici, en la prison de Bordeaux, nous n'avons pas la permission de téléphoner, pas même à nos avocats. Quel est donc ce sacrifice? Ma chère Ninie, je crains que ma mère ne souffre énormément de me voir en prison! Elle peut croire que je suis un criminel! Veux-tu te rendre auprès d'elle, lui expliquer l'affaire, la rassurer que je triompherai! Oui, répliqua Ninie, j'irai la voir, et elle sera heureuse d'avoir de ma bouche même, des explications sincères!

Les portes se refermèrent! Des sanglots éclataient des deux côtés!

Ninie revint, au jour qu'elle lui avait promis; elle revit Rogers toujours ferme, mais anxieux d'avoir des nouvelles.

Elle put converser avec lui pendant dix minutes environ, profitant du bonheur qu'elle avait de lui remettre une petite boîte de divers articles qu'elle croyait lui être utiles, elle lui signifia d'un regard que quelque chose pouvait l'intéresser.

Arrivé dans sa cellule, il ouvrit, en présence du garde, ce qu'il lui était destiné; il découvrit après le départ de celui-ci, une petite lettre ainsi conçue:

Mon cher ami,

J'étais triste de voir, que je n'aie pu te glisser ma lettre, mardi dernier; d'un autre côté, je m'en réjouis; car je suis en train, ce soir, de te la rendre plus intéressante, tout en méditant un moyen ingénu de te la faire parvenir, cette fois-ci.

Si je réussis, tant mieux! Si l'on découvre ma ruse tant mieux, répéterai-je encore! Et alors, on me détiendra là, à tes côtés, près de toi, j'espère! Au moins, je ne souffrirai pas tant de ton absence! Pouvoir partager ta captivité, même tout endurer pour toi, serait ma plus grande joie! Je souffre énormément de te voir captif. Veuille croire combien j'ai été malheureuse et combien j'ai souffert de ne pas avoir reçu de tes nouvelles depuis

mon départ. Pardonne-moi, même si j'ai cru à de l'indifférence et à de l'oubli de ta part.

Quelles tristes vacances j'ai passées ! Mon cœur a soupiré après tes lettres que je n'ai pas reçues ! Je n'ai pu soupçonner un tel malheur. J'ai cru à un éloignement volontaire. Pauvre Rogers ! Prends courage ! Sois ferme ! La lutte est des plus terrible. Dans le public, s'il se trouve des gens qui parlent contre toi, il en est aussi qui te défendent. Au nombre de ceux qui travaillent pour te faire recouvrer ta liberté, veuille compter ta petite Ninie qui ne sera heureuse, que lorsqu'elle te saura libre, et constatera que ton innocence sera reconnue ! Ne te fatigue pas. Je vais voir à tout. Je prends tes intérêts. Il n'est pas de sacrifices que je ne me sens disposée, à faire pour toi.

Mon bon Rogers ! Si j'avais pu douter davantage, de la complicité du complot de Harry contre toi, je serais accourue, plus tôt. Mais je ne recevais pas de nouvelles.

Quelles tristes vacances ! Combien j'ai souffert de ton absence ! Combien j'ai désiré recevoir de tes nouvelles ! Je te sais énergique. J'ose croire que ta captivité ne te portera pas au découragement. Compte sur les prières et les démarches de celle qui ne t'oublie pas. Je suis anxieuse de te raconter de vive voix, ce qui s'est passé et de te prouver combien je te suis attachée.

Je viendrai te voir, deux fois par semaine. J'ai vu ton avocat ; il a été pris par surprise ; il ne croyait pas d'abord, à une affaire montée. Il ira en appel ; je l'ai mis au courant du complot tramé contre toi. J'ai tout lieu, d'espérer que la Cour d'Appel te rendra à la liberté. Que les jours sont longs ! Ton ennemi ne cesse de te calomnier, mais sois tranquille ! Supporte seulement, ta captivité et tout ira bien, j'espère !

J'ai vu ta mère. Je suis allée la voir. Je lui ai expliqué la nature de la cause, qui a amené devant les tribunaux dont le jugement est répudié par le public, un honnête et bon garçon.

Tout le monde sait que Harry ne faisait que de te tendre un piège, quand il cherchait et réussissait à se mettre en affaires avec toi.

Cette condamnation ne t'abaisse pas, dans l'estime du public qui te connaît ; à mes yeux tu n'en sortiras que plus grand,

que plus noble. Supporte courageusement, cette épreuve, et nous verrons des jours meilleurs.

Veuille compter, bon ami Rogers, sur tout l'étendue des sacrifices que je suis disposée à faire pour toi, et me croire toujours

Ta fidèle et sincère Ninie

La jeune fille quitta la prison, les yeux remplis de larmes, tout en méditant sur la destinée de certains hommes; ceux-là, sont souvent incompris et passent pour de malhonnêtes gens, tandis que ceux-ci grands criminels, ayant mérité maintes fois, d'être punis, jouissent de la plus grande liberté!

A peine, était-elle de retour à ses appartements, qu'elle recevait des messages téléphoniques, lui annonçant tantôt qu'elle se déshonorait à porter secours à Rogers, tantôt que celui-ci se moquait d'elle, tantôt qu'elle aurait son sort si elle continuait à le visiter.

Rogers réussit à faire remettre à Ninie, en l'enveloppant dans certains petits articles qu'il lui retourna comme ne lui étant pas utiles, lors de sa nouvelle visite, une lettre en réponse à celle qu'elle lui avait adressée:

Ma chère Ninie,

Je ne sais quelles expressions je dois employer, pour te prouver ma reconnaissance. Tes visites me font du bien. Je comprends toute l'étendue des sacrifices que tu t'imposes, mais si je ne puis pas, moi-même te les payer, j'ose croire que Dieu à qui j'adresse de ferventes prières, pour toi, te bénira et te fera trouver le fruit de tes sacrifices. Continue, à venir me voir! Ici, c'est le désert, c'est la solitude! Le seul bruit que tu entends, c'est ou le tintement, à tes oreilles, de la pulsation de ton sang, ou le bruit d'enfer que les ouvriers font à réparer les portes des cellules de la prison. La prison est belle, belle pour les visiteurs! Les planchers sont en marbre! Mais le régime de la prison, est un régime qui tue! Nous n'avons qu'une petite messe, le dimanche matin, et ceux qui veulent y aller, doivent se hâter, à leur réveil,

de se tenir prêts, car les portes des cellules s'ouvrent et se referment, aussitôt; à peine le cri du prisonnier avertisseur s'est-il fait entendre, "Catholic church! Catholic Church!" que les portes s'ouvrent et se referment! Quelle heure est-il? on ne le sait pas; pleut-il? on ne le sait pas; les prisonniers qui comme moi, attendent leurs procès, sont dans la plus grande solitude, et souvent ils sont là, des mois et des mois. Je me demande, parfois, si les juges comprennent leurs devoirs! Ont-ils reçu la mission de tuer, ou d'appliquer la loi, ou de se faire les instruments des vengeurs? Les consolations que tu m'apportes, sont audelà, de tout ce que je pourrais te dire! Etre renfermé du matin au soir, du soir au matin, dans un espace étroit, ou tantôt il fait trop chaud, tantôt il fait trop froid et où il faut tout endurer, tout souffrir! la nourriture est celle que ne donne pas, en général, un citoyen, à son propre chien.

Ma chère amie, je te demande de ne pas me laisser; reviens, mon courage se renouvelle à ta vue; J'ai reçu tes fleurs; tu as été bien gentille, bien bonne de penser à exécuter une promesse que tu m'avais faite, quand conversant avec toi, un an auparavant je te déclarais, alors que le chauffeur de notre automobile, s'était trompé de chemin, et que nous avions rebroussé chemin, à la prison de Bordeaux, je te disais: S'il fallait que jamais je ne vienne ici, tu me répondais: J'irais te jeter des fleurs, par la fenêtre! Elles sont belles; leur parfum remplit l'air de ma froide cellule! Comme je suis heureux, de constater qu'au moins, une âme, une petite étrangère, pense à moi! toi ma chère amie.

Veuille excuser le papier, car, ici, à Bordeaux, nous n'en avons pas le choix; J'ai écrit sur le papier dont tu t'es servi pour envelopper mes effets.

Merci, Ninie pour ton estime, merci pour ton trouble, merci pour tes paroles de consolation et d'espérances.

J'inclus ici, même une poésie d'Alfred de Musset, le *Mie Prigioni*, qui te donnera une idée de la prison. Mais je t'assure que ce n'est qu'une faible image de la réalité!

On dit: "Triste comme la porte
D'une prison."
Et je crois, le diable m'emporte!
Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,
Mon sentiment
Est qu'il vaut mieux monter sa garde,
Décidément.

Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud.

Je vais bonder à la fenêtre,
Tout en fumant;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.

C'est une belle perspective,
De grand matin
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on baille,
On aperçoit
D'abord une longue muraille,
Puis un long toit,

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne
Jettent encor
Sur ce toit plat et monotone
Un réseau d'or.

Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien;
Peintre ou poète, chaque artiste
Y met du sien.

De dessins, de caricatures
Ils sont couverts.
Ca et là quelques écritures
Semblent des vers.

Chacun tire une rêverie
 De son bonnet;
 Celui-ci, la Vierge Marie,
 L'autre un sonnet.

Là c'est Madeleine en peinture,
 Pieds nus, qui lit;
 Venus rit sous la couverture
 Au pied du lit.

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,
 La Charité,
 Grands croquis faits à toute outrance,
 Non sans beauté.

Une Andalouse assez gaillarde,
 Au cou mignon,
 Est dans un coin qui vous regarde
 D'un air grognon.

Celui qui fit, je le présume,
 Ce médaillon,
 Avait un gentil brin de plume
 A son crayon.

Le Christ regarde Louis-Philippe
 D'un air surpris;
 Un bonhomme fume sa pipe
 Sur le lambris.

Ensuite vient au passage
 Très-compiqué,
 Où l'on voit qu'un monsieur très-sage
 S'est appliqué.

Dirai-je quelles odalisques
 Les peintres font,
 A leurs très-grands périls et risques,
 Jusqu'au plafond?

Toutes ces lettres effacées
 Parlent pourtant;
 Elles ont vécu, ces pensées,
 Fût-ce un instant.

Que de gens, captifs pour une heure,
 Tristes ou non,
 Ont à cette pauvre demeure
 Laissé leur nom!

Sur ce lit où je rimaille
 Ces vers perdus,
 Sur ce traversin où je baille
 A bras tendus.

Combien d'autres ont mis leur tête,
Combien ont mis
Un pauvre corps, un coeur honnête
Et sans amis!

Qu'est-ce donc? en rêvant à vide
Contre un barreau,
Je sens quelque chose d'humide
Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme
Qui tombe ainsi,
Et coule de mes yeux, sans charme
Et sans souci?

Est-ce que j'aime ma maîtresse?
Non, par ma foi!
Son veuvage ne l'intéresse
Pas plus que moi.

Est-ce que je vais faire un drame?
Par tous les dieux!
Chanson pour chanson, une femme
Vaut encore mieux.

Sentirais-je quelque ingénue
Velléité
Daimer cette belle inconnue:
La liberté?

On dit, lorsque ce grand fantôme
Est verrouillé,
Qu'il a l'air triste comme un tome
Dépareillé.

Est-ce que j'aurais quelque dette?
Mais, Dieu merci!
Je suis en lieu sûr: on n'arrête
Personne ici.

Cependant, cette larme coule,
Et je la vois
Qui brille en tremblant et qui roule,
Entre mes doigts.

Elle a raison, elle veut dire:
Pauvre petit,
A ton insu, ton coeur respire
Et l'avertit.

Que le peu de sang qui l'anime
Est ton seul bien,
Que tout le reste est pour la rime
Et ne dit rien.

Mais nul être n'est solitaire,
Même en pensant,
Et Dieu n'a pas fait pour te plaire,
Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère
D'un air moqueur,
Tes amis ta soeur et ta mère
Sont dans ton coeur.

Cette pâle et faible étincelle
Qui vit en toi,
Elle marche, elle est immortelle
Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même
La recevoir,
Et l'on songe à tout ce qu'on aime
Sans le savoir.

CHAPITRE X

Titre I

MALHEURS DE HARRY

Anita et Harry avaient uni leurs destinées; l'une, avec la cupidité dans le coeur, l'autre, avec une satisfaction de jalousie et de vengeance satisfaites.

Leur mariage, quoique célébré, sans éclat, avait été cependant d'un "chic" remarquable, au milieu d'un cercle de parents et d'intimes, très limité.

La nouvelle épouse y déployait une fois encore, toute son énergie, pour se montrer aimable, affectueuse pour Mde Mitchell, jolie et attentionnée pour celui entre les mains de qui, elle déposait tout son avenir; de son côté, Harry paraissait joyeux.

Cependant, autant de bonheur ne devait pas séjourner longtemps, sous ces auspices de l'hypocrisie et de l'insincérité! Ce qui scelle le vrai bonheur, ici-bas, c'est cet amour vrai, idéaliste, qui est la base même de toutes les aspirations nobles! Si parfois, dans une union aussi sacrée, le chagrin, l'adversité nous fait verser des larmes, nous éprouvons de la joie à pleurer dans les bras de celui que nous aimons et que nous avons accepté comme le guide de notre avenir.

Anita aimait cependant Harry, non de cet amour, il est vrai, qui fait rêver les jeunes filles, mais bien par satisfaction personnelle de se voir riche et comptée dans les rangs de la plus haute société de New York! elle se réjouissait en elle-même, d'habiter cette résidence princière, d'en avoir fermé la porte, à jamais, à cette petite Canadienne, qui l'avait troublée dans ses espérances,

et lui avait fait passer bien des nuits dans l'insomnie ! Aux échos de son âme restreinte, elle répétait : je suis vengée ! je suis satisfaite !

Harry se montra empressé, dans les débuts de la vie matrimoniale, auprès d'Anita ; il redoublait ses attentions faisait quelques voyages, mais rarement, et semblait sourire à l'avenir qui se déroulait brillant devant leurs illusions.

C'est alors que sa jeune épouse donna naissance à un enfant qu'ils appelèrent Frédérick ; ce petit ange était venu jeter un nouveau rayon de joie, au foyer. La grand'maman, Mde Mitchell, semblait rajeunir au sourire et aux accents de cette petite voix enfantine ; mais par suite des émotions et du trouble qu'elle avait eus, en apprenant la conduite déréglée de son fils qui insensiblement avait donné dans les vices de l'ivrognerie et des jeux de hasard, elle se sentit vieillir ! Son cœur toujours tendre, bon, sympathique, faisait régner la paix, dans cette maison qui bientôt ne deviendrait que la proie du malheur et du déshonneur ! Sa santé diminuait chaque jour ; aux fatigues endurées vint s'ajouter une inquiétude mortelle qui la mina secrètement. Harry était la cause de son profond chagrin, par ses désordres ! Elle l'avait surpris, plusieurs fois, pensif, l'oeil hagard, et le sourcil froncé, comme méditant l'exécution d'un projet coupable ! elle avait, plus d'une fois, remarqué ses absences prolongées, de la maison où Anita, laissée seule, sentait le découragement s'emparer d'elle. Sa douleur augmenta, lorsqu'elle constata, à maintes reprises, que son esprit était troublé, non seulement par le genre d'affaires, dans lequel il s'était lancé, mais aussi, hélas ! par sa conduite désordonnée et adonnée à la boisson ! Ce n'était plus Harry ! Ce n'était plus le chic garçon d'autrefois, dont la distinction dans ses manières, faisait l'admiration de ses amis et la joie de sa mère !

Elle pleura amèrement, sur les désordres de son fils ; ses forces diminuèrent, à vue d'oeil ; bientôt, elle se vit couchée sur un lit de douleurs.

Un soir, Harry entra plus abruti encore, qu'à l'ordinaire ; attiré vers la chambre de sa mère par des sons de voix étrangères, il accourut directement, silencieux, auprès d'elle ; à la vue

de ce corps inanimé, Harry comme un enfant, se jeta à genoux, auprès du lit de sa mère et fondit en larmes ; tout le monde s'était retiré à l'écart le laissant confier à sa mère, ses serments de regrets et ses fermes propos de se conduire mieux ! Au contact des chauds baisers, qu'il déposa sur les mains de l'agonisante, elle ouvrit les yeux et d'une voix demi-éteinte, elle l'exhorta à suivre une autre ligne de conduite.

Je redeviendrais bon fils et bon époux, si vous me restiez, ma mère, mais le seul amour que je possédais semble me fuir ! je sens que vous allez partir, Oh ! ma mère ! Dois-je vous l'avouer ? je suis un criminel, à l'égard d'un innocent : Rogers, dont je me suis vengé lâchement, en traînant sa réputation dans la fange, et en le faisant interner dans une prison, pour m'avoir ravi, l'amour de ma petite Canadienne Ninie ! J'ai épousé Anita, je ne l'aime plus ! C'est elle qui m'a fait glisser, par ses mauvais conseils, sur cette pente où je me trouve maintenant ; elle ne m'a jamais appris d'autre chose, qu'à susciter en moi, des sentiments de haine et de vengeance contre Ninie qui n'accepta pas mes serments d'amour ! C'en était trop pour Mde Mitchell, qui, à la déclaration de tous ces malheurs, ne fit que balbutier :

Oh ! Harry, mon fils, rappelle-toi toujours, de ta mère !

Elle rendit le dernier soupir !

Ce fut fini du bonheur d'Anita ! Cette nature jalouse, orgueilleuse se sentait vaincue ; elle se savait maintenant détestée, délaissée par Harry ! L'amour, et la considération qu'elle avait eus pour lui, se dissipèrent ; et elle fut tout stupéfaite quand un jour, elle ouvrit une lettre qui attira son attention et qui était conçue en ces termes :

Monsieur H. Mitchell,
New York.

Monsieur,

Je vous accorde jusqu'au douze courant, pour venir solder le billet que vous m'avez signé, **au montant de cinq mille piastres** pour prêt de pareille somme que je vous ai fait, au jeu, il y a trois semaines.

W. SMITH

Un cri de douleur s'échappa de sa poitrine; elle voyait son avenir s'effondrer! Je sais maintenant, se disait-elle, pourquoi Harry déserte le foyer, il joue, il perd, et la ruine est inévitable! Toute, à ses réflexions, elle entendit, des pas lourds, dans l'escalier. C'était son mari: la chevelure en désordre, les vêtements salis, la démarche nonchalante; tout indiquait qu'il avait bu! Il trouva Anita en pleurs, avec le petit Frédérick qui jouait à ses pieds, elle n'avait pas eu le temps d'essuyer ses larmes. Le petit cherchait à égayer sa mère, par ses babillements, sans se rendre compte de la cause de ses chagrins.

Harry à la vue de ce spectacle, ne put contenir son émotion. Le souvenir de sa mère se réveilla en lui; il avait quelque peu aimé, Anita, la complice de son crime. Maintenant, il était trop tard. Tout bonheur pour lui était désormais impossible! il fallait exécuter.

Harry, lui dit sa femme, jusqu'à ce moment j'ai patienté, croyant, que si, vous ne m'aimiez plus, au moins vous deviez aimer notre enfant et vivre pour lui. Voici une lettre que j'ai reçue ce matin, je l'ai lue, et j'ai constaté que vous vous ruiniez!

Pouvez-vous payer cette note à son échéance et me laisser entrevoir une fois encore la lueur de l'espérance? Harry, si aujourd'hui vous me trouvez coupable, ne m'en voulez pas; je vous aimais, et j'ai tout fait, dans le but de gagner votre amour. Il est trop tard, reprit-il, je suis ruiné, il ne me reste plus que la fuite.

Il jeta un dernier regard dans cet intérieur, où il avait goûté tant de joie et de bonheur, et sortit!

CHAPITRE XI

Titre I

Anita, s'affaissa dans son fauteuil, et pleura amèrement; cette fois, c'étaient des larmes d'un sincère repentir. Je suis désolée, se disait-elle, de voir, tant de malheurs, fondre sur ma tête! Il n'est pas de sacrifices que je ne serais disposée à faire pour expier tout ce passé de vengeance que j'ai voulu exercer sur ma rivale! Que j'aurais donc dû la laisser continuer ses amours avec Harry, qui ne m'a épousée, que pour céder à la tentation de satisfaire à sa haine, contre celle qu'il ne put avoir!

Elle tomba à genoux, comme pour demander au Seigneur, de lui pardonner ses fautes! Elle ne put prier! Trop faible, elle ne se rendit pas compte des heures écoulées, en cet état! Le découragement s'était emparé d'elle!

Revenue à elle-même, elle entr'ouvrit sa fenêtre, et vit les promeneurs, qui entraient dans leurs demeures pour leur repas; le soleil finissait sa course; c'était déjà sept heures du soir; son enfant dormait d'un sommeil paisible et profond. "Que deviendra-t-il ce cher petit?" se disait-elle. L'avenir heureux, que je lui souhaitais, sera-t-il changé en des années de malheurs, dont je serai la première, à souffrir, le plus cruellement?

Seule, délaissée, de son époux, trop fière pour dès maintenant, déclarer à ses parents, toute l'amertume qui l'abreuvait, elle songeait, triste et abattue, à l'avenir.

Quelques jours s'écoulèrent; Anita essaya de dissimuler auprès de ses amies, toute sa peine et les difficultés qui se présentaient sur sa route.

Harry n'avait pas réapparu, à son foyer, que deviendrait-il? Anxieuse d'avoir de ses nouvelles, elle se tenait constamment toute absorbée, à méditer sur les moyens à prendre pour bien administrer.

Les créanciers qui avaient soupçonné, le mauvais état des finances de Harry, devinrent exigeants. Elle paya jusqu'au dernier de ses deniers ! Mais les dettes étaient trop considérables !

Anita vendit ses plus beaux meubles, ses bijoux les plus précieux, même sa bague de fiançailles, pour s'éviter la honte des saisies, et procurer à son enfant, les soins nécessaires à sa condition !

Elle fut obligée de quitter sa riche demeure, pour habiter un sombre logis dans une petite ruelle ; les ressources étaient épuisées ; la misère l'obligeait à écrire à ses parents ; ils vinrent lui porter secours ; son chagrin fut doublé quand elle vit sa mère, toute découragée, à la vue de la situation douloureuse de cette petite famille dispersée : Harry enfui ! le bébé mourant, Anita amaigrie, malade, ruinée ! Le père d'Anita disposa largement de son énergie et de ses biens considérablement restreints par les années de revers qu'il avait traversées, pour apporter à ces êtres, tout le confort que leur état requérait ; mais la souffrance morale d'Anita, ne se guérissait pas ! Son être adoré faiblissait et allait vers la tombe, sous la maladie d'une pneumonie qu'il avait contractée dans ce logis humide. La mort lui ravit son ange ! . . .

Anita, dans ses moments de loisir, se rendait au cimetière, et agenouillée sur le tertre qui recouvrait les restes de son fils, elle pleurait et méditait : Elle, autrefois, si fière, si orgueilleuse, si remplie, des espérances de l'avenir, se sentait malheureuse, à la vue d'un tel état de pauvreté qu'elle ne pouvait avoir la satisfaction de voir une croix ou petit monument, à la mémoire de son cher unique fils, pour désigner l'endroit où il reposait. Pauvre Vie ! pauvre Destinée !

Un jour qu'elle se dirigeait, comme d'habitude pour aller prier au cimetière, elle vit une dame qui s'éloignait, après avoir déposé sur l'endroit où reposait son fils, une couronne de fleurs toutes belles et choisies ! Un rayon de joie illumina la figure d'Anita, elle remerciait dans son cœur, cette dame charitable ! Une parente, se disait-elle, a cru devoir agir ainsi.

Elle prit une autre route et fit en sorte qu'elle put la

rencontrer. Quelle ne fut pas sa surprise de constater que ce n'était pas une dame de sa famille.

C'est ainsi que dans la vie, bien souvent, les plus grands services ne nous viennent pas des parents, ni même de ceux qui, par devoir ou reconnaissance, devraient s'empressez à secourir, et à ne pas laisser languir dans la douleur et dans la souffrance, ceux-là mêmes sur qui, ils ont dû eux-mêmes, auparavant compter!

Anita, reconnut, avec une étrange satisfaction, sa rivale d'autrefois, Ninie, qui touchée, de ses malheurs avait cru agir ainsi.

Merci, madame, lui dit-elle! comme vous me faites du bien au cœur! Je ne sais trop de quelles expressions me servir, pour vous témoigner ma vive reconnaissance, et vous demander pardon, des chagrins que je vous ai causés!

Elle se jeta aux genoux de Ninie, et lui prenant les mains, elle appuya sa tête, sur elle, sanglotante et toute heureuse de voir tant de sympathies et de bonté chez une personne qu'elle avait dans le passé, si profondément blessée.

Relevez-vous, madame; je vous reconnais; j'ai été mise au courant de vos douleurs et de votre malheureuse destinée! je vous pardonne! Ce que vous avez fait, vous le regrettez?

Oui, madame, je le regrette profondément! J'ai appris votre mariage, avec M. Rogers, êtes-vous heureuse? Où demeurez-vous?

Les deux dames s'éloignèrent: Ninie lui apprit qu'elle avait eu ses moments de malheurs; qu'elle avait souffert l'opprobre d'un public soulevé par Harry et par elle-même; que tout était pardonné; qu'elle avait épousé Rogers, qu'elle vivait à New York; elle lui raconta que son époux avait triomphé de ses propres ennemis par son énergie et par le faible appui qu'elle lui avait donné! Nous sommes lui dit-elle, nous sommes très heureux; nous vivons richement; nous demeurons à New York; mon époux Rogers, a réussi, dans toutes ses spéculations, depuis bientôt, près de trois ans que nous habitons cette ville; Il est très riche, maintenant.

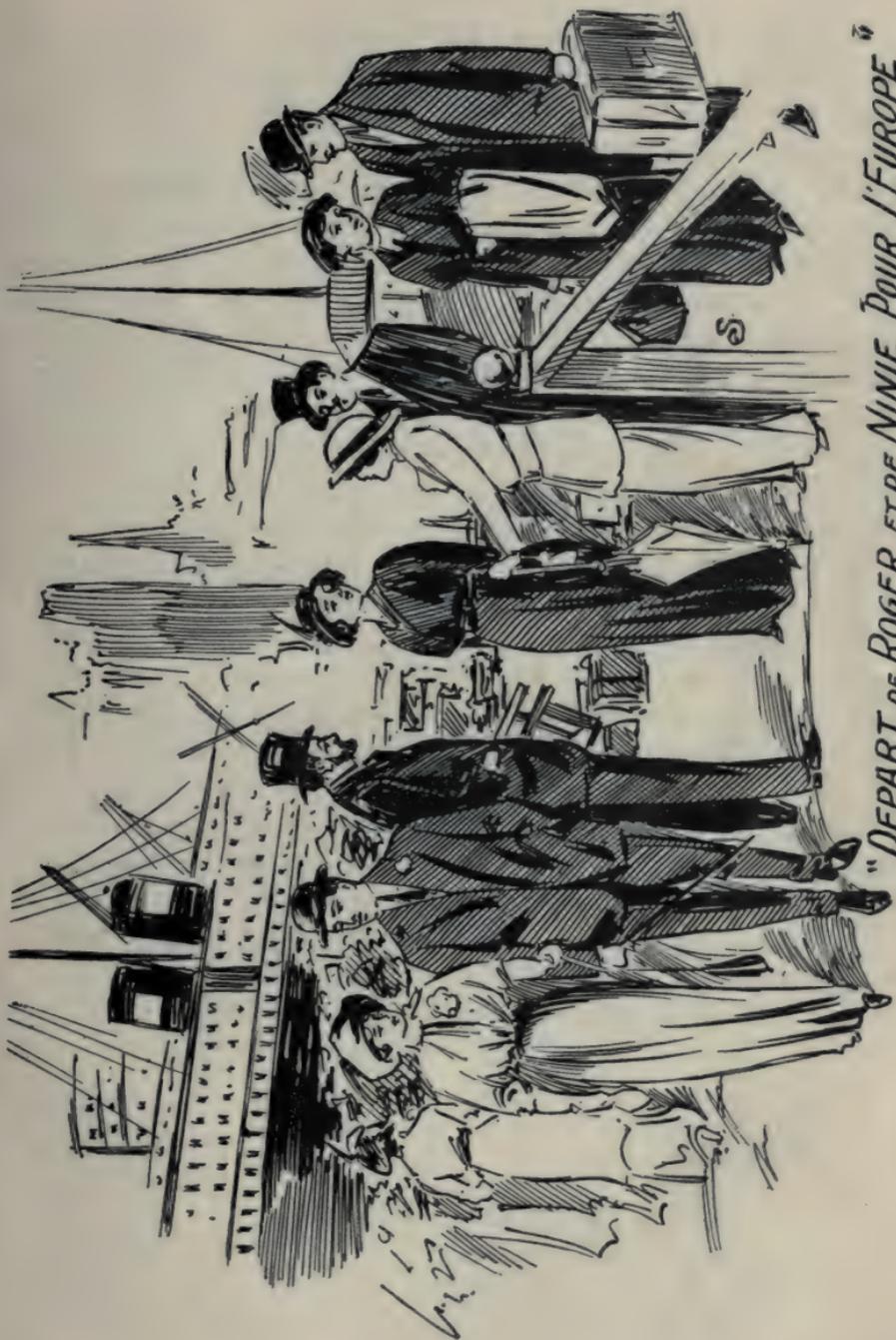
Anita, la voix entrecoupée par les sanglots, Oh ! madame, vous le méritez bien ; je souhaite maintenant que vous soyiez toujours heureuse ! Je vous assure que la jalousie ne rentrera plus jamais dans mon cœur !

Moi, je suis très malheureuse ! Après avoir connu les joies et la satisfaction de l'opulence, je suis délaissée, pauvre et humiliée ! Harry m'a quittée, je ne l'ai pas revu depuis . . .

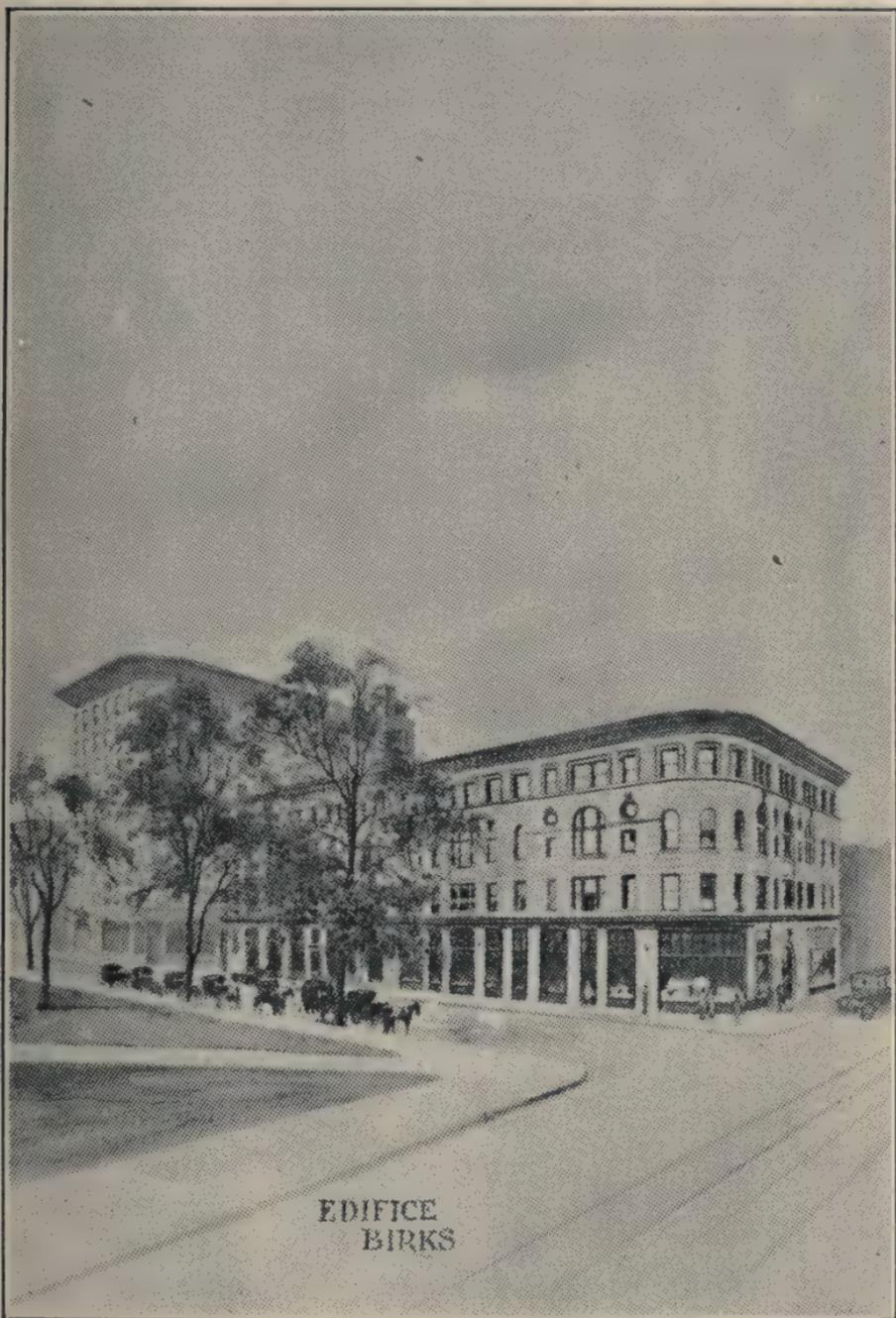
Anita ne put continuer sa phrase. Aussitôt Ninie, lui dit, permettez-moi de vous dire, madame, que nous étions en voyage d'excursions il y a environ, un mois, à Porcupine, et que nous y avons rencontré là, (mon mari et moi), M. Mitchell.—Harry ? demanda Anita ! Oui, madame, M. Harry ; il était à spéculer, et tout le monde répétait qu'il avait bien jusqu'alors réussi ! Oh, madame, dit Anita, que vous êtes aimable de me donner de si bonnes nouvelles ! Les deux dames suivirent leur route jusqu'à la demeure de Ninie, d'où Rogers sortit et vint à la rencontre de son épouse. Les deux dames entrèrent ; Ninie présenta à son époux, timidement, mais confiante dans sa bonté, Mde Anita : Après quelques paroles, échangées, M. Rogers dit à Anita, vous pouvez retourner heureuse, maintenant à votre demeure, car je viens d'apprendre que M. Harry est justement de retour, des pays de Porcupine et de Cobalt, où sans y avoir amassé une fortune, y a acquis beaucoup d'argent. Anita affollée du bonheur de cette nouvelle, remercia et s'éloigna.

. . . Harry était de retour ! Il avait expié sa faute ! Il demanda pardon à Rogers !

Rogers et Ninie partirent pour un voyage en Europe . . .



“DEPART DE ROGER ET DE NINIE POUR L'EUROPE”



EDIFICE
BIRKS

394915^x-c

75 Country, England
4407 Inner volume
0826

PLEASE DO NOT REMOVE
THIS CARD FROM THE FILE
IT IS THE PROPERTY OF THE
LIBRARY OF CONGRESS
AND IS LOANED TO YOU BY THE
LIBRARY OF CONGRESS

30417

BINDING SECT. OCT 14 1971

PS Dussault, Virginie
9507 Amour vainqueur
U82A6

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
